

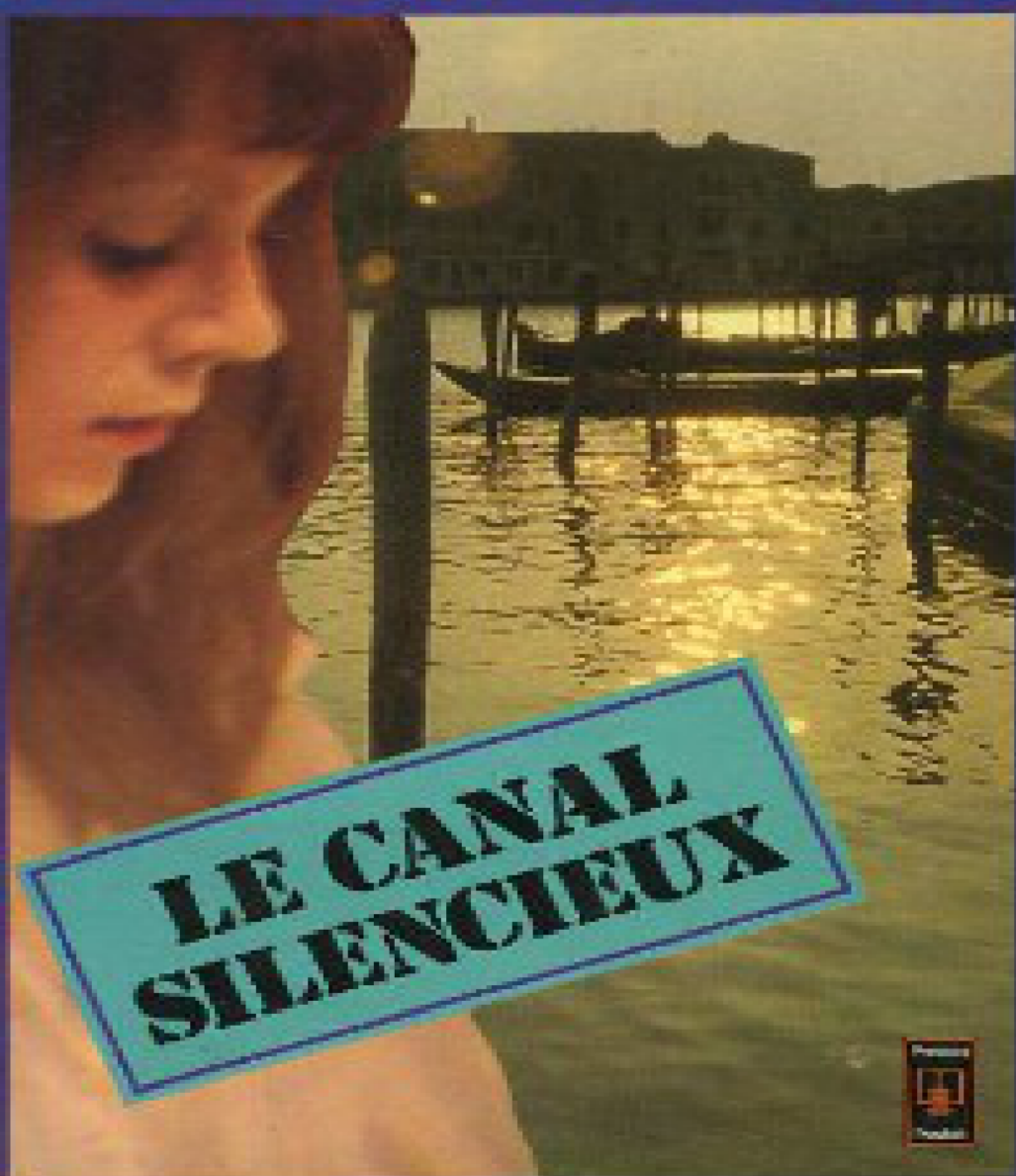
# **Le canal silencieux**

**Konsalik, Heinz G.**

VISIT...

LANZAROTE  
*Caliente*.COM

# KONSALIK



## LE CANAL SILENCIEUX



**HEINZ G. KONSALIK**

**LE CANAL SILENCIEUX**

*roman*

PRESSES DE LA CITÉ

*Le titre original de cet ouvrage est :*

DIE SCHWEIGENDEN KANÄLE

*Traduit de l'allemand par  
Jeanne-Marie Gaillard-Paquet*

ISBN 2-266-00198-1

PERDUE dans le hall immense de la gare, seule au milieu de la foule, elle se demandait ce que lui réservaient les heures à venir.

Autour d'elle, les gens se ruaient vers les sorties béantes, les locomotives effectuaient leurs manœuvres en toussant, les cheminots poussaient des hurlements. Des variétés infinies de puanteurs l'environnaient par bouffées, odeurs d'huiles brûlées et de freins chauffés, de poussière et de suie. On la bouscula, on donna des coups de pied à ses valises ; un homme un peu plus poli que les autres – le seul – s'excusa sans ralentir pour autant sa course. « Pardon, Signorina... », et de nouveau, autour d'elle, ce ne furent que cris, sifflements, grincements, craquements de toutes sortes.

Ainsi, c'est ça Venise, se dit Ilse Wagner. Quelle différence au fond avec la gare centrale du Zoo, à Berlin ? La première impression laissait un arrière-goût prononcé de déception. Possible après tout que le fracas d'un hall de gare n'ait rien de commun avec le charme magique de la lagune. Et qu'il suffise d'une seule gondole à la proue savamment sculptée et aux flancs décorés de peintures bigarrées pour créer d'emblée l'enchantement du romantisme... N'empêche que, pour « Venise, la cité des Amoureux », il faudrait attendre un peu... Au milieu de toute cette vie grouillante, Ilse se sentait perdue, abandonnée du monde entier.

Elle portait un tailleur de voyage gris clair, de coupe stricte, et à l'épaule gauche, un sac en bandoulière ; deux valises de cuir montaient la garde à ses pieds, sous la protection inefficace d'un parapluie ; même à Venise, paraît-il, il pleuvait parfois... Elle était descendue du train quelques minutes auparavant, le cœur gonflé de joie et d'attente, car c'était son premier voyage à l'étranger.

Le temps passait. Le regard indécis d'Ilse s'attardait de tous côtés ; d'un geste impulsif, elle tenta de remettre un peu d'ordre dans sa toison brune malmenée par le long voyage en chemin de fer. Puis elle enfouit un instant son joli visage aux traits fins dans ses mains sales, avant de faire un tour complet sur elle-même pour inspecter une fois encore les coins et recoins du hall.

— C'est trop bête ! murmura-t-elle, et de guerre lasse, elle s'installa sur la plus solide de ses valises.

Un employé de la gare s'arrêta en se demandant s'il pouvait se permettre de poser une question, et finalement, après un long regard indiscret sur la jeune voyageuse en détresse, il décida de passer son chemin. Le train de Berlin repartait en sens inverse, le quai se vidait. Il

commençait à se faire tard, et la gare de Venise prenait ses quartiers de nuit : on n'attendait plus rien jusqu'au petit jour.

Ilse Wagner tira de sa poche une lettre qu'elle déplia avec précaution. Non, elle ne s'était pas trompée.

« Samedi, 21 h 15... », y était-il écrit en toutes lettres.

Un coup d'œil sur la grosse horloge centrale : 21 h 30.

— Allons bon, fit-elle tout haut en remettant la lettre dans sa poche. Que se passe-t-il ?

Elle sentait monter une sorte de colère du côté du sternum, et soudain la peur, une peur indicible, s'empara d'elle. Paniquée, indécise, les mains moites, elle esquaissa une grimace, et se décida à attendre encore. Les distractions ne manquaient pas. Un train trépidait sur l'autre quai. Direction Milan. Ilse ne put s'empêcher de sourire au spectacle grotesque et émouvant des adieux « à l'italienne », avec des embrassades à n'en plus finir comme si on se quittait pour un tour du monde. Grimper dans le train, pour les Italiens, équivalait à assaillir une forteresse ; Ilse jeta un nouveau coup d'œil sur l'horloge impassible, la peur gagnait du terrain, elle se lisait sur son visage grimaçant.

Toujours personne. Deux femmes commencèrent à balayer le quai ; deux regards lourds de reproches toisèrent la pauvre fille perdue sur ses valises ; les balais tournèrent en rond.

Vingt-deux heures. Ilse se leva d'un bond, et de ses deux mains, elle arrangea ses boucles... Peine perdue. Que faire ? ne cessait-elle de se demander. Mon Dieu, qu'est-ce que je vais devenir ? Seule à Venise, sans savoir où aller, sans même connaître le motif de mon voyage. Qu'est-ce que ça peut bien vouloir signifier ? Au fond, il n'y avait aucune différence entre être égarée au milieu d'une grande ville inconnue ou perdue en plein désert.

Elle relut la lettre de convocation avec plus d'attention encore que la première fois. Aucun doute, le Dr Berwaldt l'avait bien signée de sa main, mais ce n'était pas lui qui l'avait dictée, la secrétaire était formelle : elle ne reconnaissait pas le style de son patron. En recevant la lettre à Berlin, elle ne s'était pas mis martel en tête pour ce détail. Bondissant de joie comme un cabri, elle s'était précipitée sur ses valises sans réfléchir. Mais à présent, sur le quai de la gare de Venise, cette question commençait à prendre des proportions exorbitantes : qui avait écrit cette lettre et lui avait envoyé le billet de chemin de fer ?

En remettant le papier dans sa poche, elle éprouva soudain la curieuse sensation d'une présence invisible, comme un chatouillement vers la nuque. Quelqu'un s'approchait. Une voix grave, anormalement mélodieuse, s'exclama :

— Milady... Est-ce possible...

L'homme s'exprimait en anglais. Ilse Wagner, tourna brusquement sur ses talons, le regard étincelant de fureur. Devant elle, l'intrus, tout de blanc vêtu, s'inclinait galamment et lui souriait, comme s'ils étaient de vieilles connaissances.

— Vous vous trompez, Sir. Je ne suis pas votre lady... Entre parenthèses, le truc est un peu usé, dit-elle en hochant la tête d'un air triste. J'attends...

— Ah ! Vous êtes allemande ? — Le sourire de l'homme au complet blanc s'élargit ; il s'inclina une seconde fois. Décidément, il paraissait d'humeur plutôt joyeuse. — C'est tout ce que je désirais savoir.

Il s'exprimait cette fois en un allemand impeccable, sans trace d'accent, et sur un ton légèrement chantant.

— Comment cela ?

— Voilà déjà un certain temps que je vous observe de loin.

— Vous ne devez pas être débordé d'occupations pour pouvoir vous permettre de perdre votre temps d'une manière aussi oiseuse !

— Quelqu'un devait venir vous cueillir à la descente du train... Mais personne ne s'est présenté... Je me trompe ?

— Vous feriez merveille parmi les devins.

— Je suis un homme au cœur sensible, voyez-vous. En constatant que vous paraissiez désespérée, je n'ai pu résister à la tentation de vous offrir mon aide. Je suis incapable de supporter le spectacle d'une jeune fille en détresse, c'est une de mes faiblesses.

— Eh bien, dans ce cas, détournez-vous et regardez les trains...

— Et vous ?

— Moi, je continuerai à attendre.

— À attendre qui ?

— Mon patron.

— Un type à la mémoire courte sans doute, ou négligent... Comment peut-on faire attendre une jeune fille telle que vous ?

Ilse Wagner haussa les épaules. Elle regarda autour d'elle, et constata avec un redoublement d'effroi que le quai s'était totalement vidé et que même la gare s'endormait. À part eux deux, et les balayeuses, il n'y avait plus personne en vue. Une boule lui noua la gorge ; la peur s'installait au plus profond d'elle-même, et en même temps le sentiment de se trouver dans une situation sans issue.

— Que faire maintenant ? questionna l'homme. — Le ton de sa voix avait changé ; la désinvolture avec laquelle il avait abordé la jeune fille avait fait place à une sorte de gravité qui inspirait confiance. — On ne peut pas s'éterniser ici. Il faut prendre une décision.

— Oui, mais laquelle ? fit Ilse d'une voix plaintive. Il ne vient personne... Je n'y comprends rien du tout.

— Écoutez, mademoiselle, puis-je vous demander d'imposer silence à vos préjugés, et de vous en remettre à moi, bien que je vous sois



totallement étranger ? Je m'appelle Rudolf Cramer, originaire de Zurich. Je suis chanteur d'opéra, rassurez-vous, rien à voir avec un de ces perroquets qui hantent les gares dans l'espoir de pêcher les jeunes filles égarées. Je ne demande pas mieux que de vous aider, dans la mesure du possible.

— Merci..., murmura simplement Ilse.

Elle regarda l'homme à la dérobée. Un chanteur d'opéra ? songea-t-elle. Originaire de Suisse. Comment pourrait-il me venir en aide ? D'ailleurs pourquoi le Dr Berwaldt n'est-il pas venu au rendez-vous ?

— Pour quelle raison débarquez-vous ainsi à Venise ?

— C'est mon patron qui m'a convoquée par lettre, et il y a même joint un billet de chemin de fer. Il m'avait promis de venir me chercher à la gare...

— Qui est votre patron ?

— Le Dr Peter Berwaldt. Un médecin spécialisé dans la recherche sur les virus. Il possède un grand laboratoire dans la proche banlieue de Berlin, et je suis sa secrétaire particulière. Nous avons en tout quatorze employés, vingt et un singes, soixante-sept cobayes et cent quarante-cinq rats...

— Merci, merci, ça suffit ! – Rudolf Cramer souriait de nouveau. – Ne me considérez pas comme votre vingt-deuxième singe, s'il vous plaît... Décidément, je ne comprends rien à votre histoire.

— Moi non plus, gémit Ilse.

— Donc, votre patron vous appelle d'urgence à Venise...

— Pour des raisons professionnelles. Voilà deux mois qu'il est ici, pour régler des affaires, participer à des discussions et des congrès, et procéder à de nouvelles expériences.

— Ah ! Supposons un instant qu'il ait eu un empêchement de dernière minute... Une conférence improvisée, ou je ne sais quoi d'analogue. Bref, qu'il n'ait pas pu venir vous chercher.

— Dans ce cas, il aurait certainement envoyé quelqu'un à sa place.

— Cela me semble d'une logique évidente. Or il n'y a personne, c'est un fait indéniable. Où puis-je vous déposer alors ?

Ilse Wagner ouvrit tout grand ses yeux bruns. Sa bouche tremblait avant même de commencer à parler ; elle leva les épaules d'un geste désabusé.

— Justement..., bredouilla-t-elle en contemplant Cramer d'un air exploré. Justement... Je ne sais pas...

— Allons, ne dites pas de sottises ! Vous devez bien savoir à l'avance où vous allez loger...

— Non. Lisez, vous verrez bien.

Elle tendit la fameuse lettre à Rudolf Cramer, qui la lut tout haut, très lentement. Sa voix dénotait un étonnement de plus en plus grand.

— ... Je vous attendrai samedi à 21 h 15 à la gare de Venise.

Apportez-moi, je vous prie, les dossiers dix-sept et vingt-trois. Je serai sur le quai...

— Et me voilà toute seule ici... murmura-t-elle.

Cramer tourna et retourna la lettre pour essayer d'y déchiffrer un message caché : il examina également l'enveloppe, puis secoua la tête.

— Pas de mention d'expéditeur ni d'adresse...

— Justement, c'est cela qui...

— Mais vous avez certainement écrit à votre patron plusieurs fois au cours de ces deux mois ? À quelle adresse avez-vous envoyé les lettres ?

— Poste restante, Venise I.

— C'est la poste centrale.

— Oui.

— Et pourquoi ?

— Par mesure de précaution, pour être plus sûr de garder le secret. Je... je ne peux pas vous donner d'explication, je n'en ai pas le droit...

— Une nouveauté sensationnelle dans le domaine des produits miracles, hein ?

— Oui. Le Dr Berwaldt croit que cela pourra amener une révolution radicale dans la lutte contre les cellules carcinomateuses. Mais tant que le produit n'a pas subi toute une série d'expérimentations et de contrôles, nous avons ordre de garder le silence. Secret professionnel, vous comprenez ! C'est également là l'origine des mesures de prudence... — Ilse Wagner lança à Cramer un regard éploré.

— Qu'est-ce que je vais faire ?

— Vous allez commencer par chasser dare-dare tous ces soucis, et rire ! Vous n' imaginez pas la chance que vous avez d'être justement tombée sur moi...

— Ô mon Dieu ! soupira Ilse.

— Soyez tranquille, vous ne tarderez pas à remercier le ciel de ce bienfait ! Pour l'instant, vous me faites plutôt l'effet d'une enfant jetée en pleine brousse !

— C'est un peu ça !

Après avoir donné un coup d'envoi délicat sur le bras d'Ilse, Rudolf Cramer attrapa les deux valises et les balança négligemment comme si elles étaient vides.

— *Avanti...* Allons-y !

— Où donc ? interrogea Ilse. Les deux pieds solidement plantés au sol, l'un contre l'autre, elle voulait en savoir davantage avant de se lancer dans l'aventure.

— À l'hôtel Excelsior.

— Vous êtes tombé sur la tête !

— C'est en vous emmenant ailleurs qu'à l'Excelsior que je le serais, affirma-t-il sans se laisser impressionner.

— Je vous en prie, tâchez de parler sérieusement. Que voulez-vous que je fasse dans cet hôtel ?

— Manger, prendre un bain, dormir, déjeuner, m'attendre. Et ensuite, faire le tour de Venise sous ma conduite éclairée... N'est-ce pas un programme alléchant ?

— J'imagine que l'Excelsior est le palace du coin ?

— Bien sûr.

— Voilà le hic ! Mon patron a payé mon voyage aller. Et maintenant, je possède en tout et pour tout cent marks.

— Pauvre petite cendrillon !

— Je suis perdue ici sans mon chef, vous ne comprenez donc rien ? Un billet simple... sans retour. Je ne sais... je ne sais vraiment pas ce que je vais devenir. — Nouveau regard de détresse, supplication muette. Tout son masque d'assurance tombait d'un coup ; il ne restait plus en face de Rudolf Cramer qu'une petite fille désespérée. — Vous m'avez offert votre aide, monsieur Cramer.

— Oui, et je m'attache tout entier à cette mission sacrée...

— Alors, essayez de retrouver le D<sup>r</sup> Berwaldt...

Rudolf Cramer reposa les valises ; il fit une grimace et enfouit ses deux mains au plus profond de ses poches. Lui aussi, il paraissait désarmé devant la montagne de difficultés en perspective ; mais son attitude indécise agit sur Ilse comme un baume apaisant.

— Rechercher une personne dans Venise, cela équivaut en quelque sorte à dénicher un message confié à une bouteille lancée quelque part dans l'océan Pacifique. Par où commencer ? La poste centrale ? Petite fille innocente... Si vous connaissiez un tant soit peu Venise... D'ailleurs, j'avoue que toute cette histoire me paraît de plus en plus étrange. Pourquoi ce docteur... euh...

— Peter Berwaldt...

— Pourquoi ce D<sup>r</sup> Berwaldt n'est-il pas venu ? Dites-moi... Les dossiers dix-sept et vingt-trois, qu'est-ce que c'est au juste ?

— Ce sont les formules chimiques du médicament...

— Et vous les avez sur vous ?

— Oui... C'est l'unique raison de ma présence ici. Le D<sup>r</sup> Berwaldt m'a fait venir pour les lui apporter.

— Ah ! Mes enfants... Tout cela me semble bien peu catholique ! — Les yeux fixés sur sa compagne, Rudolf Cramer réfléchissait ; son visage bronzé aux traits mâles et réguliers luisait légèrement dans la chaleur moite des effluves nocturnes. — Où sont les dossiers ? questionna-t-il enfin.

— Dans ma valise.

— Nous allons commencer par nous en débarrasser... Un coffre de consigne automatique fera parfaitement l'affaire.

— Mais que va dire le D<sup>r</sup> Berwaldt ?

— S'il est capable de mettre la logique au service de son cerveau pensant – et je ne peux croire le contraire – il me sera reconnaissant de cette initiative. Venez... Dépêchez-vous d'ouvrir votre valise pour mettre vos précieuses formules en sécurité... et le plus loin possible de vous !

Ilse Wagner hésita un bref instant. Elle toisa son ange gardien d'un œil critique. Seul un très petit cercle d'initiés connaissait la valeur de ces formules et leur pouvoir révolutionnaire. Sans dire un mot, Cramer lui sourit et l'encouragea d'un geste de la tête à suivre ses conseils. Alors, subjuguée, elle ouvrit la valise, en sortit le précieux document qu'elle tendit à Rudolf Cramer. Puis, à deux, ils refermèrent la valise.

— Et d'un ! dit-il joyeusement. Et maintenant, acte II, la consigne. Après quoi, nous filons à l'Excelsior. – Au moment où elle ouvrait la bouche pour protester, elle sentit le poids rassurant d'une main sur son épaule. – Je vous en prie, faites ce que je vous dis. Nous ne pouvons plus nous permettre à présent la moindre gaffe. Réfléchissons un peu. L'Excelsior est l'asile de ce qu'il est convenu d'appeler « le grand monde ». On y paie dix marks un steak, alors qu'ailleurs, on l'aurait pour trois marks... et ne croyez pas qu'il soit plus tendre à l'Excelsior ! Pas du tout. Mais il est possible que nous entendions parler de votre D<sup>r</sup> Berwaldt dans ce lieu sélect. Avec un peu de chance, il y habite peut-être encore !

— Je le saurais, dans ce cas !

— Tout cela est vraiment très très embrouillé !

Cramer se colla le parapluie sous le bras, puis souleva les deux valises et se dirigea vers la sortie.

— C'est de l'autre côté que se trouvent les consignes automatiques, et si demain matin, nous n'avons pas de nouvelles de votre docteur, pas même du côté de la police, nous ferons paraître un avis de recherche dans tous les journaux vénitiens. « Jolie secrétaire abandonnée recherche son patron... » Vous allez voir, ce sera la ruée...

— Assez de stupides plaisanteries. – Ilse avait les larmes aux yeux. – Si vous saviez dans quel état je suis...

— Excusez-moi... Nous allons d'abord bien manger, bien boire et bien dormir. Vous verrez, demain Venise aura revêtu ses atours de parade... même à vos yeux désabusés ! Un paradis enchanté... et enchanteur. Et nous retrouverons votre D<sup>r</sup> Berwaldt... dussé-je lancer tous les chanteurs de rue à ses trousses pendant deux semaines... dussé-je sonder les fonds fangeux de tous les canaux ou hurler son nom jour et nuit aux quatre vents...

— Arrêtez ! – Ilse Wagner essaya de sourire, mais le résultat s'avéra assez piteux. Dans le genre grimace, par contre... – Avec cent marks en poche !

Rudolf Cramer reposa derechef les valises sur le béton de la gare. Son visage mobile avait perdu toute trace de gaminerie ; cette fois, il parla avec le plus grand sérieux.

— Oui, je voulais aussi vous dire... Faites un effort pour me comprendre, et ne me traitez pas d'emblée de malotru, par pitié. Je vous fais une proposition sincère ; jusqu'à ce que vous ayez retrouvé votre patron, vous êtes mon invitée...

Ilse hésita encore. Certes, sa situation présente était désespérée ; en outre, tous ces mystères dont elle se sentait vaguement entourée la faisaient frissonner de peur. Rudolf Cramer lui apparaissait comme une aide et une consolation dans sa solitude, elle était sûre qu'on pouvait lui faire confiance, sans pouvoir expliquer d'ailleurs d'où elle tenait cette certitude. Il a des yeux bleus, songea-t-elle soudain. Des yeux bleus et des cheveux noirs... Tiens, quel contraste !

Est-ce que par hasard ses yeux... ou bien son sourire... ou toute son attitude faite d'un mélange de désinvolture et de gravité, de familiarité et de galanterie ?...

— D'accord, mais à une condition seulement, c'est que vous m'autorisiez à vous rembourser par la suite, murmura-t-elle avec une timidité inattendue.

— Entendu ! Et maintenant, en route pour l'Excelsior !

En passant, ils enfermèrent les précieux papiers dans un coffre dont Cramer confia la clef de sûreté à Ilse.

— Numéro 178 ! Soignez-le bien, ce petit sésame, sinon...

— Je vais le mettre autour du cou...

Il quitta la salle des pas perdus à grandes enjambées, sans cesser de balancer nonchalamment les deux valises en un rythme immuable. Ilse avait de la peine à le suivre ; elle devait presque courir, d'autant plus que son regard essayait à chaque pas de percer les mystères de l'obscurité, dans l'espoir de découvrir enfin le D<sup>r</sup> Berwaldt. Mais la gare était désespérément vide, la place de la gare déserte, écrasée par un silence désolant, oppressant comme la mort.

Rudolf Cramer se dirigeait tout droit vers un petit canal latéral, le Rio della Roa. Sa voix grave secoua l'apathie nocturne.

— *Gondola ! Gondola !*

C'était presque une mélopée lancée d'une voix puissante et chaleureuse. Ilse Wagner en eut tout d'un coup le souffle coupé. De la pénombre du canal, presque sans bruit, une gondole se détacha pour venir glisser le long du quai. La hache de fer qui lui tenait lieu de proue fondait les eaux noirâtres, de minuscules vaguelettes se jouaient sur les flancs de la frêle embarcation. Le gondolier leur adressa un signe de la tête et freina savamment à l'aide de son aviron.

D'abord les valises, puis Cramer sauta dans la barque et tendit la main à Ilse. Il poussa la galanterie jusqu'à lui glisser un coussin

derrière le dos. Une pièce de monnaie mit le gondolier en joie. C'était un dollar, qu'il salua d'un éclat de rire tonitruant.

— À l'hôtel Excelsior, ordonna Cramer.

— Si, Signore... Directement... ou avec quelques petits détours ?

— Directement...

La gondole descendit l'étroit chenal, tourna dans le Nannaregio qui se jetait dans le Grand Canal à la hauteur de San Geremia.

La beauté irréelle d'une nuit vénitienne enveloppa Ilse Wagner de ses voiles envoûtants.

Les murailles imposantes des palais vétustes évoquaient les siècles passés. Une espèce de chuchotement romantique pour conter les aventures et destins fabuleux, l'amour et la mort, la grandeur et l'oubli...

Tout lui paraissait irréel comme un conte de fées. Enfoncée dans les coussins, Ilse accueillait avec un étonnement muet les mille et une impressions nouvelles, les yeux fixés sur les vagues sombres qui couraient à la surface du canal mystérieux.

Soudain, sans savoir ni pourquoi ni comment, elle se sentit heureuse, d'un bonheur inexplicable et indicible.

Plus elle se rapprochait du palais des Doges aux figures pétrifiées et de la place Saint-Marc avec ses colonnettes effilées et ses lions ailés, plus il lui semblait devenir légère. Comme si lentement, un à un, tous ses soucis s'envolaient...

Que s'était-il passé à Venise durant les quelques semaines précédant son arrivée ?

Tout avait débuté à Berlin. Le Dr Berwaldt se passa les deux mains sur ses yeux rouges de fatigue et éloigna de lui le microscope d'un geste las. Assise près de lui, le cahier des observations sur les genoux, Ilse lançait de temps en temps un vague regard sur un grand bol de café bouillant, extra-fort. Trois heures du matin... Une seule ampoule brillait encore dans tout le laboratoire, celle du bureau.

— Numéro ? interrogea le Dr Berwaldt au bord de l'épuisement.

— Observation sept cent quatre-vingt-quatorze...

— Négative.

— Dommage... Justement celui-là...

— Ah, Ilse, on n'a pas de chance... Allons, rangez-moi tout ce fourbi et allez au lit ! Demain nous commencerons une nouvelle série...

Le Dr Berwaldt attira à lui le microscope et, machinalement, jeta un nouveau coup d'œil dans l'oculaire avant de retirer les deux lamelles de verre de leur socle. D'un coup brusque, il s'agrippa à la bordure du bureau. Sa respiration se fit de plus en plus sifflante, Ilse crut qu'il allait avoir une attaque. Puis il remit en place les lamelles, régla

minutieusement l'objectif et après avoir prolongé son observation plus que de coutume, il fixa sur sa secrétaire le regard brûlant de deux yeux fous.

— Ilse..., bredouilla-t-il. Ilse... C'est... Bon sang de bon sang... D'où vient cet échantillon ?

— De Léopold. Le singe numéro dix-sept.

— La cellule carcinomateuse se désintègre. Elle se désintègre, vous m'entendez ? Bon Dieu, Ilse... elle se disloque. Elle se dissout. Elle disparaît... Il faut que vous voyiez ça... Venez vite ! Regardez un peu !

Le D<sup>r</sup> Berwaldt poussa le microscope vers sa secrétaire. Ilse ne comprenait pour ainsi dire rien à la médecine. Son rôle se bornait à prendre en sténo ce qu'il dictait. Il lui avait fallu longtemps pour se familiariser avec le jargon médical et les expressions chimiques. Les alambics et les cornues, les tuyaux de verre aux formes surréalistes, les étuves, les longues rangées d'éprouvettes de toutes tailles dans lesquelles nageaient des prélèvements de sang ou de pus, les extraits de tissus cellulaire, épidermique et musculaire dévorés par le cancer la remplissaient de dégoût, et même d'effroi lorsqu'elle apprit à quel point toutes ces substances pouvaient être dangereuses. Mais c'était surtout les longues cages renfermant les rats et les souris qui lui faisaient horreur.

Une fois, le D<sup>r</sup> Berwaldt lui avait présenté triomphalement une petite cornue contenant quelques gouttes d'un liquide clair comme de l'eau. « Avec cela, vous pourriez contaminer à tout jamais cent mille êtres humains, sans espoir de guérison ! », lui avait-il déclaré, avant d'enfermer son précieux tube de verre dans un coffre-fort. Depuis ce jour, Ilse Wagner évitait comme la peste tout contact avec ce qui traînait sur la grande table du laboratoire.

Même le microscope inoffensif, elle ne s'en approcha qu'avec une certaine appréhension. Elle aperçut, grossis plusieurs centaines de fois, d'étranges corpuscules en forme de bâtonnets nageant dans un liquide bleuâtre ; ils faisaient des bonds comme s'ils dansaient. Puis tout d'un coup, ils s'immobilisaient, à croire qu'ils se desséchaient comme sous l'effet d'un puissant rayon de soleil. Ils se dissolvaient tout simplement dans la solution bleuâtre et finissaient par s'évanouir complètement.

— Vous savez ce que vous êtes en train d'observer, fillette ? questionna le D<sup>r</sup> Berwaldt d'une voix étouffée.

— Oui..., murmura Ilse Wagner.

— Voilà qui peut marquer la naissance d'une époque nouvelle ! – le docteur s'affala contre le dossier de son fauteuil et ferma ses yeux brûlants. – Dieu fasse que ce ne soit pas un cas isolé, un hasard unique... Cela représenterait le salut pour des millions d'êtres humains...

— Ces drôles de petites bêtes se dissolvent complètement, murmura

Ilse.

Incapable de parler davantage, le médecin hocha la tête à plusieurs reprises. Mon Dieu, songea-t-il, la figure enfouie dans ses mains moites d'émotion. Si cela pouvait être vrai... Pourvu que je ne me trompe pas... Si ce premier essai se renouvelle avec un résultat toujours aussi spectaculaire... Les cellules cancéreuses qui se désintègrent... À peine si je peux y croire moi-même...

— Allez, au travail, Ilse, allons chercher de nouveaux prélèvements ! – Le Dr Berwaldt sauta sur ses pieds, mu par un ressort invisible. Envolée, la chape de plomb qui l'écrasait un instant auparavant. Me voilà au bout de mes peines, peut-être, se répétait-il inlassablement. Le but... moi qui n'y ai jamais cru moi-même... Mais cette fois, ce n'est plus un mirage... – Venez avec moi rendre visite à nos petits pensionnaires.

Force fut à Ilse Wagner de surmonter appréhension et dégoût pour suivre le Dr Berwaldt. Dès qu'ils entrèrent, un concert de rumeurs variées les accueillit : les singes poussèrent des cris perçants, les rats se mirent à siffler, à vous faire dresser les cheveux sur la tête, tout en se précipitant comme des possédés sur les barreaux de leur cage. Heureusement, les cobayes dormaient paisiblement, collés les uns contre les autres, une grosse touffe de fourrure fauve, immobile.

Le Dr Berwaldt et sa secrétaire travaillèrent jusqu'à l'aube ; Ilse ne pouvait s'habituer à la promiscuité des horribles bestioles, mais elle inscrivit pourtant avec beaucoup de conscience professionnelle les données dictées par son patron : numérotation, nature des prélèvements et diagnostics. Quant à lui, on aurait pu le croire en proie à une fièvre élevée. Rien ne pouvait freiner son élan. Il anesthésiait singes et rats avant d'extraire les tissus cancéreux ; il en prenait partout, ne voulant rien laisser au hasard, sur la peau, sur les muscles, et même sur les organes internes ; il s'attaquait surtout aux rats qu'il prenait soin ensuite d'endormir avant de leur donner le coup de grâce. Lorsque la table roulante fut entièrement recouverte de fioles et de lamelles de verre, ils retournèrent au labo.

À huit heures du matin, au moment où les premiers employés arrivèrent au travail, le Dr Berwaldt terminait sa trente-deuxième expérience. Dans les étuves, les cellules mortelles du cancer reposaient dans quelques gouttes de solution bleuâtre, fortement diluées ; elles étaient maintenues à la température du corps et offertes ainsi dans les meilleures conditions aux observations du savant. Les premiers extraits donnèrent au bout de trois heures des signes infaillibles de désagrégation. Muets de saisissement, les collaborateurs du Dr Berwaldt contemplaient le spectacle miraculeux ; l'émotion leur coupait presque le souffle, car ils assistaient pour ainsi dire aux premiers pas d'un avenir inespéré.



Au bout de trois semaines, la chose était certaine, et dûment contrôlée et confirmée : utilisée en solution diluée à l'extrême, la substance chimiquement constituée par le D<sup>r</sup> Berwaldt se révélait un moyen efficace et inoffensif de lutter contre les lésions cellulaires causées par certaines formes de cancer. Elle ne portait pas atteinte aux cellules saines, n'avait aucun effet sur le sang ni sur le système nerveux, et ne s'attaquait pas non plus aux bactéries antidotes nécessaires à l'équilibre biologique. Elle ne présentait pas non plus de symptômes contraires aux processus hormonaux. On avait l'impression que cette substance s'en prenait uniquement aux cellules carcinomateuses et aux tissus lésés, pour les dissoudre. Quand on l'utilisa sur les sujets eux-mêmes, on constata tout d'abord la formation d'œdèmes contenant un liquide opaque ; il suffisait d'inciser et de laisser s'écouler le liquide, et la blessure se cicatrisait très rapidement sans laisser de traces.

Mais ce n'était pas tout. Le D<sup>r</sup> Berwaldt et ses collaborateurs – qui, il faut bien le reconnaître, vivaient des jours particulièrement exaltants – firent une autre découverte. Une découverte effroyable, celle-là, quelque chose d'abominable par ses conséquences : utilisée à des dosages trop peu dilués, la solution-miracle se révéla mortelle, car elle entraînait une paralysie totale et instantanée du système nerveux. Même répandue à l'état gazeux, elle causait une mort sans rémission. Le D<sup>r</sup> Berwaldt procéda à des centaines d'expériences avant de formuler sa conclusion : il laissa des rats en liberté dans une cage de verre dans laquelle il fit courir un nuage de ces vapeurs dangereuses ; les rats trottèrent quelques secondes, puis, brusquement, ils s'immobilisèrent comme si on les avait assommés, et tombèrent inanimés sans même un dernier soubresaut.

Le D<sup>r</sup> Berwaldt ne pouvait détacher ses yeux de la cage de verre.

— Ceci est... est encore plus horrible que la plus nocive des bombes atomiques... murmura-t-il. Dix grammes suffiraient pour dépeupler des nations entières en moins de temps qu'il ne faut pour le dire.

Autour de lui, personne n'osa plus rompre le silence. Ils sentaient tous au fond d'eux-mêmes qu'ils venaient d'assister à la démonstration inéluctable des possibilités de destruction radicale du genre humain. Dans un laboratoire ignoré de la proche banlieue de Berlin.

Peu de temps après, le D<sup>r</sup> Berwaldt fit-paraître dans une revue spécialisée un rapport succinct de ses observations et expérimentations, sous le titre anodin de « Essai de stabilisation et de réduction dans l'évolution des cellules carcinomateuses ». Avec quelques tableaux, quelques schémas et quelques photos. Une seule phrase, dans la conclusion, mentionnait les propriétés destructrices de ce produit qui n'en était encore qu'à ses premiers pas dans l'histoire de la science.

À peine si le monde médical prêta attention à cette publication. On manifestait la plus grande circonspection pour tout ce qui était lié à la recherche sur le cancer, en particulier lorsque les nouveautés n'émanaient pas de grands laboratoires connus ou de cliniques réputées. Encore heureux quand on se limitait à la prudence ! Car bien souvent, il s'y glissait de la méfiance, et même une répugnance scientifique instinctive. La croyance au miracle s'était amenuisée au cours des années, dans une lutte infructueuse contre le cancer, et les découvertes d'un obscur savant ne réussirent à provoquer, le plus souvent, que quelques sourires de pitié.

Une exception pourtant, sous la forme d'une lettre. Ce fut Ilse Wagner qui l'ouvrit ; en tant que secrétaire particulière, elle était chargée de prendre connaissance du courrier et de le trier. À elle de répondre directement au menu fretin ; pour le reste, elle le confiait à son chef. Une sorte d'intuition professionnelle la poussa à mettre cette lettre-là, en provenance d'Italie, sur le haut de la pile.

Signée d'un certain Sergio Cravelli, elle avait été postée à Venise :

« C'est avec le plus grand intérêt que nous avons pris connaissance de vos rapports concernant le nouveau produit anticancéreux mis au point par vos soins. Personnellement, je représente un des trusts chimico-pharmaceutiques les plus importants du monde, avec filiale en Italie. Votre découverte a retenu toute notre attention, et nous aimerions que se développent vos idées et vos recherches pour l'amélioration du sort de l'humanité. Dans cette perspective, nous vous proposons de vous mettre en rapport avec nous.

« Peut-être vous serait-il possible de contacter nos éminents collègues de la section de recherches médicales, ici même à Venise, où nous pourrions – j'en suis intimement convaincu – poser les premiers jalons d'une collaboration future.

« Je suis chargé de préciser, au nom de la direction générale de notre société, que nous mettrions à votre disposition les conditions les plus modernes de travail, sans considération des frais entraînés... »

Le Dr Berwaldt lut et relut d'un air pensif cette étrange missive.

Puis il sauta sur le téléphone, et sans attendre davantage demanda la communication avec Venise. Il parla environ un quart d'heure, mais Ilse Wagner n'eut aucun écho de cet entretien, car elle était occupée à transcrire les formules définitives, les propriétés et les remarques dictées par le Dr Berwaldt. Le nom même de Cravelli lui sortit complètement de la mémoire. Un nom qui se terminait par « i », certes, mais il n'y avait là rien de très original, pour un nom italien.

— Je vais à Venise, déclara le lendemain même le Dr Berwaldt. Il est possible que je fasse appel à vous un peu plus tard, Ilse. Tenez-vous prête à prendre le premier train, dans ce cas. – Au moment de

franchir le seuil du bureau, il eut un mouvement d'hésitation, puis il refit quelques pas en direction de sa secrétaire. Son visage était empreint d'une gravité inhabituelle.

— Une chose encore : un grand trust international propose d'acheter notre découverte et d'en poursuivre le développement et la diffusion.

— Toutes mes félicitations, Docteur, répondit Ilse gaiement.

Mais le D<sup>r</sup> Berwaldt ne se départait pas de son air soucieux.

— Cette proposition me paraît un peu hâtive. Trop hâtive pour un trust aussi important qu'ils veulent bien le dire. Bien qu'ils ne soient au courant de rien, ils sont prêts à vous lécher les pieds, c'est cela qui me donne à réfléchir. Écoutez-moi bien, Ilse : que je vous écrive de Venise, ou que je vous passe un coup de fil en vous demandant de me rejoindre et de m'apporter d'urgence les dossiers dix-sept et vingt-trois, vous sautez dans le premier train en partance pour Venise, en apportant les deux dossiers, contenant des feuilles vierges !

— Des feuilles vierges...

— Oui. Je ne peux pas vous donner d'autres explications pour l'instant. Il s'agit simplement de ma part d'un surcroît de sécurité. Vous n'oublierez pas ? Les dossiers dix-sept et vingt-trois avec des feuilles vierges !

LE LENDEMAIN, le D<sup>r</sup> Peter Berwaldt s'embarquait pour Venise. Sa secrétaire et son chef de laboratoire l'accompagnèrent jusqu'à la gare. Il avait d'ailleurs l'intention de voyager en train jusqu'à Francfort, et de là, poursuivre en avion jusque Venise.

— Bon voyage ! s'écria Ilse au moment où le convoi s'ébranlait avec force grincements.

— Bonne chance ! ajouta le chef de laboratoire. Dieu fasse que nous soyons bientôt millionnaires !

Tant que ses collaborateurs furent en vue, le D<sup>r</sup> Berwaldt agita les bras en signe d'amitié ; puis il se cala dans son coin-fenêtre, le regard perdu sur la campagne paisible. Le premier contrôle des vopos ne parvint même pas à le faire sortir de sa rêverie.

Venise, songeait-il. Est-ce que Venise va se révéler le tournant de mon existence ? Est-ce que je vais enfin pouvoir disposer de tous les moyens financiers et matériels pour libérer le monde du fléau du cancer grâce à « mon » produit ?

Il finit par s'endormir, bercé par le crissement monotone et régulier du train. Il fallut qu'à la frontière est-ouest, deux vopos le secouent violemment pour qu'il reprit conscience au moment du dernier contrôle des passeports.

Lorsque l'avion vint glisser majestueusement sur l'aire d'atterrissage avant de s'arrêter, Sergio Cravelli était déjà là, à attendre, près de la sortie. On amena l'escalier d'accès. Dès que le D<sup>r</sup> Berwaldt parut, Cravelli se précipita vers lui, un énorme bouquet de fleurs à la main. Pourtant, il n'avait jamais vu le médecin allemand... Mais son œil exercé d'agent secret aurait reconnu entre mille la silhouette stricte et le regard scrutateur de l'homme à la modeste petite valise noire.

— Signore Dottore ! s'écria Cravelli, et son impétuosité faillit faire perdre l'équilibre au voyageur de plus en plus surpris. Soyez le bienvenu en Italie ! Venise la Belle vous ouvre tout grands ses bras ! J'espère que vous avez fait bon voyage, bonne traversée, sans ces affreux trous d'air, mais par contre agrémentés par la présence d'une charmante hôtesse... Avez-vous besoin de quelque chose ? Désirez-vous... Est-ce qu'il vous manque...

Vaincu par cette cataracte de paroles et de questions sans réponses, le D<sup>r</sup> Berwaldt secoua la tête en souriant. Non, il n'avait besoin de rien. Ils se mesurèrent du regard, Cravelli et Berwaldt, aux destins indissolublement liés à partir d'un sourire et d'un bouquet de fleurs. Un examen rapide mais pénétrant qui déciderait des jours à venir.

Sergio Cravelli était un homme de haute taille, maigre et sec, âgé d'environ cinquante-cinq à soixante ans. Son visage à l'épiderme semblable à un vieux parchemin, était marqué par un nez puissant en bec d'aigle ; ajouté à cela les cheveux grisonnants taillés en brosse, et il évoquait inmanquablement un oiseau déplumé. Les yeux surtout, profondément enfoncés dans leurs orbites, et dont le blanc vaguement jaune était strié de vaisseaux éclatés, avaient quelque chose de repoussant. Cet homme au premier abord n'inspirait pas la sympathie.

C'est un cardiaque, doublé d'un hépatique, se dit in petto le D<sup>r</sup> Berwaldt. Il ne suit certainement pas le régime que son médecin n'a pas manqué de lui prescrire à coup sûr. Dommage qu'on voie ses yeux, sinon on pourrait peut-être lui accorder sa confiance. Mais il donne l'impression d'être perpétuellement sur le qui-vive. À moins que ce ne soit le regard propre à tous les managers... Berwaldt l'ignorait, il manquait d'expérience sur ce point.

De son côté, Sergio Cravelli avait fait le tour de son interlocuteur. Un brave type, gentil et honnête, se dit-il. Ouvert et sincère, avec ce regard de bête fidèle qu'on ne trouve que chez les Allemands et qui pour nous restera toujours une énigme, car il échappe à toute analyse et nous paraît contraire à la réalité. Le savant typique, féru de recherches, d'idéal, et pénétré du désir d'améliorer le sort de l'humanité. On doit pouvoir l'attirer sans le moindre mal dans des filets bien tendus.

— Quand vous verrez tout ce que nous avons préparé à votre intention, vous n'en reviendrez pas ! déclara Cravelli avec une nuance d'enthousiasme dans le ton.

— Je me réserve la surprise. – Le D<sup>r</sup> Berwaldt prit le bouquet et le serra sous son bras. – La lettre que vous m'avez envoyée était alléchante...

— *Madonna Mia* ! Ce n'est qu'une infime fraction de ce qui vous attend ici ! Vous débarquez à Venise, inconnu et ignoré... et vous rentrez à Berlin avec la couronne de lauriers du grand vainqueur !

Mais le D<sup>r</sup> Berwaldt ne se laissa pas impressionner par ce flot de louanges. Un manager se doit d'être sans cesse et dans tous les domaines au niveau du superlatif. Quant à un manager doublé d'un Italien... Le vocabulaire est trop pauvre, il n'y a pas de mot pour le décrire.

Ils empruntèrent le chemin de la douane comme deux vieux copains heureux de se retrouver, passèrent ensemble les contrôles de visas et de passeports, ce qui donna à Cravelli l'occasion de déployer avec élégance toutes les ressources d'une abondante élocution. Finalement, devant l'aérogare, une somptueuse voiture américaine les attendait, d'où émergea, non sans avoir au préalable enfoui sa pipe au fond de sa poche, un homme tout en hauteur et tout en squelette, vêtu

d'un complet de flanelle blanche, qui offrit un large sourire de bienvenue au D<sup>r</sup> Berwaldt. Avec ses cheveux coupés ras, il ne pouvait être qu'américain. En effet...

— Je vous présente Mr Patrickson ! s'écria Cravelli. Notre représentant américain. Vous voyez, nous n'avons pas hésité à réunir toute la fanfare à votre intention.

— *How ?* questionna brièvement Mr Patrickson en tendant la main à Berwaldt. — Une main sèche, osseuse, glacée, comme une main momifiée. — Appelez-moi donc James, c'est plus simple, Sir...

Le D<sup>r</sup> Berwaldt eut l'impression de serrer la main d'un mort, comme si elle gisait sur la table de marbre de la salle de dissection, après un séjour prolongé dans le formol.

— Ravi de faire votre connaissance, dit-il.

Il aurait voulu mettre un peu de chaleur dans l'expression, mais ne se fit aucune illusion sur le piètre résultat.

Ils montèrent dans la voiture qui démarra en trombe en direction de Chioggia. Pendant que James Patrickson se consacrait entièrement au volant, Sergio Cravelli n'arrêtait pas de discourir à l'usage de son hôte. Il parla du trust, dont le nom d'ailleurs n'était pas inconnu à Berwaldt, de Dallas au Texas, où se trouvait le siège de la société. Il chanta un hymne à la gloire de Chioggia, petit village de pêcheurs dont ils dépassaient les premières maisons, à la gloire de Venise, de ses femmes et de ses nuits, à la gloire de l'immortel Casanova dont le fantôme errait toujours entre les vieilles murailles des Palazzi.

À Chioggia, le trio changea de véhicule. Ils embarquèrent dans un canot automobile amarré dans le coquet petit port en miniature comme s'il attendait leur bon plaisir. Une fois de plus, James Patrickson prit la barre. Berwaldt ne put s'empêcher de sourire intérieurement en apercevant le nom du bateau étalé en lettres d'or sur la coque, *Reine des Eaux*. Ils ne sont pas fous, se dit-il, et s'entendent aux affaires. Cravelli l'invita à prendre place à l'avant, dans un confortable fauteuil bleu, et lui prépara un cocktail.

La *Reine des Eaux*, élégante embarcation étincelante de blancheur, glissa dans un murmure sur l'eau calme ; elle quitta l'abri de Chioggia et se lança à l'assaut de la grande Venise.

La proue fendait les eaux du canal de San Marco dont l'écume argentée scintillait aux rayons du soleil. Ils longèrent l'île de San Giorgio Maggiore, triomphante dans son revêtement d'or, et devant eux, Venise s'étala dans toute sa splendeur, offerte à leur admiration sous la double protection d'une eau chatoyante et d'un ciel bleu, immaculé. Une symphonie d'harmonie et d'architecture, le signe d'alliance entre la nature et l'homme. À la pointe della Saluta, ils obliquèrent dignement vers le Grand Canal... Cravelli exhala un profond soupir, et leva son verre.

— Qu'est-ce que vous dites de cette merveille, Signore Dottore ? murmura-t-il avec émotion. Quelle ville, n'est-ce pas ? Connaissez-vous cette déclaration d'amour sublime dédiée à Venise sortie des Eaux : Seul celui qui vit ici sait ce que vivre veut dire ?...

— C'est vraiment impressionnant.

— Impressionnant ? Oh, vous autres, les gens du Nord, avec votre froideur calculée ! Tant de beauté devrait vous jeter sur les genoux ! Même si Dieu s'était contenté de créer Venise, il aurait droit à nos hommages éternels !

La cohue des gondoles les noya bientôt. Au loin, les coupoles arrondies de Santa Maria della Salute rutilaient, telle une vision irréelle, aux contours indécis, planant au-dessus des effluves d'une journée de chaleur, comme une Fata Morgana.

Devant la place Saint-Marc, la Piazzetta et les arcades du palais des Doges avec leurs colonnettes à chapiteaux, Patrickson réduisit la vitesse, et finit par immobiliser le canot. Des nuées de pigeons blancs tourbillonnaient autour des coupoles de la basilique Saint-Marc ; les rayons du soleil inondaient les marbres et les mosaïques de filets d'or.

— Nous avons réservé pour vous une suite à l'Excelsior, Sir, déclara soudain Patrickson, tout en secouant sa pipe sur le bastingage. — C'est là-bas.

Avec le tuyau de sa pipe, il indiqua un palais devant lequel quelques gondoles aux figures de proue dorées et richement décorées, amarrées aux madriers peints en bleu et blanc semblaient monter la garde d'honneur. Cravelli leva les deux mains d'un geste de supplication.

— Puis-je me permettre de vous inviter à un dîner intime ce soir ? Un dîner dont vous serez d'ailleurs la vedette. Nous avons loué une salle à l'Excelsior, Sir. Nous vous présenterons à quelques éminentes personnalités. Le P<sup>r</sup> Panterosi y sera également.

— Panterosi ? Le chirurgien ? questionna le D<sup>r</sup> Berwaldt.

Il eut du mal à s'arracher à la contemplation du célèbre panorama vénitien. Mais cette information inattendue lui ôtait d'un seul coup toutes ses craintes sur les buts poursuivis par Cravelli et sa clique, et sur le déroulement des tractations à venir. Car si le P<sup>r</sup> Panterosi acceptait d'assister à la réception donnée en l'honneur du savant obscur, et étranger de surcroît, qu'était le D<sup>r</sup> Berwaldt, c'est que le corps médical s'intéressait prodigieusement à la récente découverte. Le soutien du P<sup>r</sup> Panterosi lui ouvrirait le champ illimité des expériences cliniques ; cela représentait le couronnement de ses efforts, qui sait, peut-être le triomphe de sa vie.

L'émotion profonde de Berwaldt ne passa pas inaperçue aux yeux exercés de Cravelli. Il remplit les verres une seconde fois.

— Cela vous étonne, n'est-ce pas ? s'écria-t-il.

— Oui, je ne m'y attendais pas le moins du monde, répondit franchement Berwaldt.

— Dans ce cas, vous n'avez pas fini d'être étonné, mon cher. Vous irez de surprise en surprise ! renchérit James Patrickson sèchement.

Puis il remit le moteur en marche, et la *Reine des Eaux* rejoignit dans un glissement plein de grâce l'entrée du palais abritant l'hôtel Excelsior.

À cet instant précis, le Dr Berwaldt était fermement convaincu d'être l'homme le plus heureux de tout Venise.

Panterosi, le grand chirurgien, réduisit au strict minimum la formalité des présentations.

Comme tous les hommes célèbres, en particulier dans le domaine chirurgical, Panterosi ne s'attardait pas en longs palabres. Il donna la main au Dr Berwaldt, une main fine et diaphane de vieillard, à la poigne solide ; et tout en le regardant fixement, il dit simplement, avec une certaine ironie non voilée :

— Alors, voilà le grand thaumaturge ? Vous avez la prétention d'avoir déniché la pierre philosophale ?

— Non, avait répondu Berwaldt. Je me contente d'oser espérer que d'ici peu, le maudit carcinome aura cessé d'être la bête noire du genre humain.

— Ce n'est déjà plus une bête noire, jeune homme ! protesta le professeur. — Sa main frappa la poitrine de Berwaldt comme s'il voulait porter une accusation. — Nous avons des méthodes thérapeutiques efficaces, en chirurgie surtout, et aussi en radiologie.

— Et malgré cela, le cancer tue chaque année plus de trois millions d'hommes, rien que pour l'Amérique !

— C'est ce chiffre que vous avez la prétention de modifier ?

— Oui, Monsieur le Professeur.

— Quelle quantité ?

— Une solution contenant dix milligrammes d'une substance synthétique.

— Vous soignez une souris ?

— Cette dose suffit pour plus d'un millier d'hommes.

Le Pr Panterosi garda le silence, mais son regard trahissait clairement son scepticisme. Cravelli et Patrickson l'entouraient, au garde-à-vous ; eux aussi respectèrent le silence des deux médecins. Dix milligrammes, songea Cravelli en retenant à grand-peine un frisson d'épouvante. Imbécile que je suis ! J'aurais dû lui demander dès son arrivée des détails sur ce qu'il avait apporté. Pourvu que cette erreur ne déjoue pas tous mes plans... Dix milligrammes... Qu'est-ce qu'on va pouvoir faire avec ça ? Il regarda Patrickson. Les pensées de Patrickson suivaient manifestement le même chemin.

— Bien, bien, à nous la surprise ! reprit le Pr Panterosi, non sans de



nouveau frapper de ses doigts secs la poitrine de Berwaladt. Venez donc me trouver après-demain chez moi, je veux dire, dans ma clinique. Au service de recherches contre le cancer, j'entretiens avec amour trois guenons incurables.

— J'ai pratiqué suffisamment d'expériences sur les animaux..., précisa Berwaladt, sans se laisser démonter.

Le professeur fit la grimace.

— Si vous croyez que je vais vous confier des êtres humains, vous faites erreur ! s'écria-t-il sans aménité.

Puis, il tourna les talons et s'éloigna, suivi des yeux par Berwaladt, Cravelli et Patrickson. Dès que sa silhouette maigre et courbée disparut, happée par la cohue qui se bousculait dans le hall monumental de l'Excelsior, Cravelli poussa un soupir de soulagement.

— Sensationnel ! s'écria-t-il sur le ton d'enthousiasme chronique qu'il avait adopté dès l'arrivée de Berwaladt. Vous êtes le premier étranger admis à pénétrer dans le Saint des Saints ! Je veux dire, son laboratoire de recherches.

— Pourquoi n'avez-vous amené que dix milligrammes ? demanda Patrickson à brûle-pourpoint.

— C'est bien suffisant. Utilisé en solution diluée, il y a là de quoi tuer irrémédiablement quelques milliers de personnes...

— Ah bon !

Cravelli et Patrickson échangèrent un rapide regard. Autour de leurs lèvres se joua le même sourire de satisfaction.

— Si on allait faire un tour au bar ? proposa Cravelli de nouveau en verve. Dacore, le chef du laboratoire de chimie générale de notre société ne va pas tarder à arriver. Son avion a atterri il y a trois heures, en provenance de Tanger.

— De Tanger ?

— Oui. Nous possédons à Tanger un laboratoire expérimental, dans lequel Dacore travaille en ce moment à mettre au point un nouveau produit synthétique. Une fibre synthétique qu'il est absolument impossible de distinguer de la pure laine. Comme vous pouvez le constater, nous ne jouons pas seulement sur un tableau...

Cravelli éclata de rire, sans raison apparente, et entraîna Berwaladt vers le bar, suivi d'un Patrickson silencieux et pensif. Dix milligrammes pour tuer plusieurs milliers d'hommes... Que dire du résultat obtenu avec un seul petit gramme ? Il y avait de quoi vous faire dresser les cheveux sur la tête.

James Patrickson se sentit soudain la gorge sèche. Il se commanda un double whisky avec deux glaçons, qu'il avala à longues goulées.

Sur la table de marbre de la salle de dissection, un petit singe aux yeux brillants et à la toison fauve gisait dans un état d'apathie quasi

totale. Il était si maigre et si faible que tous ses réflexes défensifs s'étaient évanouis. Devant lui, vêtus de grands manteaux blancs et les mains couvertes de longs gants de caoutchouc, quelques médecins à la mine grave examinaient des radios présentées en contre-jour par un jeune assistant, collaborateur du professeur.

— Cancer de l'estomac, dont l'évolution élimine toute possibilité d'intervention chirurgicale, expliqua le P<sup>r</sup> Panterosi. Il y a neuf mois, après avoir fait subir aux muqueuses de l'estomac de Julio un traitement préparatoire, nous lui avons injecté une solution renfermant des cellules carcinomateuses. Évolution foudroyante. Le foyer s'est rapidement développé, des métastases tumorales sont apparues dans les poumons, dans la région costale, et se répandent actuellement dans le cerveau. — Le P<sup>r</sup> Panterosi profita d'une courte pause dans son rapport pour faire signe au jeune assistant d'éteindre le verre dépoli. — À vous de jouer maintenant, ajouta-t-il à l'adresse de son voisin immédiat. Nous sommes tout yeux et tout oreilles !

Le D<sup>r</sup> Berwaldt examina longuement le petit singe paisiblement étendu sur la table, qui s'amusait timidement à mordiller le doigt tendu d'un infirmier. Derrière Berwaldt, sur la table roulante, quelques seringues à injection et un récipient de verre contenant un liquide bleuâtre étaient préparés, le tout recouvert d'un linge immaculé.

Cravelli n'avait pu résister à la tentation de soulever une fois le linge pour contempler le liquide mystérieux dont la couleur tendre cachait une efficacité prodigieuse.

Le voilà, se dit-il. Et son cœur battait jusqu'aux tempes. Un violent coup de coude de Patrickson dans les côtes le rappela à la réalité ; il laissa retomber le linge. Un bref regard autour de lui pour s'assurer que personne n'avait été témoin de sa curiosité. Ses yeux croisèrent ceux de l'Américain, glacials.

— Laissez cela ! murmura Patrickson.

Cravelli s'éloigna de quelques pas en direction du P<sup>r</sup> Panterosi.

— Un centimètre cube suffira pour Julio, déclara Berwaldt en choisissant minutieusement sur la table roulante la seringue adéquate. Je fais une intraveineuse, très lentement, comme pour une injection de calcium.

L'infirmier couvrit le visage du petit singe d'un masque anesthésique ; quelques secondes suffirent pour envoyer Julio au royaume de l'inconscience... Puis le jeune assistant libéra une veine et recula d'un pas.

Berwaldt prenait son temps. Chacun de ses gestes semblait mesuré avec une recherche calculée. Il emplît la seringue du fameux liquide bleu, sous le regard ironique du P<sup>r</sup> Panterosi.

— De l'encre diluée ? interrogea ce dernier.

Dans l'assistance, personne n'éprouva le besoin de rire ; Berwaldt seul sourit avec une certaine indulgence condescendante.

— Ce serait trop beau !

Il se pencha sur le singe endormi ; d'un coup sec, il enfonça la fine aiguille dans la veine saillante, et après avoir aspiré quelques gouttes de sang, il injecta le liquide bleuâtre avec une lenteur exaspérante.

— Et maintenant ? — Le P<sup>r</sup> Panterosi s'adossa à la table de dissection.

— Nous lui ferons trois injections, trois jours consécutifs, pour lui ce sera amplement suffisant. Chaque fois un centimètre cube.

— Et après ?

— Après, nous attendrons...

— Qu'il meure ?

— Non, j'espère au contraire qu'il ressuscitera !

— Il espère ! — Le P<sup>r</sup> Panterosi se tourna vers les quelques spectateurs. — Vous avez entendu, Messieurs, cette déclaration pour le moins étrange ? Ce jeune homme introduit quelques gouttes d'encre bleue dans la veine d'un singe incurable, en espérant que le petit singe incurable ressuscitera ! Et il vous déclare cela tout simplement, comme si c'était la chose la plus naturelle du monde ! — Puis, il fit face au D<sup>r</sup> Berwaldt, et lui frappa la poitrine de son poing serré ; décidément, cela devenait une véritable manie.

— Jeune homme, si le traitement anticancéreux devient aussi simple à l'avenir, il ne nous restera plus qu'à fermer universités et cliniques, pour ne former que des imbéciles capables de faire des piqûres... C'est d'un ridicule achevé...

Sur ces paroles, il quitta la salle de dissection sans un mot d'adieu. Sidérés, l'assistant et les médecins présents, Cravelli, Patrickson et même le D<sup>r</sup> Berwaldt gardèrent un silence bouleversé, bien longtemps encore après que la porte se fut refermée d'un coup sec.

— Cette fois, il est furieux ! murmura Cravelli tout bas, comme s'il craignait d'être entendu. Pourquoi avez-vous fait cette déclaration insensée, docteur Berwaldt ?

— Il m'a fallu longtemps à moi aussi pour comprendre et admettre. Mais attendez, vous verrez, tout se passera exactement comme je l'ai prévu... — Il mit un pansement sur la veine du petit singe, et fit signe à l'infirmier que l'opération était terminée ; on emmena Julio toujours endormi pour le coucher dans une cage d'observation isolée. — Messieurs, reprit Berwaldt, je vous serais reconnaissant de m'écouter un instant encore ; sous la peau de Julio, il ne va pas tarder à se former une sorte d'éruption violente semblable à de l'urticaire, qui évoluera ensuite en œdèmes. Dès que les œdèmes seront bien gonflés, nous les inciserons et laisserons le liquide séreux s'écouler, à l'aide d'un drain, pour éviter que les cloques ne se referment. Ce liquide

sérieux n'est rien d'autre que le résidu des cellules carcinomateuses désintégrées par la solution injectée. Durant toute cette période, Julio ne doit en aucun cas absorber de nourriture albuminée. Par contre, beaucoup d'hydrates de carbone, de légumes crus, riches en vitamines et en acides lactiques. Et surtout, surtout, beaucoup de liquide ! Il faut que le corps soit littéralement lessivé de l'intérieur.

— Sensationnel, laissa échapper Cravelli spontanément. Si tout cela se réalise...

L'assistant inscrivit sur son registre les indications données par le D<sup>r</sup> Berwaldt. Puis il jeta sur son collègue allemand un regard pensif qui en disait long. On sentait qu'il avait envie d'ajouter quelque chose, mais qu'il n'osait pas.

— Bien sûr, le P<sup>r</sup> Panterosi n'est pas au courant, finit-il par se décider en bredouillant. Mais... vous ne croyez pas que nous devrions tenter l'expérience sur d'autres singes en même temps ? Julio tout seul, c'est bien peu... Et un résultat positif répété à plusieurs exemplaires – car nous ne doutons pas du succès, nous, cher collègue – aura plus de poids. Nous possédons quatre-vingt-douze singes atteints de tumeurs cancéreuses...

— Pourquoi donc ? s'écria impétueusement James Patrickson en se penchant sur la table vide. Il n'a apporté que dix milligrammes, songeait-il en même temps, et s'il pique tous les singes de l'institut, nous sommes refaits ! Nos expériences à nous doivent prendre une tout autre direction que ces ridicules injections de quelques gouttes par jour ! C'est par litres que nous allons compter, que dis-je, par tonnes !... S'il s'imagine, ce toubib allemand, que nous éprouvons la moindre envie de prolonger l'existence de quelques centaines de milliers de personnes... il se met le doigt dans l'œil !

— À mon avis, ce serait préférable, insista le jeune médecin. Mais d'un geste brutal du bras, Patrickson lui coupa toute envie de poursuivre son discours.

— Qu'est-ce que vous croyez ? Panterosi se contentera de cette démonstration, vous verrez bien ! Quitte plus tard à poursuivre l'expérience sur une grande échelle ! Ce qui compte aujourd'hui, c'est une réaction spectaculaire et évidente... et elle le sera !

— Comme vous voulez... – L'assistant haussa les épaules. – Ce que j'en disais, c'était pour le bien du D<sup>r</sup> Berwaldt...

Le D<sup>r</sup> Berwaldt hésitait. Quatre succès sont plus convaincants qu'un seul, songeait-il. C'est cela qui est évident. La quantité de solution fortement diluée, qu'il avait apportée suffirait à pratiquer de nombreux essais. Aucun de ces messieurs ne peut se douter de l'extrême toxicité de ce produit à l'état concentré. Dix milligrammes de substance pure ? Mon Dieu, il y a de quoi tuer net plusieurs centaines de personnes !

Sergio Cravelli intervint à son tour.

— Je crois que nous devons avant tout attendre le résultat de l'expérience Julio ! déclara-t-il avec circonspection. Le D<sup>r</sup> Berwaldt ne manquera pas d'occasions de faire la démonstration des qualités étonnantes de sa découverte, dans le cadre de notre programme de recherches. Messieurs, je vous propose maintenant de partir...

Ils quittèrent l'institut de recherches contre le cancer sans avoir revu le P<sup>r</sup> Panterosi. Par une indiscretion du portier, ils apprirent que le patron avait quitté l'immeuble environ une demi-heure auparavant, dans un état de fureur assez bruyante, et s'était embarqué sans explication dans un des canots à moteur blancs qui tenaient lieu d'ambulances.

— Ne vous tracassez pas pour cette simple saute d'humeur, cher ami, lui dit Cravelli en manière de consolation, lorsqu'ils se retrouvèrent sur le pont de la *Reine des Eaux*. Même un Panterosi finira bien par s'incliner devant l'évidence. Dans les jours qui viennent, nous allons commencer par nous occuper de nos propres affaires, car nous, nous avons foi en votre découverte géniale !

Le D<sup>r</sup> Berwaldt exprima sa reconnaissance d'un simple signe de tête, sans un mot. Le regard perdu sur l'eau sale des canaux latéraux qui débouchaient dans le Canale Grande avec leur cortège déprimant de peaux de bananes et d'oranges pourries, de vieux papiers, de débris de toutes sortes, excréments et rats crevés aux ventres gonflés, il songeait. Toute cette pourriture dansait à la surface de l'eau, au rythme endiablé du moteur du petit yacht éblouissant de propreté.

Venise perdit brusquement son charme magique aux yeux de Berwaldt. La façade idyllique tombait en ruine, laissant ses brèches et ses blessures à nu. Décidément, le destin du monde était immuable : même au Paradis, l'envers de la médaille présentait la même laideur que partout ailleurs. Méfiance, lutte, hostilité... seuls le cadre et le milieu changeaient.

— J'ai une de ces faims ! s'exclama soudain Cravelli sans transition. – Et pour appuyer cette déclaration, il se frotta l'estomac d'un geste peu élégant. – Après une matinée passée dans cette cave puante de l'institut... *Madonna mia* ! quand je pense que certains doivent traîner toute leur existence là-dedans !

Arrivé à l'hôtel Excelsior, le D<sup>r</sup> Berwaldt se fit excuser. Il rejoignit directement sa chambre, commanda une carafe de jus d'orange bien frais et s'étendit sur son lit.

Berwaldt régla sa respiration afin de retrouver son calme. Les mains calées sous la nuque, il contempla les sculptures en stuc du plafond, léchées par les spirales d'or du soleil.

Cravelli, Patrickson et leur trust... Soutenus par d'énormes capitaux internationaux, ils tiennent en main de quoi m'ouvrir toutes les portes.

Ils peuvent m'aider à faire tomber tous les doutes, se disait-il. Je vais accepter leurs propositions...

Il finit par s'endormir, vaincu par la chaleur inhabituelle et par trop d'impressions et d'émotions nouvelles.

Le lendemain, Julio, le petit singe agonisant, vivait toujours. Et le surlendemain, il continuait à respirer, à avaler courageusement sa pitance de légumes crus et à boire avec avidité ses deux litres de jus de concombre. La soif le torturait plus que son cancer de l'estomac.

Un détail que tout le monde continua d'ignorer, et que le jeune assistant garda aussi pour lui : ce fut le P<sup>r</sup> Panterosi en personne qui vint lui faire les deux autres injections, sans adresser un mot à qui que ce soit. La piqûre terminée, il quittait la salle de dissection comme il était venu, en trombe.

Le D<sup>r</sup> Berwaldt fut l'invité de Sergio Cravelli, ces deux jours-là pendant lesquels l'entrée de l'institut de recherches lui resta fermée.

Le palais de Cravelli donnait sur le canal Santa Anna, un de ces quartiers vétustes et obscurs inconnus des touristes étrangers, et dont les façades avaient gardé incrustées dans la pierre, les grandeurs et les misères des siècles passés. Le Palazzo Barbarino, ainsi s'appelait la somptueuse demeure de Sergio Cravelli, n'échappait pas à la règle. Avec ses hauts murs de pierre labourés par le temps, sa façade Renaissance, ses balcons défendus par deux têtes de lion et son escalier majestueux dont les rampes en fer forgé représentaient des serpents, il réalisait une synthèse de l'architecture propre à Venise. Indolente et couleur de boue, l'eau grimpait jusqu'aux premières marches dont le marbre avait dû, bien longtemps auparavant, étinceler de blancheur.

Le seigneur et maître de ces lieux, Sergio Cravelli, s'y entendait parfaitement à entretenir l'atmosphère mystérieuse et oppressante de la bâtisse, et celui qui pénétrait dans le palais avait vite l'impression d'être revenu à l'époque de la Renaissance.

Dans la bibliothèque, les murs étaient couverts d'étagères abritant des milliers de vieux livres poussiéreux. Écrasé au fond d'un fauteuil, Patrickson contemplait rêveusement une antique mappemonde tout en dégustant un whisky. Cravelli téléphonait.

— Il est parti ! dit-il après avoir reposé l'écouteur. Il a loué une gondole et s'est fait conduire chez la Madonna.

Patrickson mit une certaine volupté à boire son whisky à petites gorgées avant de répondre. Puis d'un geste vulgaire, il s'essuya la bouche du revers de la main.

— Il est plus que temps d'en finir, Sergio ! dit-il d'une voix dure. C'est pour ce soir... J'en ai marre de cette stupide mise en scène avec le vieux Panterosi pour complice inconscient. Bon Dieu, il s'agit de

tout autre chose... Ce qui nous intéresse, ce n'est pas de remettre sur pied quelques minables cancéreux ! Peu s'en faut...

— Il faut pourtant reconnaître que ce job ne serait pas si mauvais après tout ! – Cravelli fit tourner le vieux globe sur son axe ; ses doigts nerveux glissèrent lentement sur le monde. – D'un côté, nous ressuscitons des millions d'hommes avec ce médicament-miracle... et de l'autre... – Il se tut un instant et contempla Patrickson d'un regard méditatif. – Impossible pour un cerveau humain d'imaginer les possibilités qui s'offrent à nous !

— C'est à cela, et uniquement à cela que je pense, répliqua sèchement Patrickson. Le reste, je m'en fous... Deux têtes se partageront le gouvernement de l'humanité.

— Cette perspective n'est-elle pas monstrueuse ?

— Ça dépend ! En ce qui me concerne, elle me remplit d'avance d'une joie profonde.

— Et si nos calculs s'avèrent faux ?

— Ce n'est plus possible, et c'est justement la raison pour laquelle il faut absolument prendre une décision avant ce soir ! Tu te rends compte, s'il s'amusait à gaspiller ses malheureux dix milligrammes sur ces crétins de singes. Au fait, est-ce qu'il a apporté les formules de synthèse ?

— Je ne lui ai pas posé la question. Il est encore beaucoup trop méfiant, il a fallu manœuvrer avec prudence.

Patrickson se versa une nouvelle rasade de whisky dans lequel il puisa ensuite matière à méditation.

— S'il ne les a pas apportées...

— Qu'importe ! Il retournera les chercher !

Cette fois, le regard de Patrickson trahit la pitié méprisante qu'il éprouvait pour le petit cerveau de Cravelli. Et aussi une telle froideur que l'italien ne put s'empêcher de rentrer la tête dans les épaules en frissonnant.

— Parce que vous croyez sincèrement qu'il reviendrait à Venise ?...

— Qu'est-ce qu'il peut faire avec dix milligrammes... et sans formules chimiques ?

Cravelli fit la moue.

— Ne nous en faisons pas à l'avance, il sera bien temps ce soir..., conclut Patrickson, son sourire retrouvé. Il existe chez tout être humain une limite à la résistance... physique et psychique ! Même chez un docteur Berwaldt. Ce sera à nous d'en déterminer le niveau... et d'agir en conséquence en dosant savamment la diplomatie et la... cruauté.

Signe de tête approbatif de Cravelli. Cette fois, il était réellement glacé des pieds à la tête. Pour n'avoir plus à regarder Patrickson, il leva les yeux vers les livres de sa bibliothèque.

Dans la salle à manger monumentale du Palazzo Barbarino, une table somptueuse était dressée, pour un banquet d'une ampleur exceptionnelle. Deux serviteurs en livrée noire glissaient parmi les convives, sans faire le moindre bruit, passant et repassant les plats et les coupes d'argent. Tout ce déploiement de festivités solennelles à l'usage de quatre personnages seulement, égarés autour de l'immense table couverte de damas immaculé et isolés les uns les autres par quatre chandeliers plaqués or. La lueur vacillante des bougies de couleur bleu-mauve se jouait sur les verres et les carafes de cristal finement ciselé comme sur un kaléidoscope : Sergio Cravelli, James Patrickson, le D<sup>r</sup> Berwaldt, et un petit bonhomme au ventre rebondi et aux boucles noires, court sur pattes mais d'une extrême vivacité dans les gestes : Tonio Dacore, le célèbre chimiste arrivé le matin même par avion de Tanger. Il était affligé d'une myopie terriblement prononcée, qui lui donnait perpétuellement l'air d'une chouette prise en flagrant délit de curiosité. Curieux, il devait l'être en effet, car durant tout le repas, il ne cessa d'observer le D<sup>r</sup> Berwaldt installé en face de lui, de le toiser et de le soupeser, comme une marchandise qu'on désirerait acheter ou vendre à la criée.

Cravelli avait trouvé des paroles percutantes pour faire les présentations « Voici que se trouvent réunis deux génies, Dottore Berwaldt, Dottore Dacore... Cette rencontre marquera, j'en suis sûr, l'heure H de l'humanité, si je puis m'exprimer ainsi... »

Ils s'étaient congratulés réciproquement avec une exquise politesse, avaient échangé quelques poignées de main et quelques paroles banales sur la beauté de Venise. Dacore avait parlé de Tanger, et entamé une sorte de rapport fantaisiste sur les progrès de ses travaux de recherches en cours. Quelques années encore, et le genre humain ne porterait plus sur le corps que les tissus sortis des cornues du trust.

— Cette fibre est aussi douce au toucher que la laine mérinos, affirma Dacore. — Derrière ses hublots, ses petits yeux brillaient d'un éclat inquiétant. — Et dix fois plus résistante ! Nous en avons fait une expérience convaincante, en laissant, pendant deux mois, une pièce dans un bain d'eau salée à très forte concentration... Résultat absolument étonnant. Une fois séchée et repassée, la pièce d'étoffe avait retrouvé l'aspect du neuf ! Ab-so-lu-ment inattaquable, Messieurs !

— Un succès sans précédent ! s'écria Cravelli, et il leva son verre de Marsala à la gloire de ses convives.

Dacore protesta des deux mains.

— Doucement ! Doucement ! Ce n'est pas tout. Il y a l'envers du décor. Cette fibre possède encore une autre propriété, fort désagréable, celle-là... dont nous viendrons d'ailleurs à bout prochainement.



— Et qui est..., enchaîna machinalement Patrickson parfaitement indifférent aux élucubrations du petit chimiste passionné.

— À la longue, elle provoque sur la peau une sorte d'éruption allergique, du genre urticaire.

— Parfait ! s'exclama encore Cravelli, dont l'humeur stagnait au beau fixe, contrairement à son collègue américain. La première chaîne de production sera réservée aux gaines et sous-vêtements féminins.

Un formidable éclat de rire ponctua cette déclaration. Tonio Dacore faillit s'étrangler. Patrickson fit la grimace, Berwaldt sourit. Impossible à un profane de deviner que, derrière cette façade de gaieté, se cachait une intrigue abominable.

Le D<sup>r</sup> Berwaldt était loin de soupçonner qu'à dix mètres à peine de lui, tout était prêt pour l'ultime manœuvre. Cravelli et Patrickson n'étaient pas d'accord. Au premier, la démarche paraissait prématurée, mais la patience n'était pas la qualité maîtresse du second.

Contrairement aux apparences, Patrickson était soulevé par une véritable tornade intérieure, quand il pensait au champ illimité de chances mises à sa disposition par la découverte récente du D<sup>r</sup> Berwaldt.

Après le dîner, suivi d'une tasse de café et d'un cigare, il fut le premier à se lever d'un air grave.

— Venons-en au fait, dit-il avec la sobriété de mots propre aux Américains : Messieurs, si vous voulez bien vous donner la peine de me suivre...

Cravelli les précéda ; ils traversèrent un long corridor, grimpèrent un escalier, puis une cour intérieure couverte d'une verrière, et un nouveau couloir... Berwaldt tenta en vain d'imprégner dans sa mémoire le chemin parcouru. Le plan de construction du Palazzo Barbarino devait sans aucun doute ressembler à celui d'un labyrinthe inextricable.

Arrivé devant une petite porte solide, artistement sculptée, Cravelli s'arrêta soudain. Il tira de sa poche une minuscule clef de sécurité et l'introduisit dans une serrure à peine visible. La porte s'ouvrit d'elle-même, sans le moindre grincement, vers l'intérieur.

Surge du faisceau de rayons lumineux émanant de lampes au néon disséminées dans le plafond, une grande pièce claire dépourvue de fenêtres apparut aux yeux étonnés du D<sup>r</sup> Berwaldt. Le ronronnement d'un moteur trahissait la présence d'un système d'aération à air conditionné. Sur de longues tables, tout l'appareillage nécessaire à un laboratoire parfaitement équipé rutilait de propreté ; il n'avait manifestement jamais servi.

Le D<sup>r</sup> Berwaldt s'arrêta au seuil de la porte.

— En voilà une surprise ! Au fin fond d'un antique palais Renaissance, un laboratoire ultra-moderne...

— C'est ici que seront pratiquées, à huis clos, les ultimes expériences d'où sortira le brevet le plus sensationnel de notre consortium, déclara pompeusement Patrickson. — Puis il fit quelques pas dans la pièce étincelante de lumière et de chromes et, d'un large geste du bras, il embrassa toute l'installation.

— Tout ceci est à votre entière disposition, docteur Berwaldt !

— À quel usage ?

Berwaldt à son tour pénétra dans le labo. Derrière eux, la lourde porte se referma sans bruit. Sergio Cravelli essuya avec un mouchoir blanc son visage de faucon où perlait soudain la sueur.

— Oui, à quel usage ? répéta-t-il en regardant fixement Patrickson.

L'Américain fit la moue.

— À usage expérimental.

— La mise au point de ma découverte a dépassé le stade des contrôles expérimentaux en laboratoire. Le problème à présent, c'est son exploitation...

Le D<sup>r</sup> Berwaldt inspecta les tables surchargées ; il ne manquait rien, pas le moindre petit instrument de mesure le plus perfectionné. Il y avait même, enfermé à l'intérieur d'un placard vitré dressé dans un coin de la pièce, un microscope électronique miniature.

Cravelli fut le premier à briser la tension quasi intolérable des quelques dernières minutes. Il éclata de rire tout d'un coup, et hocha la tête à plusieurs reprises.

— Bien entendu, l'exploitation. Mais avant d'exploiter quoi que ce soit, il est indispensable que nous ayons une idée de ce que nous allons exploiter. Si je puis me permettre de vous faire une suggestion... je propose que messieurs Berwaldt et Dacore fassent pour nous quelques démonstrations expérimentales.

— Il indiqua du doigt une porte à peine visible à l'arrière-plan du laboratoire ; elle était munie, en guise de fermeture de sécurité, d'un énorme levier, tout comme un congélateur. — Si vous avez besoin de quelques bestioles... nous, avons toute une ménagerie, là-dedans.

Pendant quelques heures, la grande pièce claire se transforma en salle de conférence. Berwaldt fit un rapport détaillé des différentes phases de ses recherches et de l'évolution de son produit, présenta à ses auditeurs quelques photos, schémas et tableaux de statistiques. Pendant ce temps, Tonio Dacore invita une centaine de souris blanches à pénétrer dans une cage de verre dont il vérifia minutieusement l'étanchéité. Cette cage ressemblait comme une sœur jumelle à celle dont le D<sup>r</sup> Berwaldt s'était servi, dans son laboratoire privé de Berlin, pour faire la démonstration de l'extrême toxicité des vapeurs de la substance en question.

Cravelli et Patrickson écoutèrent avec patience cet exposé scientifique ; ils ne manifestèrent de l'intérêt que lorsque le

conférencier aborda justement le problème de la toxicité.

— On ne sent rien ? interrogea Cravelli sans avoir l'air d'y toucher.

— Non. Le gaz est parfaitement inodore.

— On ne voit rien ? demanda à son tour Patrickson.

— En laboratoire, si. Mais supposons que nous en répandions de grandes masses à l'air libre, le nuage s'évanouit instantanément, sans que disparaissent pour autant les propriétés toxiques. On respire ce gaz comme l'air ordinaire... et en moins de temps qu'il ne faut pour le dire, on tombe, complètement paralysé.

— Brrr... quelle horreur ! laissa échapper Patrickson.

Mais son exclamation avait quelque chose de triomphal.

— C'est cela que vous allez nous présenter maintenant ?

— Oui. De très mauvais gré, je vous l'avoue.

Berwaldt jeta un coup d'œil sur la cage de verre au-dessus de laquelle Dacore était penché. Le couvercle n'en était pas encore refermé, et le chimiste s'amusait à lancer aux innocentes petites souris condamnées à mort quelques miettes de pain sec.

— Je vous remercie de vous prêter à cette expérience, docteur Berwaldt, murmura Cravelli d'une voix légèrement enrouée. Cela nous intéresse beaucoup.

— À votre service.

Berwaldt s'approcha lentement de la cage de verre dont il referma lui-même le couvercle. Puis, aidé de Dacore, il mit à l'épreuve le bec Bunsen fixé sur une plaque de verre, auprès d'un tuyau de caoutchouc qui pénétrait à l'intérieur de la cage. Avant de commencer l'opération, Dacore vérifia l'étanchéité de tous les joints de caoutchouc, et approuva d'un signe de tête satisfait.

Alors, Berwaldt relia l'extrémité libre du tuyau à une éprouvette contenant quelques centimètres cubes d'une solution bleuâtre, qu'il fixa sur le bec Bunsen. Puis Dacore alluma le brûleur et dirigea la petite flamme sifflante sous l'éprouvette.

Au bout de quelques secondes, le liquide se mit à bouillonner, puis à bouillir franchement, en provoquant une vapeur légèrement bleuâtre. En peu de temps, l'éprouvette se vida de son contenu. Le gaz pénétra dans la cage de verre, dans laquelle, comme Berwaldt l'avait annoncé, il se dissipa. Instantanément, les mouvements des petites souris blanches cessèrent. On avait l'impression qu'elles prêtaient une oreille attentive à une rumeur perceptible pour elles seules. Puis sans autre forme de procès, elles retombèrent en boules sur le sol de leur cercueil de verre.

Fascinés par cette vision atroce, Patrickson, Dacore et Cravelli ne pouvaient détacher leurs yeux des cadavres neigeux.

— Trois secondes..., murmura Patrickson. Berwaldt s'aperçut alors qu'il tenait à la main un petit chronomètre.

— Et maintenant ? — Dacore recula, comme pour s'éloigner de la cage fatidique. — Comment arriver à se rendre maître de ce gaz foudroyant ? Que peut-on en faire ?

— C'est justement ce que j'ignore encore ! répondit le Dr Berwaldt d'une voix dure.

Cette réponse fit bondir Cravelli. Dans ses yeux exorbités, on pouvait lire l'épouvante.

— Comment ? Vous... vous ne savez pas ? — De son doigt tremblant, il montra la cage. Il n'y avait plus trace des vapeurs mortelles. — Que va-t-il se passer avec... avec ça ?

— C'est un nouveau domaine de la recherche. Loin de moi la pensée de porter cette cage à l'air libre et d'en libérer les gaz ! — Berwaldt s'assit tout près de la cage contenant les souris mortes, comme pour défendre son bien. — La quantité de gaz répandue dans ce récipient suffirait à tuer plusieurs centaines d'hommes.

— Et vous ne savez plus quoi faire du gaz mortel que vous avez produit vous-même ? s'écria Cravelli.

— Non.

— Qu'est-ce que vous avez fait à Berlin ?

— J'ai enterré la cage de verre, dans l'état où elle était sous trois mètres de terre, et j'ai encore jeté par-dessus du charbon pilé, environ un mètre d'épaisseur. Auparavant, j'avais placé la cage dans un cercueil d'étain que mes collaborateurs et moi, nous avons soudé.

— Mon Dieu... Eh bien, faites-en autant ici ! Dacore, voulez-vous aider Berwaldt à éloigner de la maison cet engin diabolique ?

Cravelli se tordait les mains, tant il était pris par la panique ; il avait reculé jusqu'à la porte, le plus loin possible de la cage. Quant à James Patrickson, plongé dans une profonde méditation, il n'avait pas bougé de son siège, d'où il contemplait le plafond.

— On devrait pouvoir trouver une solution dans les formules chimiques elles-mêmes, car tout poison possède son antidote. N'avons-nous pas Dacore sous la main, qui, en matière de chimie, n'a pas son égal au monde ? Si nous pouvions jeter un coup d'œil sur les formules... Bien sûr, ce sera un travail de titan qui exigera certainement plusieurs semaines...

— Je n'ai pas apporté les formules, déclara Berwaldt.

Patrickson le foudroya du regard.

— Pourquoi ?

— Parce que je considérais notre rendez-vous comme une simple prise de contact, une sorte de préexamen...

— Le Signore Cravelli a dû s'exprimer de façon ambiguë. Nous enfourchons ce cheval de bataille, Doc ! À n'importe quelle condition, avec tous les moyens financiers dont dispose notre groupement. Vingt-cinq millions de dollars !

Ce chiffre exorbitant coupa le souffle au D<sup>r</sup> Berwaldt, pendant un instant. Plus de cent millions de marks allemands, calcula-t-il, et ce chiffre fabuleux le plongea cette fois dans une véritable terreur. Ces gens-là jonglent avec les zéros comme s'il s'agissait de balles de caoutchouc...

— La mise au point et l'exploitation ne m'ont pas coûté une telle fortune..., bredouilla-t-il dans un murmure.

Patrickson exhiba un large sourire.

— Mise au point et exploitation ? Nous ne sommes pas sur la même longueur d'onde, doc. Ce que nous vous offrons, cette somme de vingt-cinq millions de dollars, payable en cinq ans, admettons, c'est pour vous tout seul ! Cela représente le prix d'achat de votre produit !

Berwaldt bondit :

— Vous plaisantez, je pense, monsieur Patrickson, s'écria-t-il.

— Sachez que je ne plaisante jamais avec des chiffres... les chiffres sont une denrée beaucoup trop précieuse et fragile pour qu'on puisse se permettre d'en jouer. Vous nous donnez les formules en question, et nous rédigeons le contrat sur place. À titre d'acompte, nous vous réglons immédiatement les cinq premiers millions de dollars. Inutile de préciser, je pense, que si vous êtes d'accord et que vous signez le contrat, vous nous cédez du même coup la jouissance pleine et entière de tous les droits afférents à votre découverte.

Le D<sup>r</sup> Berwaldt ne répondit rien. Une sorte de prémonition instinctive, un sentiment vague dont il aurait été incapable de déceler l'origine, le retint d'accepter sur-le-champ cette proposition hallucinante. Un sentiment si fort qu'il parvint même à tempérer la joie qu'il éprouvait à la pensée de tenir en main tous les atouts lui permettant de devenir un richissime millionnaire. Mais Patrickson donna à son hésitation une explication très différente ; il hocha la tête et se tapa sur les cuisses.

— Vous alors, on peut dire que vous êtes dur à la détente, doc ! On ne vous a pas avec le dos de la petite cuiller... Bien, disons vingt-cinq millions, plus cinq pour cent sur le chiffre d'affaires. Cela représente une somme tellement énorme qu'un homme seul est incapable de la dépenser durant sa vie ! Quel âge avez-vous ?

— Quarante-sept ans, répondit Berwaldt, la gorge sèche.

— Si la chance vous sourit, il vous reste environ trente années à vivre. Trente années durant lesquelles il n'est pas un rêve que vous ne puissiez transformer en réalité, d'un coup de baguette magique !

Berwaldt exhala un long soupir. Il avait l'impression que l'air se raréfiait dans le laboratoire rutilant.

— Je vous prie de m'excuser si je vous donne l'impression de faire le difficile en ne saisissant pas la balle au bond... Comprenez-moi. Je me fais un peu l'effet d'un spectateur de cirque qui se retrouve tout

d'un coup sur le fil du funambule.

— La seule différence, c'est que vous, vous allez tomber sur une montagne de pièces d'or !

Dans un coin, Tonio Dacore se lavait les mains. Des quatre hommes, il était le seul à ne pas manifester la moindre émotion.

— Tout cela, c'est très joli, mais à mon avis, tant qu'on n'a pas trouvé le moyen de mater ces vapeurs foudroyantes, il est inutile de parler contrats et millions.

— Pourquoi ? — Berwaldt les regarda tous trois à tour de rôle. — Nous n'avons tout de même pas l'intention de fabriquer un engin susceptible d'anéantir des populations entières ! Notre but consiste à lancer sur le marché un médicament cythérapeutique, n'est-ce pas ?

— Bien entendu ! Mais si jamais un malheur se produit en cours de fabrication... un accident, ou une stupide coïncidence... On ne sait jamais... — Patrickson avait repris sa maîtrise de lui-même et retrouvé la direction des opérations ; il parvint même à sourire à son interlocuteur, comme s'il cherchait à s'excuser.

— Il ne faut négliger aucun détail, mon cher ! Qui vous versera les vingt-cinq millions d'ailleurs, si nous succombons tous sous l'effet de votre gaz ? Je suis aussi de l'avis de Dacore : le problème le plus urgent à régler, c'est celui-là, effectivement.

Le D<sup>r</sup> Berwaldt approuva d'un hochement de tête. Logique, ce Patrickson. Malgré tout, il ne pouvait s'empêcher d'éprouver une certaine méfiance indéterminée. Tout s'était passé trop bien, trop rapidement, pas le moindre accroc, la moindre discussion, tout était réglé comme du papier à musique... Trop poli pour être honnête, dit-on... Alors que ces gens ne connaissaient strictement rien de ce produit menaçant ! Ce qu'ils en savaient, c'était par le truchement d'un article paru dans une revue, d'une expérience faite à l'institut de recherches du P<sup>r</sup> Panterosi, d'une conférence et d'une démonstration poignante de ses propriétés destructrices. Offrir vingt-cinq millions pour cela, c'était vraiment étrange. Très étrange, ne cessait de se répéter le D<sup>r</sup> Berwaldt, sans pouvoir se décider à accepter d'emblée la poule aux œufs d'or.

— Je vais écrire à Berlin qu'on me fasse parvenir par retour du courrier le dossier contenant les formules, dit-il enfin.

Il ne perçut pas le soupir de soulagement que poussa Cravelli dans son dos.

— Jusque-là, bien sûr, vous êtes notre hôte...

Patrickson se frottait les mains en pensée ; dans une semaine au plus, c'est moi qui tiendrai les rênes du monde, pensa-t-il.

— Si nous changions d'endroit, proposa Cravelli en jetant un coup d'œil sur la cage de verre et son poison. C'est plutôt sinistre ici... Dacore va s'arranger pour nous débarrasser de cette saleté...

— Il me semble assez difficile, à Venise, de dénicher un bout de terrain, si petit soit-il, pour faire disparaître cette caisse..., réagit Dacore sur un ton plein de sarcasme.

— Eh bien, noyez-la dans un des petits canaux latéraux. Ou mieux encore... Allez donc la jeter en pleine mer !

Cette solution eut l'heur de recevoir l'approbation de Tonio Dacore.

— Je vais commencer par la couvrir de plâtre et la couler dans le béton.

Cravelli, c'était évident, n'avait plus qu'une idée en tête : quitter la proximité des souris blanches. Il courut comme un fou le long des couloirs et des escaliers, et ne retrouva son souffle qu'une fois revenu dans sa bibliothèque. Rien d'étonnant qu'à une telle allure, le D<sup>r</sup> Berwaldt ait de nouveau perdu le sens de l'orientation, sur le chemin du retour. Il était impossible d'ailleurs à qui que ce soit d'en tracer le schéma de mémoire.

Ce fut ce soir-là que, dès son retour à l'hôtel Excelsior, le D<sup>r</sup> Berwaldt écrivit à Ilse Wagner. L'agence de voyages dépendant de l'hôtel, lui fournit le billet de chemin de fer, et sur le conseil de Cravelli, il donna comme adresse : Venise I, poste restante..., bien que le procédé lui parût plus digne d'un roman policier que de la vie courante.

— On ne se méfie jamais assez de la concurrence, lui avait dit Cravelli en le ramenant en canot automobile. Si jamais votre adresse venait à être connue, il ne manquerait pas de groupements rivaux pour essayer de nous couper l'herbe sous le pied. C'est pourquoi nous vous serions très reconnaissants de bien vouloir faire envoyer tout votre courrier à la poste restante de Venise...

Berwaldt avait été surpris de cet excès de méfiance, parfaitement déplacé à son avis. D'ailleurs l'argumentation de Cravelli manquait nettement de conviction. Mais pourquoi leur opposer un refus ? Au fond, il faisait partie de cette catégorie de savants qui n'avaient pas tellement les pieds sur terre, et il ignorait l'A.B.C. des codes en vigueur dans les grands trusts internationaux.

Sa lettre à Ilse Wagner précisait bien qu'elle devait apporter les dossiers dix-sept et vingt-trois. Des dossiers contenant des feuillets vierges. Quant à faire venir sa secrétaire en personne à Venise, il n'y avait pas songé le moins du monde avant de lui écrire, et s'il lui fit cette demande, ce fut vraiment sous le coup d'une inspiration subite. En réalité, il sentait confusément le besoin d'une présence amicale ; celle d'un être qu'il connaissait depuis des années, à qui il pouvait faire entièrement confiance. Celle aussi d'un témoin à l'intégrité certaine. Les dossiers vides étaient destinés à Cravelli et à Patrickson, simples accessoires pour sauver les apparences.

Le coffre-fort de l'hôtel renfermait une enveloppe de taille moyenne

et d'aspect anodin. Berwaldt s'en était débarrassé dès son arrivée à l'Excelsior.

Personne n'était au courant.

L'enveloppe renfermait les fameuses formules, évaluées depuis quelques heures à vingt-cinq millions de dollars... Le salut pour des millions de cancéreux... ou l'anéantissement de l'humanité tout entière...

Il se passa une journée complète avant que Sergio Cravelli donnât de nouveau signe de vie. Puis il fit une nouvelle apparition à l'Excelsior pour emmener le D<sup>r</sup> Berwaldt à une petite promenade en canot automobile à travers la lagune.

Cravelli avait mauvaise mine ; blême et le teint brouillé, il avait certainement passé une nuit blanche. La sclérotique plus jaune que jamais, et d'épaisses poches sous les yeux lui donnaient un air maladif. Il faut absolument qu'il ménage son foie, pensa Berwaldt. Son médecin devrait tout lui interdire...

L'alcool, le tabac et les femmes ! Si c'était moi, je lui conseillerais un stage de deux mois dans une maison de repos en pleine montagne, avec un régime alimentaire très strict, beaucoup de repos et aucun souci...

Il sembla à Berwaldt que Cravelli était bouleversé, et qu'il avait le plus grand mal à faire preuve de bonne humeur. À la barre de la *Reine des Eaux*, le capitaine n'était plus James Patrickson, mais un jeune Italien aux hanches minces, vêtu d'un uniforme blanc.

— Tout seul ? Où est donc Mr Patrickson ? demanda Berwaldt au moment où le bateau s'engageait dans le Canale Grande. Cravelli préparait deux Martini-gin ; il tressaillit de façon à peine perceptible.

— Signore Patrickson s'est envolé ce matin pour notre siège central ; il reviendra dans quelques jours. Il a emmené avec lui Dacore. Ce maudit chimiste est parvenu, je ne sais comment, à prélever un échantillon de votre saleté de gaz et à le transvaser dans un tube hermétique. C'est avec cet échantillon qu'ils sont partis afin de semer l'effroi et la panique au conseil d'administration du consortium, réuni au grand complet.

D'un geste brutal, le D<sup>r</sup> Berwaldt reposa son verre sur la table blanche, solidement fixée au plancher du bateau.

— Je me demande ce qui peut bien vous attirer, dans cette propriété absolument inutilisable sur le plan pratique, Cravelli, prononça-t-il à haute voix. J'ai découvert un remède destiné à anéantir les cellules cancéreuses, et non pas un poison capable de foudroyer des peuples entiers ! Ceci n'a été qu'un effet du hasard.

— Sans doute. N'empêche qu'il existe, et que nous ne pouvons pas ne pas compter sans lui. Mais bien entendu, c'est la propriété cytostatique qui a la priorité, rassurez-vous ! Au fait, vous avez



réclamé les formules ?

— Oui, la lettre est déjà partie. Si tout se passe bien, nous recevrons la réponse d'ici quatre ou cinq jours.

— Poste restante, Venise ?

— Comme vous l'avez voulu... bien que je n'en voie pas du tout l'utilité...

— Attendez, vous allez comprendre immédiatement. — Cravelli s'affala sur un siège près de Berwaldt. Il semblait avoir retrouvé son calme après toutes ces émotions. — Évidemment, nous faisons surveiller à la fois votre laboratoire et la concurrence éventuelle.

— Cela ne me paraît pas tellement évident ! s'exclama Berwaldt en faisant mine de sauter sur ses pieds, mais la poigne solide de Cravelli le retint sur son fauteuil.

— Vous n'avez pas idée des remous qu'a pu soulever l'article anodin en apparence que vous avez publié dans cette fameuse revue. Il est à l'origine d'une véritable course contre la montre au niveau international, soigneusement tenue secrète par tous les participants bien sûr... Par bonheur pour vous, comme pour nous, nous avons gagné le sprint final. Nous savons de source certaine que trois groupements au moins sont actuellement à votre recherche. Votre secrétaire a reçu pas mal de coups de téléphone, ces derniers temps, de provenance inconnue, mais on n'en fait pas ce qu'on veut, de cette fille !

— J'ai entièrement confiance en Fraülein Wagner.

— Notre spécialisation ne permet pas qu'on agisse à la légère... — Cravelli sourit d'un air rêveur. — Nous menons une lutte sans merci, une lutte d'arrière-plan, la plus impitoyable qui soit. Savez-vous qu'à Venise, je ne suis connu que comme agent immobilier ?

— Quoi ?

Le Dr Berwaldt écarquillait les yeux, incrédule.

— Un camouflage adroit, cher docteur ! En tant qu'agent immobilier, je suis admis à pénétrer partout, obligé de voyager beaucoup et d'être au courant d'une foule de choses. Personne ne trouve étrange que je reçoive de nombreuses visites... et même la curiosité des voisins n'a pas matière à commérages, parce que, justement, il ne se passe jamais rien d'autre au Palazzo Barbarino qu'un incessant va-et-vient de visiteurs.

— En tout cas, à moi, toute cette salade paraît assez étrange. Signore Cravelli...

— Pour vingt-cinq millions de dollars, Dottore, vous pouvez bien accepter quelques points obscurs ! se mit à rire Cravelli. J'ai le plaisir de vous annoncer que je suis en mesure de vous présenter un projet de contrat ce soir même. Ce n'est qu'un brouillon, mais nous pouvons déjà en discuter les termes.

La *Reine des Eaux* vira de bord et reprit la route de Venise.

À L'HÔTEL Excelsior, le D<sup>r</sup> Berwaldt alla chercher dans sa chambre une petite valise contenant quelques boîtes métalliques pleines de lamelles de verre abritant les différentes phases de la désintégration des cellules carcinogènes. Cellules cancéreuses provenant de souris, de rats, de cobayes, de singes... et d'êtres humains décédés. D'êtres humains dont la mort avait été vaincue par le D<sup>r</sup> Berwaldt, à titre posthume. Cravelli lui avait demandé d'apporter ce matériel au Palazzo Barbarino, parce qu'il en avait besoin pour préciser certains points du contrat.

Après cette ultime expédition, le D<sup>r</sup> Berwaldt s'évapora dans les brumes mystérieuses de Venise. Muets comme des tombes, les canaux ne risquaient pas de dévoiler les secrets des hommes.

C'est ainsi qu'Ilse Wagner se retrouva seule dans le hall de la gare de Venise, avec en tout et pour tout cent marks en poche. Pauvre fille désemparée et sans ressources, au milieu d'une grande ville au nom magique.

Sa rencontre avec Rudolf Cramer, le maestro de Zurich, n'était qu'un de ces hasards qui ne tardent pas à se transformer en bienfait du destin. Mais personne n'en savait rien encore.

Dans le hall immense de l'hôtel Excelsior, transformé en jardin botanique à l'aide de plantes vertes et de palmiers, trois pages en livrée se précipitèrent sur Ilse Wagner et Rudolf Cramer pour les décharger de leurs bagages.

— Venez. J'ai réussi à vous dénicher une très belle chambre. En pleine saison !

Il chercha à l'entraîner vers l'ascenseur, mais Ilse recula d'un pas, d'un air peureux.

— Partons, je vous en prie. Cherchons un autre hôtel, murmura-t-elle. Je ne me sens pas à l'aise ici, c'est trop riche pour moi. J'ai peur de me faire remarquer.

— Possible ! – Cramer fit un signe discret au boy, et les valises disparurent comme par enchantement dans la cage de l'ascenseur. – Vous vous ferez remarquer parce que vous êtes la plus jolie...

— Voilà que vous recommencez à dire des sottises !

L'ascenseur les emporta vers le haut dans un glissement velouté. À l'étage, un nouveau boy leur ouvrit la porte, et après un salut plein de componction, les accompagna jusqu'à la chambre 81, dont Cramer avait la clef en main. C'était une grande pièce de style baroque, aux meubles blancs incrustés de dorures. Un baldaquin de tulle et de soie

planait avec grâce au-dessus du lit. Une grande porte-fenêtre à double battant ouvrait sur le balcon.

— Chut..., murmura Cramer à l'oreille d'Ilse. Regardez avant de parler.

Elle joignit les mains et fit quelques pas vers la fenêtre.

Devant ses yeux, le Canale di San Marco s'étirait majestueusement, piqueté du reflet des projecteurs, des phares et des lampions multicolores de la ville. À droite, le Canale Grande, et là où les deux grandes voies principales se noyaient l'une dans l'autre, à la pointe della Saluta, se détachait la silhouette imprécise et faiblement éclairée des coupoles de Santa Maria della Salute, la plus fabuleuse église de Venise. Très loin, dans une brume vaguement illuminée, dormait la Laguna Viva avec son célèbre Lido et le littoral de Malamocco. Perchée sur son île, l'église San Clemente donnait l'impression d'offrir avec une certaine timidité ses hommages au ciel livide. Seuls quelques initiés savaient que ses murailles prestigieuses cachaient soigneusement l'horreur... l'hôpital psychiatrique de Venise.

— Comme c'est beau ! murmura Ilse Wagner en s'appuyant à la balustrade de fer forgé. On croirait un conte de fées... On aimerait pouvoir s'endormir dans ce rêve et ne plus jamais s'éveiller...

Personne ne réagit à ses exclamations. En se retournant, elle s'aperçut qu'elle était seule. Sans faire le moindre bruit, Rudolf Cramer s'était éclipé.

Qu'allait-il se passer maintenant ?

Où se trouvait le Dr Berwaldt ?

Impossible de répondre à ces deux questions. Ilse Wagner n'avait pas même un indice auquel s'accrocher, si minime soit-il, pour servir de point de départ à des hypothèses. Peut-être que tout s'éclaircirait le lendemain matin : il ne resterait plus qu'à rire de tant de soucis et de tant d'angoisses inutiles devenus en quelques instants des bulles de savon éphémères.

Ilse Wagner se força à s'accrocher à cet espoir. Attendre quelques heures encore, jusqu'au lendemain matin... Une fois rassurée, elle éprouva soudain un nouveau malaise : son estomac en révolte la rappela à l'ordre.

Mon Dieu, pensa-t-elle. J'ai faim. Presque dix heures que je n'ai pas avalé la moindre miette. Une de ces faims qui me ferait commettre n'importe quel méfait pour l'apaiser.

Elle retourna à la salle de bains pour se coiffer. Un coup sec à la porte de sa chambre la fit sursauter. Inquiète, elle cria : « Oui ?... »

Un boy entra et s'inclina avec cérémonie devant elle.

Sur le bras, il portait une robe du soir. Une femme de chambre toute jeune encore le suivait ; et Ilse, de plus en plus sidérée, eut droit

cette fois à une légère révérence.

— Bonsoir, Mademoiselle..., dit la petite. — Son visage poupin auréolé de cheveux fous, d'un noir de jais, brillait de contentement. — Je suis chargée de vous aider...

Elle prit la robe et alla la porter sur le lit, avec un soin méticuleux, comme s'il s'agissait d'un trésor sans prix. Une robe blanche en satin duchesse brodée de fils d'or.

— Il y a erreur..., prononça enfin Ilse en contemplant la merveille avec un regard d'envie. Cette robe ne m'appartient pas. Vous avez dû vous tromper de numéro de chambre...

— Oh non, Mademoiselle. — La fille renvoya le boy et referma la porte de la chambre. — Je m'appelle Françoise. Je suis de Cannes, Mademoiselle. M. Cramer m'a demandé de me mettre entièrement à votre service...

— Mais cette robe...

— Elle a été commandée pour Mademoiselle.

— Par qui ?

— Par M. Cramer... — Françoise dédia un sourire lumineux à Ilse. — Il vous attend au bar, dans une demi-heure. Nous n'avons pas de temps à perdre, Mademoiselle...

Dans sa chambre, au second étage de l'hôtel Excelsior, Cramer discutait avec le gérant, Italien de petite taille et hâlé qui portait un nœud papillon et des souliers vernis ; son attitude laissait percer une certaine obséquiosité. Légèrement penché vers l'avant, on avait perpétuellement l'impression qu'il esquissait un nouveau salut.

— Signore m'a fait appeler personnellement ? S'agit-il d'une réclamation particulière ? Nous serions désolés que Signore...

— Je recherche un homme ! coupa Cramer, en articulant soigneusement ses mots.

— Vous dites ?

Les yeux vifs du gérant trahirent un étonnement sans bornes. Puis ils toisèrent le riche client avec une concentration soutenue. Non, il n'est pas ivre, pensa-t-il. D'ailleurs depuis onze ans que Signore Cramer descend à l'Excelsior plusieurs fois par an, jamais nous ne l'avons vu ivre. C'est un client fidèle et discret ; contrairement à la majorité de ses semblables, il ne fait pas de caprices absurdes. Jamais encore au cours de ces onze années, il n'a manifesté le moindre reproche... *Madonna*, qu'est-ce qu'il lui prend aujourd'hui ?

— Je recherche un homme..., répéta-t-il.

— Voilà qui ne manque pas d'intérêt. Signore. — L'Italien joua des paupières. — Est-ce pour cette raison que vous m'avez fait monter chez vous ?

— L'homme s'appelle Peter Berwaldt. Le Dr Peter Berwaldt, de

Berlin-Dahlem.

— Dottore Berwaldt ? – Le gérant poussa un soupir de soulagement, sans se soucier cette fois des règles du savoir-vivre. – Mais il habite chez nous !

— Je m'en doutais !

Cramer fit un pas vers le petit Italien et sans même lui en demander l'autorisation, il tira l'épais registre de l'hôtel que l'autre tenait serré sous son bras.

— Signore... Le secret professionnel ? s'écria le gérant en essayant de reprendre son bien.

Mais Cramer recula de quelques pas et réussit à lui échapper.

— Quand un homme disparaît brusquement de la circulation, il n'y a plus de secret professionnel qui tienne !

— Personne ne disparaît chez nous ! s'exclama le gérant profondément atteint dans son orgueil. Signore Dottore est parti en voyage pour quelques jours ; il a payé d'avance son appartement car, a-t-il précisé, il tient à le retrouver à son retour. En attendant, nous le tenons vide, à sa disposition. Qu'y a-t-il d'étrange dans tout cela ?

— Tout, mon cher. Je vais éclairer votre lanterne. Un instant...

Cramer feuilleta le registre jusqu'à ce qu'il tombe sur le renseignement cherché : D<sup>r</sup> P. Berwaldt, Berlin-Dahlem. Chambre 8-10.

— Nous avons reçu l'ordre de réservation par télégramme, quelques jours avant son arrivée.

— Et pour Ilse Wagner, avez-vous reçu aussi un ordre de réservation ?

— Pas du tout ! C'est vous-même qui avez amené la Signorina. D'ailleurs, je dois dire que si vous n'aviez pas été un fidèle et excellent client de notre maison, nous n'aurions pas...

— Vous voyez bien ! Voilà où l'histoire commence à devenir bizarre. Car c'est le D<sup>r</sup> Berwaldt lui-même qui a convoqué Fraùlein Wagner à Venise. Ilse Wagner est sa secrétaire. Pensez-vous qu'on fasse venir quelqu'un de Berlin à Venise sans même lui réserver une chambre ?

— Cela me paraît improbable, Signore.

— Et pourtant, nous nous trouvons bien devant ce fait-là !

— Les savants ont souvent de ces trous de mémoire...

— Mon cher directeur... On peut oublier son parapluie, mais pas sa secrétaire. Surtout quand on l'attend d'urgence avec des documents importants ! Non, non, croyez-moi, il y a quelque chose qui cloche.

— On ne tardera pas à avoir des explications, Signore, vous verrez. – En disant ces mots, il tendit la main. – Puis-je récupérer mon registre, s'il vous plaît ?

— Je vous en prie.

Cramer le lui tendit, et l'italien le serra prestement sous son bras, avec une force telle qu'il donnait l'impression de vouloir le défendre éventuellement au prix de sa vie.

— Vous avez encore besoin de moi ?

— Non. Je vous serais reconnaissant en outre de garder le silence sur cette affaire.

Le gérant fit la grimace :

— Vous pensez bien que je ne vais pas contribuer moi-même à ternir le bon renom de notre hôtel.

— Je souhaite que vous puissiez garder quelque temps encore cette attitude...

Manifestement, il n'y croyait pas.

Cramer alla à la fenêtre. L'eau sale et tranquille de l'étroit canal parut un instant drainer toute son attention. Derrière lui, la porte se referma sans bruit. Il était seul. Le front collé à la fraîcheur de la vitre, il revécut en pensée tout le déroulement de cette curieuse aventure, depuis le moment où il avait aperçu sur un quai de gare une jeune fille affolée et perplexe. Plus il réfléchissait, plus la lacune sur laquelle il achoppait devenait évidente : puisque le Dr Berwaldt avait convoqué sa secrétaire à Venise, il était tout simplement absurde de penser qu'il pût quitter ainsi la ville pendant plusieurs jours, sans un mot d'explication ! Jamais il n'aurait abandonné de plein gré une jeune fille dans une ville inconnue, sans soutien, sans logement, sans argent et sans instructions. Non, il le sentait confusément, quelque chose clochait. Un événement quelconque avait dû entraver les projets du Dr Berwaldt, un événement qui l'avait même mis dans l'impossibilité de donner signe de vie !

Il avait beau se creuser la tête, impossible de deviner la nature de cet « événement ». Par contre, une pensée s'insinuait dans son esprit avec une ténacité croissante, une pensée horrible mais qui donnerait peut-être l'explication recherchée, car elle comblait les lacunes.

Ne se serait-on pas par hasard servi d'un prétexte pour attirer Ilse Wagner à Venise et favoriser ainsi un projet criminel, probablement encore à l'état embryonnaire ? Depuis combien de temps au juste connaissait-elle le Dr Berwaldt ? Comment avait-elle trouvé cette situation ? Où Berwaldt se procurait-il les sommes nécessaires – et très élevées sans aucun doute – à ses recherches, au fonctionnement de son laboratoire, aux salaires de ses employés ? Il n'exerçait plus sa profession de médecin... Est-ce que le masque du chercheur discret ne cacherait pas la main rapace d'un groupe financier ? Qui pouvaient bien être ces éminences grises ?

Peu à peu, Cramer sentit tourbillonner les questions dans son crâne. Questions sans réponses.

Sous le coup d'une brusque impulsion, il quitta le refuge de la

porte-fenêtre et saisit le téléphone. Il lui fallut attendre un certain temps jusqu'à ce que la chambre 81 répondît. Finalement, ce fut Françoise la petite Française, qui se manifesta, avec son accent comique, abandonnant pour un instant Ilse, la robe somptueuse et les quelques retouches nécessaires.

— Oui, fit-elle.

— Est-ce que Fraülein Wagner est là ?

— Oui.

— J'aimerais lui parler, si c'est possible.

— Un instant, Monsieur.

Puis ce fut au tour d'Ilse Wagner. Mais elle n'alla pas bien loin dans ses protestations et ses remerciements, car dès le premier mot, Rudolf Cramer lui coupa la parole.

— Une seule question, très importante : depuis combien de temps travaillez-vous chez le D<sup>r</sup> Berwaldt ?

— Presque trois ans.

— Pas plus ? – Cramer esquissa une grimace. – Comment avez-vous trouvé cette situation ?

— Pourquoi ? Il est arrivé quelque chose au D<sup>r</sup> Berwaldt ? demanda Ilse d'une voix anxieuse.

— Non... Je vous en prie, répondez-moi.

— C'est mon précédent patron qui m'a recommandée à lui, au moment où il a transféré son usine de produits chimiques en Amérique du Sud, parce qu'il estimait les impôts trop élevés en Allemagne pour permettre un travail productif. Et je suis entrée tout de suite chez le D<sup>r</sup> Berwaldt.

Cramer hocha la tête. Cette réponse ne s'intégrait pas dans le schéma qui commençait à prendre forme en lui. De nouveau, il retrouva ses doutes.

— Est-ce que le D<sup>r</sup> Berwaldt partait souvent en déplacement ?

— Très peu ! Pour ainsi dire jamais même durant les trois années que j'ai passées avec lui.

— Où prend-il l'argent nécessaire à l'entretien de son laboratoire ?

— Il a une grosse fortune qui lui vient du côté de sa mère. En outre, le labo est habilité à faire des expertises, à procéder à des essais et à des contrôles de médicaments et à délivrer des analyses chimiques pour les industries. Tout cela est très lucratif, vous savez.

Une nouvelle fois, Cramer hocha la tête, avec un peu plus de vigueur encore. La grimace s'accrut. Tout cela ne correspond pas du tout à mes soupçons, pensa-t-il tristement. Pour un peu, il en aurait été déçu ! J'ai dû faire une erreur d'aiguillage quelque part. Voilà un D<sup>r</sup> Berwaldt dont l'existence, le travail, les revenus sont clairs comme le jour, et qui soudain, change son fusil d'épaule et oublie totalement sa propre secrétaire. Alors qu'il l'a convoquée lui-même !



— Il... il est arrivé quelque chose au D<sup>r</sup> Berwaldt ? répéta timidement Ilse Wagner.

Sa voix tremblait d'émotion.

— Non, non, absolument rien... – D'une main nerveuse, Cramer alluma une cigarette. – Je pensais que les réponses à mes points d'interrogation me fourniraient quelques indices sur la conduite de votre chef. Mais c'est un cul-de-sac, je m'en rends bien compte. Dommage. Nous voilà revenus à notre point de départ. Ne vous faites pas de soucis, je vous en supplie. Nous nous retrouvons dans quelques minutes au bar, comme prévu, n'est-ce pas ? À tout de suite.

Il raccrocha et entreprit un lent périple autour de sa chambre. Un cercle vicieux en quelque sorte, sur tous les plans.

Quand je l'ai aperçue sur le quai de la gare et que je lui ai adressé la parole, j'ai cru me lancer dans une aventure banale, se disait-il tout en arpentant la pièce. Qui aurait pu penser que la situation allait prendre cette tournure tragique ? Une fois déjà, Venise avait été pour lui le théâtre d'un coup fatal du sort... Il y avait dix années de cela... et personne ne savait ce qui l'attirait à Venise comme un aimant, régulièrement, tous les ans. Personne ne savait pourquoi, inlassablement, il essayait de sonder les canaux muets loin du remous des touristes et des baraques à souvenirs ; mais les canaux gardaient jalousement leurs secrets. Personne... Si, un homme à Venise était au courant. Un seul. Cramer ne parlait jamais du drame de son existence, mais le souvenir en était resté si profondément gravé dans son cœur qu'il abolissait le temps. Lorsqu'il se promenait lentement, au rythme de la gondole, le long d'un vieux palazzo à la façade richement enluminée, il lui semblait toujours revenir dix ans en arrière.

Est-ce que, pour la seconde fois, Venise allait décider de son destin ? Avec de nouveau une fille pour partenaire ?

Debout contre la porte-fenêtre, Rudolf Cramer contemplait le canal énigmatique. Le D<sup>r</sup> Berwaldt habitait l'appartement 8-10, songea-t-il. On doit pouvoir trouver un indice quelconque dans ces deux pièces, car selon toute vraisemblance, il n'avait pas emmené toutes ses affaires pour ce mystérieux voyage. Dans le cas contraire, la preuve serait faite d'une mise en scène préparée d'avance dans laquelle Ilse Wagner avait un rôle à jouer.

Quelques instants encore d'hésitation, puis Rudolf Cramer se décida. Il emprunta l'ascenseur jusqu'au premier étage, là où se trouvaient les chambres et les appartements les plus luxueux. Les couloirs étaient couverts d'épais tapis de velours rouge qui étouffaient les bruits de pas comme de l'ouate. Le « bel étage », comme on l'appelait, jouissait d'une parfaite insonorisation.

Arrivé devant la porte du 8-10, Cramer s'arrêta et jeta un regard anxieux autour de lui. Puis, par mesure de précaution, il frappa à la

porte, tout en sachant parfaitement que la chambre était inoccupée. Un dernier coup d'œil autour de lui, puis il baissa lentement la clenche et, à sa grande surprise, la porte s'ouvrit d'elle-même. La seconde porte intérieure aussi était ouverte. Cramer se glissa prestement dans la pièce et après avoir refermé la porte sans bruit derrière lui, il se décida à allumer l'électricité.

Le luxe inimaginable du mobilier ne l'impressionna pas le moins du monde. Peu lui importait de se croire dans une chaumière ou chez un prince de la Renaissance. Par contre, le léger relent de tabac refroidi et de parfum masculin mélangé à une vague odeur de phénol ne lui échappa pas. Les lourdes portières de velours devant les portes-fenêtres tamisaient la lumière venant du balcon. Le lit était ouvert, et sur la couverture reposait le pyjama déplié du D<sup>r</sup> Berwaldt... Tout portait à croire que le médecin allait pénétrer d'un moment à l'autre dans sa chambre pour se coucher.

D'un coup sec, Cramer ouvrit les portes de l'armoire. Soigneusement alignés en rang de bataille, les costumes pendaient sur leurs cintres ; les piles de sous-vêtements sur les rayons, les chaussures, les chaussettes et les mouchoirs dans les tiroirs, les chemises sous cellophane. Même le rasoir électrique gisait sur la tablette de la salle de bains, abandonné de son propriétaire. Rien n'indiquait que le médecin était parti en voyage.

Le cendrier du salon contenait quelques restes de cigarettes américaines ; entre le mur et la table, une valise solidement fermée par une courroie de cuir, et sous la table, la corbeille à papiers à moitié pleine d'enveloppes et d'imprimés froissés.

Cramer s'installa dans un fauteuil, le front soucieux. Pourquoi tout ce désordre ? Cela aussi ajoutait au mystère. Une équipe de femmes de ménage nettoyait les chambres deux fois par jour, vidait les corbeilles et les cendriers... Le lit ouvert et le pyjama étalé sur la couverture prouvaient que la chambre était encore occupée avant le début du service de nuit... Et pourtant, le cendrier et la corbeille à papiers n'avaient pas été vidés.

Donc quelqu'un était entré dans l'appartement après le passage des femmes de ménage ! Le D<sup>r</sup> Berwaldt lui-même ? Si oui, pourquoi n'était-il pas allé chercher sa secrétaire à la gare, comme il l'avait promis ? Où pouvait-il bien se trouver maintenant ? Pour la direction de l'hôtel, version officielle, il était parti en voyage... S'il avait pénétré dans l'hôtel, il ne serait donc pas passé inaperçu ! Et en admettant que le pyjama ait passé deux ou trois jours déplié sur la couverture, on ne pouvait en dire autant du cendrier ni de la corbeille à papiers.

À propos de corbeille... Cramer la vida sur la table, et se mit en devoir d'éplucher littéralement le moindre bout de papier. Il y avait des enveloppes surtout, un tas d'enveloppes roulées en boule portant

en guise de destinataire le nom et l'adresse du laboratoire de Berlin. Des imprimés inutiles, des notes aussi. Sur la plupart des feuilles de papier brouillon étaient griffonnés d'interminables rangées de signes, des colonnes de chiffres qui, pour le chanteur, n'avaient aucune signification, équations algébriques, symboles chimiques, formules barbares... Impossible de deviner pour quelle raison « on » avait jeté tous ces calculs.

Une enveloppe soudain attira l'attention de Rudolf Cramer, car elle était presque la seule à porter un timbre italien. Il la retourna, et son cœur bondit dans sa poitrine. Afin de s'assurer qu'il n'était pas le jouet d'une illusion, il se pencha davantage pour déchiffrer le nom de l'expéditeur.

— Voyez-moi ça ! fit-il tout bas. — L'enveloppe commença à trembler dans sa main. — Qu'est-ce que ça peut bien signifier ?

« Sergio Cravelli, Canale Santa Anna. Palazzo Barbarino. Venezia »...

Il ne pouvait détacher les yeux de ce nom. Cravelli, se dit-il. Quel rapport entre Cravelli et le D<sup>r</sup> Berwaldt ? Comment ces deux hommes totalement étrangers l'un à l'autre avaient-ils pu entrer en contact ?

La corbeille à papiers récupéra son contenu, y compris la fameuse enveloppe, que Cramer hésita pourtant à jeter.

Puis, en détective improvisé, il quitta l'appartement 8-10 sur la pointe des pieds, en prenant même la précaution de guetter dans le noir le moindre signe de vie.

Un autre que moi a pénétré dans cette chambre, et l'a de nouveau quittée de la même manière que moi, se dit-il. Serait-ce Sergio Cravelli ? Et pourquoi ?

L'ascenseur le transporta rapidement dans le hall qu'il traversa en quelques enjambées sans même jeter un coup d'œil amical aux palmiers géants et, à peine dehors, il appela une gondole. Le portier et les boys n'étaient pas encore revenus de leur émoi, que Cramer sautait dans une barque et prenait la direction du Canale Grande.

Les fenêtres soigneusement protégées par d'épaisses tentures du Palazzo Barbarino, façade Canale Santa Anna, s'éteignaient les unes après les autres. Le personnel s'évanouit bientôt dans le dédale des escaliers et des corridors pour disparaître totalement dans les profondeurs du palais, du côté des communs.

Dans le hall, Sergio Cravelli attendait. Le maître d'hôtel fut le dernier à s'incliner devant le seigneur ; on entendit encore quelque temps le bruit décroissant de ses pas, jusqu'à ce que lui aussi, il soit happé par le labyrinthe.

Malgré le silence et la solitude, Cravelli laissa encore s'écouler quelques minutes avant de regagner sa bibliothèque. Une obscurité

savante régnait dans cette grande pièce à l'atmosphère oppressante ; seuls deux lampadaires aux abat-jour opaques faisaient deux faibles taches de lumière.

Devant la table de travail, auprès de la gigantesque mappemonde, le Dr Berwaldt était assis dans un des fauteuils de style baroque.

Assis, mais pas comme un invité ordinaire qu'on traite avec soin. Ses jambes et ses bras étaient ficelés au corps, et un bâillon l'empêchait de prononcer le moindre mot. Seuls ses yeux exorbités parlaient. Dès que Cravelli pénétra dans la bibliothèque, Berwaldt ne le quitta plus des yeux. Il le vit fermer soigneusement la porte à clef ; puis à petits pas savamment calculés, Cravelli revint vers son bureau et, en passant devant son prisonnier, il ôta le bâillon avec un sourire de complicité.

— À présent, le personnel dort. Nous pouvons mettre fin à notre mutisme forcé. Si vous vous sentez l'envie ou le besoin de crier... Je vous en prie ! Ne vous gênez pas, personne ne vous entendra. Bien souvent, le simple fait de crier soulage, n'est-ce pas ? C'est une soupape pour les excédents de tension intérieure.

Le Dr Berwaldt demeura silencieux. Il vit Cravelli ouvrir une mini-boîte à pharmacie, en sortir une seringue à injection et une ampoule, et tout préparer pour une piqûre, avec une minutie et une dextérité dignes d'un professionnel. Puis il posa la seringue prête à être utilisée sur un linge stérile, à portée de la main.

— Qu'est-ce que c'est ? demanda Berwaldt, la gorge sèche.

Cravelli se pencha légèrement en avant.

— Le plus regrettable de l'affaire, Signore Dottore, c'est que nous ne puissions plus discuter ensemble d'égal à égal.

— Vous auriez dû vous en douter avant !

— Qui pourrait penser qu'un homme à qui on offre vingt-cinq millions de dollars, soit assez fou pour se permettre de parler d'idéal ? L'éthique n'est qu'une formule magique destinée à embobiner les pauvres et à les gaver. À partir d'un certain nombre de zéros, cela devient le terme le plus absurde du vocabulaire humain... Il vous était facile de vous épargner pas mal de désagréments, Dottore. Les propositions que je vous ai faites étaient uniques ; elles auraient dû vous faire comprendre que nous étions prêts à obtenir ce que nous cherchons par n'importe quel moyen. Vos formules secrètes valent tout l'or du monde... Malheureusement nous ne les avons pas encore. Patience...

— Vous êtes le démon incarné, Cravelli ! Je voudrais parler avec Patrickson.

— Ah, c'est vrai, ce bon Patrickson. — Cravelli contempla un instant sa seringue. — Je me demande s'il est allé tout droit au ciel...

Une sueur froide inonda le dos de Berwaldt. Il baissa les yeux ; un

frisson le secoua des pieds à la tête.

— Et... et Dacore...

— En tant qu'ingénieur chimiste, il ne lui faudra pas longtemps pour constater que la voie lactée n'a aucun rapport avec le lait...

— Monstre ! s'écria le docteur Berwaldt en se cabrant.

Cravelli ricana avec une certaine nuance d'indulgence méprisante.

— Ces ficelles sont en nylon de premier choix. Plus vous tirez dessus, plus elles deviennent inextricables. Quant à ce qualificatif dont vous me gratifiez, il est assez mal choisi : Patrickson était un coquin de la pire espèce ; il rêvait, tout comme moi, soit dit entre parenthèses, de gouverner le monde entier à l'aide de votre fameuse drogue. Mais le monde ne peut être dirigé que par un seul homme ; deux, c'est déjà trop, parce que la pensée doit être unique. Il a donc bien fallu que Patrickson renonce à son rêve. Je suis très fier, quant à moi, d'avoir réussi à le convaincre. — Il posa sa main sur la seringue, comme pour la protéger du monde extérieur. — Et ce brave Dacore ? À propos, je vous ai menti en prétendant qu'il venait de Tanger. Il est le troisième homme, le cerveau scientifique de notre triumvirat souverain. Malheureusement, dès le retrait de Patrickson, il a exigé la place vacante. Avouez que cette exigence était inacceptable...

— Salaud ! gronda Berwaldt du fond du cœur.

— La vie est dure, Dottore. La nature nous accorde soixante-dix à quatre-vingts ans, à nous de mettre ce court laps de temps à profit. Pour moi, la plus grande partie est déjà du domaine passé... Et vous, vous êtes aussi dans la pente déclinante... Vous ne pensez pas qu'il serait temps de nous demander comment utiliser au mieux les quelques bribes qui nous restent encore ? À nous deux, vous le créateur, et moi le stratège, nous pouvons tenir le monde entier au bout de notre canne à pêche et en faire ce que nous voulons ! Que de perspectives !

— Ma découverte est destinée à servir la paix, et vous, vous voulez l'utiliser pour réduire l'humanité en esclavage.

Cravelli hocha la tête d'un air attristé.

— Vous ne comprendrez jamais rien, décidément, Dottore. La peur, une peur panique, est le meilleur garant de la paix. Le monde est pourri... et ce n'est pas votre remède anticancéreux qui pourrait l'améliorer. Par contre, il entraînerait un surpeuplement, pensée absurde si l'on songe au laps de temps limité qui nous est imparti. Vous domptez le cancer... et dans cent ans, les hommes se bouffent les uns les autres. C'est pour empêcher cette effroyable conséquence que je m'insurge. Telle est ma mission, en quelque sorte, mot ridicule, je vous l'accorde, tant qu'on a les mains vides. Mais moi, je possède un trésor sans prix... Vous ! Vous et vos formules, je tiens à portée de la main le moyen d'exterminer des populations entières. — Cravelli passa

la pointe de sa langue sur ses lèvres sèches. – Réfléchissez un peu : notre globe brûle de tous côtés. Regardez autour de vous : révolutions, guerres, soulèvements, grèves, crimes, attentats, toutes les variétés d'une folie chauviniste et nationaliste... Voilà de quoi se compose notre humanité qui fut, dit-on, créée à l'image de Dieu ! On commence à s'habituer à l'idée de la bombe atomique... On met au point des missiles antimissiles, on pénètre dans les profondeurs de la terre... et on espère survivre. L'espoir tue la crainte. Imaginez à quel point votre drogue devient miraculeuse dans un tel contexte ! Dix grammes suffisent à anéantir vingt millions d'hommes ! Tout ce qui vit, les êtres, les animaux, les plantes... Pas de salut, pour personne, Dottore... nous tenons le monde entier entre nos mains !

— Vous ne pourriez pas me boucher les oreilles pour que je n'entende plus vos propos déments ?

— C'est vous, Dottore, qui réagissez comme un dément. Vous tenez en main le pouvoir absolu, et vous ne rêvez que de cancer et de cancéreux. N'importe quelle nation serait prête à vous offrir des milliards pour se procurer votre produit. Et non pas pour vider les hôpitaux, mais pour régner grâce à la terreur.

— Jamais je n'ai...

Cravelli opina du chef et poursuivit lui-même la phrase.

— ... pensé à cela, je sais. Mais avouez que votre belle théorie de lutte contre la mort est complètement idiote. Lutte pour la mort, voilà le langage que l'humanité est capable de comprendre ! Sauf vous...

— Oui, sauf moi.

— Vous savez ce que signifie votre réponse ?

Silence. Dans le regard de Berwaldt, l'obstination le disputait à la peur. Depuis l'attaque de Cravelli, dans la cabine de la *Reine des Eaux*, depuis son transport dans la bibliothèque, ficelé comme un saucisson, il n'avait plus qu'une idée en tête : inutile de discuter ou de tergiverser, personne ne peut venir à mon secours, car personne ne sait où je suis...

Cravelli souleva avec mille précautions la seringue pleine d'un liquide incolore.

— Vous savez ce que c'est ?

— Non.

— Curare.

— Mon Dieu... et pourquoi... ? bredouilla Berwaldt d'une voix sans timbre.

— Trois centimètres cubes. Du curare pur. Un milligramme suffit à paralyser tout l'organisme, mais je n'ai pas besoin de vous faire un discours, vous êtes plus au courant que moi. C'est votre dernière chance, Dottore.

— Quoi donc ?

— Me révéler le secret des formules. Vous comprenez, je ne suis pas tellement certain que la lettre attendue de Berlin contienne les formules intégrales. Je n'ai rien trouvé dans vos bagages – excusez, je vous prie, la liberté que j'ai prise de fouiller soigneusement vos valises – qui puisse me mettre sur la voie.

— Jamais je ne vous révélerai le secret ! hurla le docteur Berwaldt.

Ce fut son dernier cri de révolte contre un destin cruel, mais il ne voulait pas abandonner la partie sans lutter jusqu'au bout.

Sergio Cravelli hocha la tête ; ses yeux étaient empreints d'une grande tristesse.

— Je suis sincèrement désolé d'être obligé de vous injecter ces trois centimètres cubes de curare. Mais je n'ai pas d'autre alternative. Avec les formules, nous aurions formé une équipe inséparable... mais sans, vous êtes pour moi une lourde charge, cher Docteur ! Je pense que vous n'aurez pas de mal à le comprendre. Il m'est impossible de vous rendre maintenant au monde, donc je ne vois pas d'autre solution... D'ailleurs, vous avez choisi vous-même. Vous avez choisi le curare.

Le Dr Berwaldt approuva d'un signe de tête. Brusquement il sentit le froid de la mort s'insinuer en lui. Le vide. Il n'avait plus peur.

— Je serais presque tenté de vous dire : dépêchez-vous, et merci. Car je suis coupable d'avoir découvert une drogue qui n'aurait jamais dû être découverte. C'est seulement maintenant que je le comprends. Tout en ayant la faculté de sauver quelques centaines de personnes, elle peut aussi en tuer des millions, la proportion est injuste. C'est un produit de mort et non de vie... Tuez-moi, j'en serai soulagé.

Cravelli se leva lentement de son fauteuil. La seringue dans la main gauche, il s'approcha du prisonnier.

— Vous êtes vraiment le plus dément de tous les déments ! grinça-t-il. Il n'y a pas de place en ce monde pour un idéaliste de votre genre. – Planté devant Berwaldt, il le contempla en fronçant les sourcils. – Vous avez l'intention de vous défendre ?

— Non. À quoi bon, ça ne servirait à rien, n'est-ce pas ?

— Quel dommage de devoir supprimer un cerveau aussi puissant !

Cravelli se pencha sur Berwaldt et lui releva la manche de son veston. Puis il posa deux doigts sur la veine saillante du bras.

— Intraveineuse ? interrogea Berwaldt surpris. Quelle drôle d'idée.

— Ça agit plus vite...

Cravelli hésita une parcelle de seconde, puis il piqua la veine et injecta rapidement le liquide incolore. Il n'en était pas à son premier essai. Avant même qu'il ait ôté l'aiguille, Berwaldt s'était écroulé sur son fauteuil, la respiration faible et sifflante...

Sergio Cravelli remonta de la cave par un escalier étroit en colimaçon. Il fermait derrière lui une vieille porte de chêne renforcée

d'armatures de fer, lorsqu'on frappa violemment à la porte d'entrée.

Interdit, il cacha d'un geste presté le trousseau de clefs dans la poche de son pantalon. Bien que d'installation ultra-moderne, le Palazzo Barbarino ne possédait pas de sonnette. Tout comme au temps lointain de sa construction et de son lustre, le portail d'entrée, d'une impressionnante épaisseur, était décoré d'une majestueuse tête de lion en bronze sculpté dont la gueule fermée retenait un lourd anneau également en bronze. En frappant le bois de la porte, l'anneau lançait à travers le hall d'entrée du palais des vibrations sonores graves et pleines de mystère, et le maître d'hôtel accourait aussitôt.

Cravelli regarda sa montre. Le personnel était de sortie et ne rentrerait pas avant l'aube de sa traditionnelle tournée des grands-ducs. En outre, ce n'était plus une heure pour faire des visites.

Cravelli semblait pétrifié par l'indécision. Il attendit dans le hall sans faire de bruit, à l'abri de l'obscurité et du grand escalier. Je me demande bien qui ça peut être, se dit-il. Qui peut bien se permettre de frapper ainsi à la porte d'une maison endormie ?

Un nouveau coup sourd le fit sursauter, suivi d'autres coups violents, insistants, dominateurs presque. Le visiteur devait être indigné qu'on le laissât derrière une porte fermée.

Lentement, Cravelli avança de quelques pas vers la porte, puis il cria : « Qui est-là ? »

Point de réponse, mais les coups redoublèrent. Cravelli exhala un juron, puis il souleva la lourde barre de sécurité et entrouvrit prudemment la porte.

Au bas de l'escalier de marbre, se balançait une antique gondole. Ce fut la première chose qu'il aperçut. Puis un pied s'insinua dans l'entrebâillement, et le visiteur essaya de forcer l'entrée.

Une peur sauvage s'empara de Sergio Cravelli. Arc-bouté de tout son poids contre la porte, il tenta de repousser le pied, mais l'inconnu était plus fort. Un bras parvint à saisir la tête de Cravelli et à la repousser, puis une nouvelle poussée, et la porte céda. Paralysé d'effroi, Cravelli faisait face à une silhouette sombre, méconnaissable dans l'obscurité. La silhouette s'agita, referma la porte, remit la barre de sécurité en place, et se dirigea vers la bibliothèque, laissant derrière elle le maître de maison cloué sur place par la stupeur. Il ne devait pas en être à sa première visite, pour se jouer ainsi de l'enchevêtrement de couloirs et de pièces, car sans la moindre hésitation, il atteignit la bonne porte, entra dans la bibliothèque et donna de la lumière.

Cravelli se précipita à la poursuite de l'homme ; la lumière allumée lui rendit tout son courage et dissipa la peur panique qui le paralysait un instant auparavant. Arrivé au seuil de la bibliothèque, il s'immobilisa et contempla d'un regard incrédule le visiteur importun



profondément enfoncé dans un fauteuil, les mains jointes sur les genoux, et qui lui souriait de loin d'un air narquois.

— Cramer..., grogna Cravelli. Rudolf Cramer.

— Je vois que vous paraissiez étonné...

— À une heure aussi tardive, Signore ! Et d'une manière aussi peu galante. Ce n'est pas dans vos habitudes.

— Laissons cela, voulez-vous, Cravelli ?

Cramer regardait Cravelli d'un air grave, et celui-ci ne put soutenir l'intensité de ce regard ; il détourna les yeux et alla vers le bar. Puis il revint avec une bouteille et deux verres, un léger sourire aux lèvres.

— Whisky pur, comme toujours ? interrogea Cravelli.

Sa voix avait retrouvé toute son assurance. Cramer secoua la tête.

— Vous oubliez que... que quand je bois, je me sers toujours moi-même.

— Toujours aussi méfiant, hein ? La peur du poison, sans doute, se mit à rire Cravelli. – Il se servit une bonne rasade et invita son compagnon à en faire autant. – Je vous en prie, faites comme chez vous. Vous voyez bien, Signore, que je me sers de la même bouteille que vous...

— J'ai besoin de vous parler, Cravelli.

— Mais, je vous en prie, Signore. Seulement, je regrette, pas au milieu de la nuit. À ces heures-là, je préfère fermer les yeux. Je suis un vieil homme, et à partir d'une certaine heure, j'ai besoin de mon lit.

— Pauvre vieillard, à vous entendre on pourrait presque avoir pitié de vous, Cravelli. Cramer appuya la tête sur ses deux mains jointes et contempla l'italien. – Vous savez ce qui m'a retenu jusqu'à présent de vous étrangler, n'est-ce pas ? Sans le moindre scrupule. Je ne peux m'empêcher de venir tous les ans au moins une fois vous le répéter... et en particulier au jour anniversaire, vous savez bien...

Cravelli grimaça un sourire ; il but son verre d'un trait, et le remplit aussitôt.

— Vous devez avoir du temps à perdre, Cramer. Que signifie cette idiotie ? Vous avez des preuves contre moi ? Vous n'étiez pas là quand Ilona...

D'un geste violent du bras, Cramer lui coupa la parole. Il se leva d'un bond et, en un réflexe de défense, Cravelli saisit une carafe de cristal taillé, mais Cramer tourna autour de la mappemonde, comme s'il y était enchaîné.

— Vous savez à quel point j'aimais Ilona, murmura-t-il. – Cravelli approuva d'un signe de tête et s'approcha légèrement afin de ne pas perdre un mot.

— Elle était danseuse dans le corps de ballet de l'Opéra...

— Je vous en prie, Signore, vous m'avez raconté cette histoire des centaines de fois déjà... Et alors ?

— ... Nous nous connaissions depuis nos débuts respectifs sur la scène. Puis nous nous sommes mariés à Bâle, dans la plus stricte intimité. Pendant la fermeture des théâtres. Et nous sommes partis en voyage de noces à Venise...

— Votre histoire n'est pas tellement passionnante, Signore, fit Cravelli en bâillant ostensiblement.

— Nous étions parfaitement heureux, poursuivit Cramer comme dans un rêve, Venise nous appartenait, on aurait dit qu'un magicien avait fait sortir cette ville des eaux à notre intention. Étendus sur le sable du Lido, ou échappés au monde dans l'immensité de la mer, nous passions notre temps à nager, sommeiller, bronzer ou ramer. Ilona gazouillait ; quand elle courait à la surface de l'eau sur ses skis, elle riait aux éclats. Un rire qui contenait tout le bonheur et toute la jeunesse du monde. Jamais je n'oublierai ce rire, ces journées de fraîcheur, pour rien au monde, je ne les aurais échangés... J'étais l'homme le plus heureux de la terre, je n'avais plus aucun autre désir... Vous connaissez cela, Cravelli ?

— Si vous êtes décidé à monologuer ainsi pendant des heures, Signore... je laisse ma bibliothèque à votre entière disposition. Permettez à un vieil homme fatigué de se retirer dans ses appartements.

Rudolf Cramer le foudroya du regard.

— Savez-vous ce qu'il s'est passé ensuite ?

— Je connais la chanson plus que par cœur, depuis le temps que vous la rabâchez à mon intention !

— Eh bien, Cravelli, vous l'entendrez une nouvelle fois encore ! Je disais donc que j'étais l'homme le plus heureux de la terre... jusqu'à cette soirée affreuse. Ilona voulait me faire une surprise. Elle voulait m'offrir en souvenir quelque chose de typiquement vénitien en provenance d'un joaillier de la ville, c'est du moins ce qu'elle a dit à l'hôtel avant de monter dans la gondole... d'où elle n'est jamais revenue...

Cravelli hocha la tête :

— C'est tragique, et je comprends fort bien votre douleur. Mais pour l'amour de Dieu, pourriez-vous m'expliquer pour quelle raison vous éprouvez le besoin de venir me raconter cette triste histoire tous les ans, à moi ?

— Les dernières traces d'Ilona ont été découvertes dans les environs du Canale Grande. On a vu sa gondole obliquer vers le Canale Santa Anna, on l'a même vue stopper au bas des marches du Palazzo Barbarino... devant votre porte, Cravelli. À partir de ce moment-là, elle a été happée par l'obscurité, et personne ne l'a plus jamais revue !

— *Madonna Mia* ! — Cravelli vida son second verre d'un trait. — Combien de fois vais-je devoir vous répéter que...

— La gondole non plus, on ne l'a jamais retrouvée, ainsi que le gondolier. À partir de ce soir-là, une gondole et deux personnes ont été portées disparues, Cravelli. Évanouies dans Venise !

— À quoi sert la police ? Ce n'est pas mon travail à moi. – Cravelli leva les deux mains. – Je ne puis que vous répéter toujours la même chose : votre femme est venue me trouver pour acheter une vieille bague de famille, à la suite d'une annonce que j'avais fait paraître dans le canard local. Mais elle ne s'est pas décidée à l'acheter et elle est repartie assez vite. C'est moi-même qui l'ai accompagnée jusqu'à la gondole et lui ai tendu la main pour l'aider à grimper. J'ai déjà tout raconté à la police... il y a dix ans !

— Seulement, voilà, Cravelli, vous n'avez pas eu un seul témoin ! Gondole et gondolier se sont évaporés... mais on a retrouvé cinq jours plus tard le cadavre d'Ilona sur la rive du Rio Marin. Violée et étranglée. Depuis la seconde où je l'ai contemplée à la morgue, je me suis juré de venir au moins une fois par an à Venise jusqu'à ce que j'aie mis la main sur le meurtrier.

— Et c'est chez moi que vous venez ? Vous ne manquez pas de toupet, Signore !

— Vous êtes le dernier à l'avoir vue vivante et à lui avoir parlé.

Cravelli repoussa brusquement son verre sur la table et, d'une allure raide, il retourna à son bureau.

— Foutez-moi la paix, à la fin, avec votre fable, cria-t-il. Vous faites des complexes, on devrait vous interner !

— Ce ne sont que des pressentiments, Cravelli, mais plus je vous ai observé, au cours des dix dernières années, et plus ces pressentiments se transformaient en certitudes.

— Je me demande ce qui me retient d'appeler la police...

— Pourquoi vous gêner ? Je vous en prie...

— Peut-être un vague sentiment de pitié...

— Cette plaisanterie macabre me donnerait presque envie de rire.

— Filez maintenant, Signore Cramer. Comme tous les ans, vous avez raconté votre triste aventure... Ça suffit, j'ai envie de dormir, moi.

Cramer s'installa confortablement au fond de son fauteuil et croisa les jambes. Cravelli alors se leva et vint se mettre sous la protection du vieux globe terrestre. Dommage que je n'ai même pas un seul de mes domestiques, sinon, nous l'aurions jeté immédiatement dans le Canale Santa Anna. Si j'avais vingt ans de moins, il ne me ferait pas peur.

— Ce n'est pas tout, Cravelli, reprit lentement Cramer.

— Foutez-moi le camp, à la fin !

— Je n'ai plus qu'une question à vous poser.

— S'il n'y a que cela pour m'assurer la délivrance, dépêchez-vous !

Le regard de Cramer se vrilla sur le visage de Cravelli. La moindre

réaction avait son importance, le plus petit tressaillement, aux commissures des lèvres, dans les yeux, sur les pommettes. La phrase vint, courte et brutale comme un coup de massue.

— Que pensez-vous de la chimie ?

Le cœur malade de Sergio Cravelli refusa tout service pendant une éternité. Un long frisson glacé le traversa comme un fer de lance. Mais rien ne le trahit, ni l'expression du visage, ni un frémissement dans les mains. Seuls ses sourcils relevés manifestèrent un profond étonnement.

— De la chimie ? demanda-t-il d'une voix détachée.

— Oui. De la chimie.

— Je m'en fous éperdument, de la chimie. Vous savez bien que je suis un agent immobilier. Pour moi, l'intérêt de la chimie se limite à la présence ou à l'absence de champignons dans un immeuble.

— Et vous ne vous intéressez pas aux nouveautés sensationnelles dans le domaine des drogues ou des médicaments ?

— Bah ! Si vous aviez un produit contre les tiques à offrir, ma foi, je ne dirais pas non. — Cravelli ricana. — La décomposition du bois nous donne également bien du souci, à Venise, pensez donc ! L'humidité suinte de partout, elle grimpe le long des fondations et...

Cramer bondit de son siège ; il lui fallut s'avouer la supériorité de Cravelli sur lui-même dans le domaine de la maîtrise de soi, le visage souriant et détendu de son adversaire était la meilleure preuve de son échec. Rien de nouveau chez Cravelli : on ne peut faire tomber un mur à coups de crâne.

— Je vais me servir un whisky.

La démarche lourde, il alla au bar. Cravelli approuva en souriant.

— La seconde bouteille à gauche, s'il vous plaît. C'est celle dont je me suis servi aussi, vous n'avez donc pas à craindre qu'elle soit empoisonnée...

Un bruyant éclat de rire ponctua cette phrase. Le rire tonitruant du triomphe. C'est le sentiment du moins qu'éprouva Cramer en l'entendant, et il dut faire un effort pour ne pas se boucher les oreilles.

Les mains tremblantes, il remplit son verre, puis le but tout entier à petits coups rapides.

— À votre santé ! fit Cravelli jovial. Ça vous fera du bien, vous en aviez besoin, hein ? Dire que vous pourriez être un gars sensationnel, si cette manie de jouer les détectives ne vous prenait pas comme ça, régulièrement. Enfin, que voulez-vous, à chacun son petit travers. Moi aussi, j'ai ma marotte, je fais collection de vieilles machines à écrire... Ridicule, n'est-ce pas ?

Rudolf Cramer quitta le Palazzo Barbarino avec le sentiment de s'être laissé avoir comme un débutant. Cravelli ne manqua pas de l'accompagner jusqu'au bas des marches et lui tendit la main pour

l'aider à grimper dans la gondole, comme il prétendait l'avoir fait dix ans auparavant avec Ilona. Un hôte galant, ayant encore une bonne plaisanterie toute prête pour alléger la minute des adieux. Il suivit Cramer des yeux jusqu'au coude du canal.

Puis, une fois seul sur son escalier de marbre, Sergio Cravelli se prit à réfléchir les sourcils froncés et les yeux fixés sur l'eau glauque du Canale Santa Anna. Il s'en dégageait une atroce puanteur, mais le vieux Vénitien qu'il était ne sentait plus rien depuis longtemps.

Cette phrase sur la chimie n'avait pas été lancée au hasard, il en était parfaitement conscient. Mais comment supposer même que Cramer ait un rapport quelconque avec le D<sup>r</sup> Berwaldt et soupçonner les relations existant entre le médecin et lui-même, agent immobilier de Venise ?

— N'empêche, il faut s'en assurer, murmura Cravelli en essayant de sonder les profondeurs de la nuit. Dommage d'avoir perdu tant de temps déjà.

Sa pensée se reporta aux jours précédents, et il fut bien obligé de reconnaître qu'il ne se sentait pas dans son assiette.

Gouverner le monde entier, ce n'était pas une sinécure.

La gondole de Cramer n'alla pas loin.

Il rama jusqu'à l'endroit où le Canale Santa Anna fait un coude, puis abandonna l'embarcation près de la rive qu'il escalada avec agilité pour se faufiler ensuite le long des ruelles-sombres jusqu'à la façade arrière du Palazzo Barbarino. Plus de la moitié du palais de Cravelli était construite sur une des nombreuses petites îles qui, avec le dédale de canaux, de ponts et de ruelles, constituaient le vieux Venise. En particulier, la partie arrière de la maison, là où se trouvaient les communs, la cuisine et les offices, était posée sur la terre ferme.

Cramer attendit un long moment dans le coin d'une vieille baraque à moitié démolie. Une fois Cravelli endormi, du moins d'après ses calculs, il sortit de sa retraite et alla essayer d'ouvrir tour à tour les trois petites portes. Elles étaient toutes trois fermées à clef. Il examina à fond les serrures : c'étaient des espèces de machineries antédiluviennes, mais tellement compliquées que pas un passe-partout n'en viendrait à bout. Une énorme clef fichée dans la serrure et qui faisait en même temps office de levier, servait à manœuvrer une barre de sécurité enfoncée de plusieurs centimètres dans la muraille de pierre, en position fermée.

Déçu, Cramer réintégra ses ruines. Il était impossible de pénétrer en cachette dans cette maison. Les yeux durs, il contempla les hautes murailles de grès qui protégeaient l'intérieur contre les curieux. Derrière ces murs, il se passe quelque chose, se dit-il. Il y a là un

mystère en opposition radicale avec le soleil et la magie de Venise.

Lentement, Cramer revint vers sa gondole et quitta les bas-fonds nauséabonds des petits canaux pour rejoindre les grands boulevards de Venise. En face du marché aux légumes, il accosta de nouveau et reprit pied. Tout comme Dante plusieurs centaines d'années auparavant, il dressa contre l'obscurité de la nuit sa silhouette élancée et contempla le ciel velouté, tendrement romantique au clair de lune, et le pont du Rialto semblable à un décor de théâtre. La nuit le pénétra comme une douce mélodie, accompagnée en sourdine du murmure de l'eau le long des quais. Quelques gondoles sombres aux rideaux soigneusement tirés, glissaient sans bruit sur l'eau argentée. Les gondoles d'amour de Venise, qui hantaient déjà les rêves fous de Casanova...

Des pas traînants venaient vers lui. Il sursauta. Un camelot s'approchait, toute son échoppe suspendue à une courroie de cuir autour de son cou. Boutons, bobines de fil, statuettes en plâtre, gondoles miniature, peintes de toutes les couleurs, le pont du Rialto en cuivre jaune, le Campanile servant de support aux cendriers, des cigarettes, du marsipan, du tabac, des foulards de soie portant en impression le palais des Doges, et quelques images de la Vierge aux couleurs criardes faisaient bon ménage avec des figues sucrées et un tas de chaînettes dorées aux mailles fines et aux nombreuses pendeloques représentant pour la plupart la basilique Saint-Marc sur toutes ses faces.

Le camelot hocha plusieurs fois la tête avant de rejoindre Cramer immobile au bord de l'eau, appuyé contre une grille de fer forgé. Son visage bronzé, buriné par le soleil, était éclairé d'un large sourire.

— Signore est triste ? demanda-t-il d'une voix douce. Comment peut-on être triste à Venise ? À cause d'une Signorina... Bah, ce n'est pas grave. Il y a tant de jolies filles à Venise, Signore...

Cramer ne put s'empêcher de sourire en faisant un geste de dénégation.

— Si tu savais, mon ami..., dit-il.

— Je ne sais rien, Signore. Je ne connais qu'un remède : contre la tristesse, les figues sucrées. Essayez et vous sentirez immédiatement sur votre langue toute la douceur de la vie.

— Pas mauvaise, ta publicité, fit Cramer en riant cette fois. — Il extirpa de l'échoppe ambulante un paquet de figues, jeta à la place quelques lires bien sonnantes. — La douceur de la vie... Le roi de Venise... Mon Dieu, que savez-vous donc de la vie ?

Le camelot souleva sa boîte et la posa sur le parapet, près du bras de Rudolf Cramer. Puis il s'essuya le front et se secoua comme un chat mouillé.

— Ne dites pas cela, Signore. La vie est dure pour nous... mais nous

la contemplons, les yeux grands ouverts. Nous voyons tout, de la vie, rien ne nous échappe, à chaque heure, et sous toutes ses formes. Des milliers de destins passent devant nous, et nous connaissons les êtres humains aussi bien que tous les rats qui grouillent dans les bas-fonds des canaux.

— Le philosophe du Rialto...

— Eh oui, à la longue...

— Tu connais bien Venise ?

— Comme ma poche, Signore.

— As-tu déjà entendu parler d'un certain Sergio Cravelli ?

Le camelot jeta un coup d'œil prudent sur Cramer avant de répondre par une autre question.

— Pourquoi ?

— Tu le connais ?

— Ce vautour... Bien entendu, je le connais. Il fait le trafic d'immeubles.

— C'est tout ce que tu sais de lui ?

— Oui. Ah ! Encore une chose. Tous les ans, il fait un don important à la ville, pour la restauration et la conservation de Venise. Vous savez bien... Notre ville agonise. Il existe même une association internationale qui s'appelle « Au secours de Venise ».

— Dont Cravelli fait partie ?

— Oui.

Une inspiration soudaine fit tressaillir Cramer. Il tira de son portefeuille quelques billets de banque, et déposa dix mille lires dans l'écuelle du camelot. Celui-ci écarquilla les yeux ; il ne connaissait pas les règles de ce jeu.

— Qu'est-ce que ça signifie, Signore ? interrogea-t-il sans toucher les billets.

— Attends, j'ai une affaire à te proposer. Combien gagnes-tu à peu près dans la semaine ?

— Quand les affaires sont bonnes... vingt mille lires en gros, fit en hésitant le camelot.

— Bien. Vingt mille. — Cramer tira de nouveau quelques billets de son portefeuille, et dix mille lires vinrent rejoindre les premières. — J'aimerais que tu travailles pour moi.

— Comme camelot ? Qu'est-ce que vous avez à vendre, Signore ? Mais avant tout, je tiens à vous prévenir : pas de bêtises ! Je suis un honnête homme, et décidé à le rester.

— À partir de cette nuit, tu seras chargé d'ouvrir tout grands tes yeux et d'observer. Jour et nuit. Arrange-toi avec tes copains, si tu veux, et je paierai également dix mille lires par semaine.

— Observer ? Qui donc ?

— Sergio Cravelli...

Le camelot émit un long sifflement et ôta la courroie de cuir qui lui sciait la nuque, puis il appuya doucement sa boutique contre le trottoir.

— Pourquoi ?

— Pour vingt mille lires, il vaut mieux ne pas poser de questions, ami. Tu inscris le nom de toutes les personnes qui entrent au Palazzo Barbarino ou qui en sortent. Tu sais écrire ?

— Je suis un marchand cultivé, Signore, lança l'italien avec une fierté indignée.

— Parfait. Donc, tu inscris tout, même si c'est toujours les mêmes qui vont et viennent. Que Cravelli sorte, qu'il parte en gondole ou avec son canot automobile... À vous de le suivre, quelle que soit sa direction. Et tu me fais un rapport tous les deux jours. Je t'attendrai tous les deux jours à midi juste, ici même. C'est compris ?

Le camelot plia les billets et les enfouit dans sa poche.

— Et c'est pour faire ça que je touche vingt mille lires ?

— Oui.

— Pourquoi, Signore ?

— J'étais marié... et nous sommes venus ici, à Venise, en voyage de noces... Ma femme a disparu... On l'a retrouvée au bout de cinq jours... Son cadavre flottait à la surface du canal silencieux... Étranglée... Et Cravelli a été le dernier à la voir et à lui parler...

Le camelot se signa ; son regard se perdit en direction de la tour de San Giacomo di Rialto ; son visage était empreint de gravité.

— Et vous croyez que...

— J'en suis presque sûr. Mais il me manque des preuves. Il faut que tu m'aides à les trouver. Il y a quelques jours, un homme a disparu à son tour... Un médecin allemand, spécialisé dans la recherche. Un savant. Et le nom de Cravelli a été prononcé, une fois de plus.

— Étrange, Signore. – Le marchand approuva d'un léger signe de tête. – C'est bon, j'accepte de travailler pour vous.

— En cas de nécessité... Je m'appelle Rudolf Cramer, et je loge à l'hôtel Excelsior.

— Et moi, je suis Roberto Taccio. – Le camelot se plia en deux pour reprendre sa boîte. – Si vous avez besoin de moi, vous pouvez interroger n'importe lequel d'entre nous. On vous dira tout de suite où vous pouvez me trouver. Vous n'aurez qu'à demander Roberto II... Ça suffira.

— Roberto II. – Cramer tendit la main à son nouveau complice. – Pourquoi deux ?

— Un titre, Signore. Rien de plus...

Puis le souverain des nuits de Venise tourna les talons et se dirigea en clopinant vers le Rio di San Polo.

Avant de redescendre dans sa gondole, Cramer demeura encore



quelques instants en méditation devant le Rialto. Puis il glissa vers le Canale Santa Anna et contempla une dernière fois la façade du Palazzo Barbarino. Une petite fenêtre, sur le côté, était encore éclairée. C'était le maître d'hôtel qui rentrait plus tôt que prévu... Sans doute le film ne lui avait-il pas plu.

Quelques coups de rames énergiques emmenèrent le promeneur solitaire le long de la Riva del Vino, vers le Canale Grande. Il accosta cette fois sur la rive violemment illuminée de la Piazzetta, et regagna son hôtel à pied.

On dansait, dans le hall accueillant de l'Excelsior. Une musique langoureuse parvint jusqu'à lui ; de loin, il aperçut les smokings et les longues robes évoluer gracieusement, un ballet de soie et de diamants.

Ilse Wagner, pensa soudain Cramer. Mon Dieu... Je l'ai abandonnée toute la soirée... Pourvu qu'elle ne m'en tienne pas trop rigueur... Sinon...

Devant les boys ahuris, une fois de plus, il traversa le hall en courant et grimpa l'escalier monumental quatre à quatre.

La robe lui allait comme un gant. Il avait suffi que Françoise fit ça et là quelques retouches.

— Mon Dieu, comme vous êtes belle..., s'exclama la charmante petite Française. J'ai déjà vu bien des jolies femmes... mais vous, vous ressemblez à une princesse...

Ilse Wagner se détourna de la grande glace. Vraiment ? se dit-elle. C'est vraiment moi, ce personnage fabuleux au visage exotique... ce corps mince sous cette robe chatoyante... ces cheveux aux boucles artistement réparties, ce regard velouté que je ne connaissais pas...

Ilse quitta définitivement l'enchantement du miroir avec un soupir. La princesse lui faisait mal au cœur ; l'image était une dérision à l'égard de la secrétaire du Dr Berwaldt.

— Vous n'êtes plus la même...

— Ce n'est qu'une apparence, Françoise...

— Plus une minute de repos pour les messieurs...

Ilse se força à rire. Elle prit des mains de Françoise la petite bourse en lamé et sans plus jeter un coup d'œil vers la glace, elle alla à la porte.

— Je ne rentrerai pas tard, dit-elle au moment de sortir.

— Je vous attendrai, Mademoiselle.

Ilse la regarda d'un air surpris :

— Vous n'avez rien d'autre à faire, Françoise ?

— Les autres jours, oui, mais pas ce soir. Ce soir, je consacre tout mon temps à Mademoiselle.

Décontenancée, Ilse se passa doucement la main sur son visage :

— C'est M. Cramer qui vous l'a demandé ?

— Oui. — Françoise se mit à rire avec une certaine désinvolture. — M. Cramer est très riche...

— Un chanteur d'opéra...

— Dit-il, Mademoiselle. — Françoise fit un clin d'œil complice. — Une fois, la direction s'est renseignée à Zurich, parce qu'on trouvait étrange de le voir venir régulièrement tous les ans à Venise. Eh bien, à Zurich, personne n'a entendu parler d'un Rudolf Cramer, ni comme chanteur d'opéra, ni ailleurs... Mais il paie cash... C'est pourquoi nous continuons à l'appeler M. Cramer.

— Vous croyez que ce n'est pas son vrai nom ? bredouilla Ilse.

Elle avait l'impression tout d'un coup que son cœur se rapetissait et que tout son sang refluit vers la tête.

— Nous, nous l'appelons M. Cramer. Oh, Mademoiselle, je vous en prie, ne me trahissez pas...

— Mais non, voyons, ne craignez rien.

Elle disparut dans le couloir, mais son cœur ressemblait toujours à un nœud inextricable. Un faux nom, songea-t-elle. Qui est-il en réalité ? Et pourquoi s'occupe-t-il ainsi de moi ?

Elle décida de lui poser elle-même la question... sans plus attendre, dès qu'elle serait en face de lui... « Pourquoi m'avez-vous menti ? »

Une musique douce l'accueillit dans le hall illuminé. Saisie de timidité, elle contempla de loin les élégants du Grand Monde qui dansaient, paraient et buvaient sans souci. Elle se crut soudain au bord d'un océan en furie, consciente de sa faiblesse ; elle ne pourrait pas nager jusqu'à la rive et serait rapidement engloutie par les vagues.

Le petit gérant l'avait aperçue de loin ; il la rejoignit discrètement, car on ne faisait jamais attendre une dame, surtout en Italie.

— Excusez-moi, Signorina, dit-il en s'inclinant galamment. Je ne voudrais pas être importun, mais je suppose que vous attendez Signore Cramer...

Ilse sursauta. Pourquoi pose-t-il cette question, se dit-elle. Il est arrivé quelque chose ? Il m'a téléphoné pourtant, il y a à peine une demi-heure...

— Oui, je... je... Il m'a dit qu'il m'attendait ici...

— M. Cramer a quitté l'hôtel, voilà environ vingt minutes...

— Mais, il...

— En toute hâte, Signorina. Nous l'avons entendu appeler une gondole d'une voix stridente.

— Il... il est parti ?

Ça y est, il disparaît, lui aussi, et moi je suis ici dans l'hôtel le plus chic de Venise, avec cent marks en poche. Pas plus tard que demain matin, on viendra m'arrêter pour grivèlerie, et me jeter à la rue...

— Mais pas du tout, Signorina. Signore Cramer paraissait avoir une affaire très urgente, et il ne va certainement pas tarder à revenir. Tout

a été réservé, Signorina...

— Qu'est-ce qui a été réservé ?

— Votre table au petit salon, le menu, les vins... Si vous désirez dîner tout de suite... — Il fit un signe de la main à un boy qui passait. — Table douze, au petit salon... Le boy va vous accompagner, Signorina...

Que faire, songea Ilse au bord du désespoir. Retourner là-haut... ou aller souper, comme si de rien n'était ? Et si Rudolf Cramer ne revenait pas... Si tout cela n'avait été qu'une mauvaise plaisanterie ?

La peur s'insinua lentement jusque dans les fibres de son corps. Elle se sentait prisonnière d'une cage luxueuse, perdue au fond d'un labyrinthe doré dépourvu de porte de sortie...

Que faire ? Et si je me sauvais, tout simplement... Comme ce maudit Cramer... Mais où ? Où aller ?

Le boy la contemplait de ses yeux enfantins ; il ne comprenait rien à l'hésitation de cette belle dame. Quand enfin, elle baissa le regard vers lui, il lui fit un profond salut.

— *Prego*, Signorina...

Il faut que je me sauve, je n'ai pas d'autre solution. Passer la nuit dans une petite pension modeste, à bon marché, et ensuite me faire conduire chez le consul d'Allemagne à Milan... Avec cent marks, c'est tout ce que je peux faire.

Et le Dr Berwaldt ? Où peut-il bien être en ce moment ?

La pensée de son chef lui rendit une lueur d'espoir. Peut-être serait-il de nouveau visible le lendemain matin. Peut-être effectivement a-t-il eu un empêchement, et cru que je saurais me débrouiller pour une nuit. Demain, je retournerai à la gare à la même heure, et il y sera certainement... Adieu tous les soucis, il ne restera plus qu'à rire...

— *Prego*, Signorina..., fit le petit boy.

Ilse Wagner exhala un soupir de lassitude et le suivit, totalement insensible cette fois aux Gobelins sur les murs, aux lustres en cristal de Murano, aux antiques glaces vénitiennes ; elle ne remarqua même pas les regards critiques avec lesquels les femmes de la haute société la toisaient, ni l'intérêt croissant que soulevait chez les messieurs cette jeune beauté inconnue...

Un garçon vint lui servir une minuscule tasse de potage épicé, dans lequel nageaient quelques morceaux de viande. Soupe à la tortue. Ilse Wagner tourna et retourna sa cuiller sans la moindre idée de ce qu'elle mangeait.

Anny, songea-t-elle soudain. Un télégramme à Anny qui est secrétaire de direction dans une grosse entreprise. Elle pourra m'avancer trois cents marks et n'hésitera certainement pas à le faire dès qu'elle connaîtra ma situation. Un mandat télégraphique... Ça prendra bien encore deux ou trois jours.

Deux garçons apportèrent quelques plats d'argent sur une petite desserte. Le verre de fin cristal taillé disparut ; une nouvelle bouteille de vin couchée dans une corbeille d'osier attendait le prochain caprice du convive. Un rosé chatoyant dans lequel se fondait la lumière des lustres de cristal.

On déposa devant elle une assiette abondamment garnie : steak au bleu persillé, asperges, tomates grillées, pommes frites, haricots verts extra-fins et quelques petits pois. Deux voix prononcèrent en même temps un « bon appétit » plein de déférence, et Ilse se retrouva enfin seule.

Elle mangea lentement, se forçant à vider son assiette car des regards curieux aux tables voisines suivaient les moindres de ses gestes. Elle se rendit compte qu'on parlait d'elle, et certainement les questions que les clients du restaurant se posaient à son sujet restaient sans réponse.

S'ils savaient, se dit-elle. Mais comment pourraient-ils avoir la moindre idée de la réalité. Attendez donc demain matin, et votre curiosité sera amplement satisfaite ! Qui sait, peut-être même dans quelques minutes, au moment où le garçon m'apportera la note.

De nouveau la peur lui serra la gorge, et la honte de ce qui l'attendait devant tous ces gens.

Une ombre s'abattit soudain sur sa table, et elle tressaillit. Ça y est, se dit-elle, c'est le moment...

Le gérant s'inclinait galamment.

— Signorina est satisfaite ?

— Oui, merci beaucoup, murmura Ilse Wagner.

— Désirez-vous encore quelque chose ? Une salade de fruits au marasquin, comme dessert, par exemple ?

— Non, merci. — Elle joignit les mains au-dessus de la table. — Je voudrais seulement un renseignement. Je cherche un homme...

Le gérant lui jeta un regard sidéré.

— Un homme ? Signorina veut dire sans doute Signore Cramer ? Il va revenir d'une minute à l'autre. Je suis navré que...

— Non, non, quelqu'un d'autre. Quelqu'un qui m'a fait venir exprès à Venise, mais qui n'est pas venu à la gare.

Le gérant garda un silence prudent. C'est triste, se dit-il. Comme quoi la galanterie tend à disparaître de nos jours. D'un autre côté, elle n'a pas tardé à trouver de la consolation auprès de ce Cramer... Au fait, cela ne me regarde pas. La chambre et le repas ont été commandés et payés d'avance, c'est l'essentiel. Pour le reste, il est préférable de fermer les yeux... On est habitué à ne pas trop poser de questions, à Venise, la ville des Amoureux.

— Si je puis vous être de quelque utilité, Signorina...

Histoire de rester poli.

— L'homme que je cherche s'appelle le D<sup>r</sup> Peter Berwaldt.

— Signore Berwaldt... ? – Le gérant jeta sur sa jolie cliente un regard de plus en plus ahuri. – Bien sûr. Il habite chez nous...

— Quoi ? – Du coup, Ilse Wagner oublia la règle élémentaire des sociétés élégantes, la discrétion. Elle bondit de sa chaise, et faillit même renverser la table. Heureusement, parfaitement maître de lui, le gérant la retint des deux mains en souriant doucement à cette beauté impétueuse. – Le D<sup>r</sup> Berwaldt est ici ?

— Appartement 8-10, premier étage.

— Et c'est seulement maintenant que je l'apprends ? – Le pauvre homme leva les mains dans un geste de profond regret. Signorina ne m'a rien demandé...

— Mais M. Cramer voulait se charger de...

— Oui, Signore Cramer m'a posé la même question que vous, ce soir même.

— Alors... alors, il sait que le D<sup>r</sup> Berwaldt...

— Naturellement.

La tension intérieure d'Ilse Wagner tomba d'un seul coup. Les yeux obstinément fixés sur la table, elle n'avait plus rien à dire.

Il le sait, pensait-elle inlassablement. Voilà des heures qu'il le sait, et il ne m'a rien dit. Et maintenant, il s'est sauvé. Comment interpréter cette attitude ? Pourquoi me cache-t-on la vérité ?

— Où... où est le D<sup>r</sup> Berwaldt à présent ? demanda-t-elle à voix basse.

— Signore Dottore a quitté la maison hier. On est venu le chercher ; il n'a eu que le temps de commander une gondole pour ce soir, parce qu'il attendait de la visite, je crois.

— C'était moi..., murmura-t-elle.

— Mais il n'est pas revenu. Il avait d'ailleurs emmené une petite valise. Peut-être y a-t-il eu un changement de dernière heure dans son programme. Rassurez-vous, il va certainement revenir demain.

— Oui...

Le gérant s'éloigna sans bruit en hochant légèrement la tête. Deux minutes plus tard, il saluait avec empressement une plantureuse blonde platinée, aux formes opulentes mises en valeur par un décolleté éblouissant. Il avait totalement oublié l'épisode Berwaldt.

Quant à Ilse Wagner, sa soirée se terminait en queue de poisson. Les problèmes soulevés par ce bref dialogue avec le gérant la submergeaient, lui coupant littéralement le souffle. Elle quitta le petit salon, toute surprise de constater que personne ne la retenait par le bras pour lui présenter la facture. Arrivée sans ennui au bas de l'ascenseur, elle jeta à la ronde un regard timide, personne ne la suivait. L'ascenseur l'emmena jusqu'à l'étage et elle ne commença à respirer qu'une fois à l'abri dans sa chambre.

Somptueusement étalée dans un fauteuil, Françoise lisait une revue française. Dès l'arrivée d'Ilse, elle bondit sur ses pieds.

— Mon Dieu, Mademoiselle, que se passe-t-il ? s'écria-t-elle épouvantée. Vous avez l'air bouleversé.

Ilse Wagner se laissa tomber lourdement sur le lit et ferma les yeux.

— Je voudrais dormir..., murmura-t-elle. Dormir, et ne plus rien voir ni rien entendre ! Et j'aimerais m'éveiller demain matin chez moi, à Berlin, dans ma petite chambre haut perchée d'où j'aperçois les toits et une forêt d'antennes de télévision... Je voudrais n'avoir jamais vu Venise et compagnie...

— Vous avez été déçue, Mademoiselle ?

— Même pas... C'est cela le pire. Il ne s'est rien passé. Tout le monde conserve un prudent silence à mon égard... et je ne sais même pas pourquoi ! – Ilse se releva et sourit à la jeune fille. – Vous pouvez vous retirer, Françoise. Je me débrouillerai toute seule. Bonne nuit...

— À quelle heure dois-je éveiller Mademoiselle ?

— Ne me réveillez pas... Plus longtemps je dormirai, plus je serai heureuse.

Enfin, elle était seule... Impossible de dormir. La robe éblouissante de la princesse, négligemment jetée sur un siège, scintillait doucement au clair de lune. Quelque part sur le Canale Grande, une mandoline laissait échapper des aveux troublants. Une voix claire s'éleva... D'où venait-elle ? Du hall de l'hôtel, d'une gondole, de la rue, d'une fenêtre... Une voix mélodieuse dont le chant rappela à Ilse Wagner l'absence de Rudolf Cramer, le chanteur d'opéra inconnu...

Elle sauta à bas du lit et courut à la fenêtre pour la fermer. Puis elle appuya son front brûlant sur la vitre et contempla l'eau calme du Canale Grande. Au bout de quelques minutes, la chaleur de la chambre, à moins que ce ne fût la fièvre de son corps en sueur, la força à rouvrir la fenêtre. Bras étendus, elle respira profondément et avec délices l'air frais qui montait du canal.

Une brise légère courait sur l'eau. Des relents de poisson et de pourriture montaient jusqu'à elle. Quelques gondoles éclairées de lanternes glissaient sans bruit pour disparaître au loin ; on n'entendait que le frémissement de l'eau frappée brutalement par la rame, et parfois un léger choc contre la rive. La voix claire s'était tue... Seules les mandolines pleuraient encore, quelque part dans la nuit.

Pourquoi m'as-tu menti ? murmura-t-elle pour elle seule. Que tu t'appelles Rudolf Cramer ou pas, que tu sois ou non chanteur... Que m'importe à moi... J'avais déjà commencé à t'aimer.

Dès qu'il vit apparaître Rudolf Cramer au seuil du portail de l'hôtel Excelsior, le gérant accourut, le cheveu en bataille et le nœud papillon excité.

— Signore ! haleta-t-il en entraînant son client, au mépris de l'étiquette, derrière un bouquet de palmiers, je me vois forcé de me plaindre, au nom de la dame que vous aviez invitée. Je vous prie d'excuser cette inconvenance de ma part, mais étant donné la fidélité avec laquelle vous venez chez nous régulièrement, je me crois autorisé à vous dire ce que je pense. Cette dame était au bord du désespoir, elle retenait manifestement ses larmes...

Cramer se mordit les lèvres. Son corps vibrat d'une tension intérieure telle, qu'elle contamina également le gérant et lui coupa la parole. Les deux hommes échangèrent un long regard, et l'italien fit un pas en arrière.

— Il s'est passé quelque chose, Signore ? demanda-t-il.

— Où se trouve Fraùlein Wagner actuellement ?

— J'ai appris par Françoise qu'elle dormait.

— Eh bien, laissez-la dormir ! – D'une poigne ferme, il saisit soudain le gérant par la manche de son veston. – Vous, accompagnez-moi, je vous prie.

— Où donc ?

— Dans votre bureau. Un ouragan ne va pas tarder à fondre sur cette demeure féodale, et vous en aurez les cheveux dressés sur la tête par l'horreur.

— Vous... vous parlez par énigmes, Signore...

— Est-ce que le D<sup>r</sup> Berwaldt est rentré ?

— Non !

— Ce serait difficile d'ailleurs, il a disparu, corps et biens, évanoui en plein Venise ! Dans un de ces canaux nauséabonds, où la pourriture garde tous les secrets soigneusement enfermés et que les êtres normaux évitent avec soin. Exactement comme autrefois, vous vous souvenez, Pietro... Il y a dix ans ?...

— Impossible, Signore ! Impossible ! – Le gérant remit sa cravate en place ; son visage écarlate avait soudain vieilli de plusieurs années. – Le bon renom de notre maison !

— Je m'en fous, du bon renom de qui que ce soit, quand la vie d'un homme est en jeu ! Votre splendide ville cache entre ses murs sombres un fauve, un fauve monstrueux, vous le savez, oui ou non ? Un monstre qui réunit en lui toutes les capacités et toutes les aptitudes d'un démon ! Et vous, vous parlez du bon renom de votre maison ? Vite, le téléphone, je voudrais passer un coup de fil immédiatement...

— Quelle horreur ! Tous mes clients...

Cramer traversa le hall en courant, poussa brutalement la porte du bureau directorial et s'installa derechef à la place du gérant. Celui-ci courut aussi derrière son dos et ferma la porte au nez des trois grooms qui essayaient d'en savoir plus long sur toute cette agitation.

— Qui... qui allez-vous appeler ? cria-t-il au bord du désespoir.

— Tout d'abord la préfecture de police...  
— Il n'y a personne à une heure aussi tardive. Le commissariat le plus proche...

— ... et à toutes les rédactions de journaux que je pourrai joindre...

— Les journaux ? — Le gérant se laissa tomber lourdement sur un siège. — Qu'est-ce que vous allez leur dire ?

— Vous ne tarderez pas à le savoir...

— Allez-vous mentionner le nom de notre hôtel ?

— Bien sûr !

— Jamais, je m'y oppose formellement, je ne veux pas de scandale !

— Il arracha le récepteur des mains de Cramer. — Nos clients n'auront plus qu'une idée en tête, fuir cette maison où règne la terreur !

— Ils resteront, croyez-moi, Pietro, vous allez voir, d'ici plusieurs semaines, vous n'aurez plus une chambre vide, plus une table libre... Vous connaissez bien la mentalité humaine. Le malheur des uns distrait les autres, surtout les oisifs ! Dès demain matin, au petit déjeuner, vous aurez de quoi faire dresser les cheveux sur la tête de tous vos clients, et faire couler le miel goutte par goutte d'une cuiller suspendue dans les airs, vous verrez ! Un médecin connu, savant et chercheur, disparaît de l'hôtel Excelsior...

— Je suis ruiné, gémit le gérant, vous n'aurez pas le téléphone !

— Allons Pietro, il ne manque pas d'autres téléphones à Venise. Ne soyez pas ridicule ! Celui-ci est à portée de ma main, c'est l'unique raison pour laquelle je désire m'en servir...

Vaincu, le gérant lui rendit le récepteur, et Cramer appela la standardiste de l'hôtel.

— Mademoiselle, fit-il d'une voix dure, refusez tout appel intérieur pendant quelques minutes, et occupez toutes les lignes extérieures. Demandez pour moi, je vous prie, la rédaction de tous les journaux de la ville, de tous les correspondants de Venise et de Chioggia que vous pourrez joindre... Oui, oui, la direction de l'hôtel est d'accord, je me trouve dans le bureau du gérant, Pietro Barnese, et lui-même est assis en face de moi.

Le malheureux poussa un long soupir et s'écrasa sur son siège comme s'il était tombé sur le coup d'une accusation infamante.

— Comment... comment vais-je expliquer... bredouilla-t-il au comble de l'effolement.

— Par les sentiments d'humanité !

— Quoi ? — Il fixa sur Cramer un regard incrédule. — Signore, vous n'êtes pas ivre, par hasard ?

— Quand tout sera terminé, vous pourrez dire que vous avez contribué à sauver l'humanité.

— Allons bon, je vois que vous avez trop bu.

Il fit mine de sauter sur ses pieds pour arracher le téléphone des



main de Cramer avant qu'il ne soit trop tard, mais celui-ci se défendit farouchement.

— Oui, Mademoiselle, cria-t-il dans le téléphone. Oui... La rédaction de nuit, s'il vous plaît ! Je vais vous dicter un texte qui doit absolument paraître dans l'édition du matin... Comment, déjà imprimée ? Eh bien, vous n'avez qu'à changer un article, voilà tout. Attendez un peu... Ah, le rédacteur en chef ? Rudolf Cramer à l'appareil. Vous ne me connaissez pas, mais j'irai vous rendre visite demain matin, à la première heure. Prenez note, je vous prie, de ce que je vais vous dicter.

Pietro Barnese considérait son fidèle client d'un air ahuri. Au fur et à mesure que Cramer dictait, le gérant sentait une sueur froide et visqueuse s'insinuer entre ses omoplates. Il ne cessait de pousser des soupirs lamentables.

— Nous sommes ruinés ! Nous sommes ruinés ! répétait-il inlassablement. Signore, au bout de dix ans de fidélité et d'amitié, nous faire un coup pareil...

Les coups de téléphone succédaient aux coups de téléphone.

Rudolf Cramer, expliquait, dictait, jurait et promettait.

En dernier lieu, la police.

Avant de reposer définitivement le récepteur, il ajouta :

— Mademoiselle, voilà, c'est terminé, je vous suis très reconnaissant de votre compréhension.

LE SOLEIL éclairait la chambre ; ses rayons se frayaient tant bien que mal un passage à travers les interstices des tentures. Un brouhaha de voix parvenait assourdi jusqu'à Ilse. Elle regarda sa montre. Neuf heures du matin.

Sur la tablette de verre placée devant le lit somptueux, un énorme bouquet de roses s'épanouissait dans un vase de cristal taillé.

Étonnée, Ilse contempla les fleurs magnifiques. Étaient-elles déjà là la veille ? Elle n'arrivait pas à se le rappeler. C'étaient des roses fraîchement cueillies... Les gouttes de rosée scintillaient encore sur les pétales refermés.

Une carte de visite portant un nom imprimé et quelques mots tracés d'une grande écriture se cachait entre les boutons.

Sans y toucher, Ilse Wagner parvint à la déchiffrer.

« Rudolf Cramer, opéra de Zurich. »

Et au-dessous, un mot manuscrit : « Bonjour... »

Ilse détourna les yeux avec fureur. Dire qu'il avait poussé l'audace jusqu'à se faire imprimer des cartes de visite avec un faux nom, se dit-elle avec amertume.

Elle eut beau s'en défendre, cette pensée lui fit mal. C'est un vulgaire escroc... Après la soirée et la nuit fabuleuses, c'était la seule explication et maintenant, ces fleurs le prouvaient.

Elle parcourut toute la chambre d'un lent regard. Comme pour s'imprégner des moindres détails. La robe merveilleuse gisait toujours sur le dossier de la chaise, les chaussures lamé-argent, l'étoile en soie tressée de fils d'or, la petite bourse aux reflets brillants... Vestiges d'un rêve, épaves d'un bonheur éphémère. Dans la lumière crue du soleil, tout cela évoquait une tentation repoussée in extremis.

D'un coup brusque, elle secoua le mirage et alla à l'armoire chercher son tailleur de voyage. Puis, dans la salle de bains, elle se contenta d'une rapide toilette, incapable de supporter dans la glace son propre regard à la tristesse navrante. Elle avait l'impression que son image, d'un instant à l'autre, allait éclater en sanglots désespérés. Ses mains tremblantes essayèrent de rééditer la coiffure de la princesse d'un soir, mais le résultat s'avéra piteux. Tant pis, qu'importait après tout. Les carabiniers du commissariat de police resteraient vraisemblablement insensibles à l'aspect d'une « cliente » indésirable. D'une tricheuse qu'il allait falloir rapatrier à Berlin avec quelque argent de poche prêté par le consulat allemand.

Tout en bourrant ses valises, elle entendit de l'agitation sur le

trottoir, et des cris poussés par des voix de faussets devant l'hôtel. En prêtant un peu attention, elle parvint à distinguer un nom. Du coup, elle jeta pêle-mêle lingerie et pull-over sur le plancher et courut à la fenêtre.

« Berwaldt... Berwaldt... Berwaldt... »

Une inquiétude mortelle s'empara d'elle. Elle essaya de se pencher sur la balustrade. Des vendeurs de journaux distribuaient leurs feuilles à tour de bras, tout en criant un flot de mots italiens parmi lesquels un nom qui ressemblait vaguement à Berwaldt.

Ilse Wagner s'échappa en courant de la chambre, descendit l'escalier quatre à quatre sans souci des règles de l'étiquette, et se précipita dans le hall où elle tomba par mégarde dans les bras de Pietro Barnese. Le gérant accompagnait justement une nouvelle cliente jusqu'à l'ascenseur.

— Que se passe-t-il avec le D<sup>r</sup> Berwaldt ? s'écria Ilse sans prendre garde à la présence des nombreux clients, Signore Directeur... Expliquez-moi ce que les vendeurs de journaux sont en train de hurler ? Pourquoi toute cette agitation ? Je vous en prie, donnez-moi des nouvelles du D<sup>r</sup> Berwaldt.

Pietro Barnese se mit soudain à transpirer sans raison précise. Un page discrètement appelé d'un signe de la main vint le remplacer auprès de la dame, et il put emmener Ilse Wagner à l'abri d'un palmier.

— Du calme, Signorina, du calme, par pitié. Il y a déjà assez d'agitation dans l'hôtel, inutile d'en ajouter ! Ce maudit Cramer ! *Madonna Mia* ! Voulez-vous que je vous fasse apporter un jus de fruits, Signorina ?

— Dites-moi ce qu'est devenu le D<sup>r</sup> Berwaldt ! hurla Ilse Wagner incapable de se maîtriser plus longtemps. Qu'est-ce qu'on me cache ? Et pourquoi tous ces mystères ? Que disent les journaux ? Je veux le savoir...

Elle dut s'appuyer au mur. Son cœur battait à toute allure et elle n'eut plus bientôt qu'un seul désir, voir Rudolf Cramer pour qu'il puisse la secourir. Pietro Barnese sortit un journal de la poche de son veston.

— Nous ne savons absolument rien, Signorina. Ce n'est qu'un soupçon, un soupçon stupide échappé du cerveau enfiévré de ce Signore Cramer. Il est persuadé que le D<sup>r</sup> Berwaldt a été la victime d'un malheur... ou d'un accident. Comme si un homme ne peut pas rester invisible une journée entière sans pour cela... surtout à Venise...

— Pas le D<sup>r</sup> Berwaldt ! – Ilse Wagner respira profondément, pour retrouver un peu de calme. – Vous ne le connaissez pas. S'il a disparu, c'est qu'il a été la victime d'une manœuvre criminelle. Est-ce qu'on a

des indices ?

— Rien ! Absolument rien ! Signore Cramer a semé l'alarme dans toute l'Europe... Tous les journaux en parlent, la police entreprend des recherches... mais je suis sceptique sur les résultats.

— Rudolf Cramer... C'est lui qui a fait tout cela ? murmura rêveusement Ilse. — Malgré son émoi, une sorte de soulagement heureux perçait à travers les mots. — Il le recherche...

— Depuis hier soir. Sans répit. C'est la raison pour laquelle il n'est pas venu à temps au dîner...

— Il le recherche, répéta Ilse avec bonheur, d'une voix endormie.

— Si vous voulez lire les journaux, Signorina... Pour Venise, c'est une sensation, certes... mais pour l'hôtel Excelsior, c'est un scandale !

Pietro Barnese tendit le journal à Ilse. Un grand titre, en première page, marqué au crayon rouge dont Ilse ne comprenait qu'un mot : le nom du D<sup>r</sup> Berwaldt.

— Pouvez-vous me traduire cet article ? demanda-t-elle timidement. Je ne peux pas le lire...

— À votre service, Signorina.

Le gérant s'exécuta de mauvaise grâce, mais il fit la lecture d'une voix distincte et lente.

« Où est le D<sup>r</sup> Berwaldt ?

« Depuis avant-hier, un homme a disparu dans Venise... quelque part au milieu des canaux de la ville ! Il s'agit d'un médecin allemand, spécialisé dans la recherche, le D<sup>r</sup> Peter Berwaldt, arrivé quelques jours auparavant de Berlin pour participer à des colloques professionnels. Il logeait à l'hôtel Excelsior. Avant-hier, le D<sup>r</sup> Berwaldt quitta l'hôtel en compagnie d'un homme et s'embarqua dans une gondole, non pas une vedette municipale, mais un bateau privé. La dernière fois qu'il a été vu, ce fut au moment où la gondole virait dans le Canale Santa Anna. À partir de cet instant, toute trace du D<sup>r</sup> Berwaldt semble s'être évanouie.

« Nous n'avons pas oublié la tragédie de la danseuse de ballet, Ilona Szöke, tragédie vieille de dix ans. Alors qu'elle était partie avec l'intention d'acheter un bijou pour son mari, Ilona Szöke fut également aperçue pour la dernière fois dans une gondole, à l'endroit où le Canale Santa Anna fait un coude. On ne l'a plus jamais revue vivante. Cinq jours plus tard, son cadavre étranglé fut rendu par un canal latéral.

« Où est le D<sup>r</sup> Berwaldt ?

« Cet appel s'adresse à tous et à toutes. Nous comptons sur l'aide de toute la population. Les représentants de la force publique acceptent le moindre renseignement. Une prime de cent mille lires, offerte par un particulier, désirant voir respecté son anonymat, récompensera la personne capable de donner une explication à cette disparition

mystérieuse ou de retrouver le D<sup>r</sup> Berwaldt. »

Pietro Barnese se tut et laissa tomber le journal en jetant sur Ilse Wagner un regard compatissant. Blême, les lèvres tremblantes, elle était appuyée au mur. À peine si elle tenait encore sur ses jambes.

— Ces cent mille lires... ont été promises par Signore Cramer, ajouta le gérant en guise de consolation.

— D'après le cours du change, cela fait... six mille marks, n'est-ce pas ?

— Oui.

— Et maintenant, où est-il, Signore Cramer ?

— Il court les rédactions des journaux. Il lui est venu une idée, une idée extravagante, Signorina. Il veut monter l'affaire en épingle, comme on dit, afin de provoquer la nervosité du coupable – si coupable il y a. Il espère ainsi le pousser à commettre une erreur. Dans une heure, des éditions spéciales vont sortir l'histoire de cette malheureuse Ilona Szöke... Je l'ai connue, cette danseuse... Une fille de toute beauté...

— Je voudrais remonter dans ma chambre, murmura Ilse Wagner. Mais je... je ne peux plus faire un pas.

Pietro Barnese appela un boy pour accompagner Ilse jusqu'à l'ascenseur.

Pour Sergio Cravelli, la journée commençait mal. Il s'était levé du pied gauche et, pour comble de malheur, il eut des déboires professionnels. Sa tension monta au même rythme que sa fureur.

Il perdit coup sur coup deux terrains sur lesquels il avait déjà misé ; les propriétaires cherchaient certainement à faire monter les prix. Trois clients matinaux se plaignirent d'avoir été arrêtés au bas de l'escalier de marbre du Palazzo Barbarino par quelques clochards qui leur avaient demandé leur identité. Leur ahurissement avait été tel, qu'ils ne s'étaient même pas fait prier pour la décliner.

Cravelli courut au balcon donnant sur le Canale Santa Anna, et jeta un coup d'œil vers le bas. En effet, de chaque côté du portail de la maison, un mendiant accroupi contemplait d'un œil vague l'eau couleur d'encre du canal.

— Une bande de gueux ! s'écria-t-il furieux en réintégrant sa bibliothèque. Je ne sais ce qui me retient de lancer les chiens à leurs trousses.

Mais il n'osait pas. En Vénitien authentique, il connaissait la puissance de la corporation des mendiants. Il n'y avait qu'un moyen de survivre à une guerre ouverte contre les « rats du vieux Venise », comme on les appelait, c'était la fuite. Aussi Cravelli se résigna-t-il à entendre répétées par chacun de ses visiteurs les mêmes plaintes : on les avait arrêtés pour leur demander leurs noms.

— Que voulaient-ils ? hurla-t-il. Le nom seulement ? Dans quel but ?

De nouveau, il courut à son balcon et se pencha sur la balustrade de pierre.

— Hé ! Vous autres ! Qu'est-ce que vous foutez là ? Vous êtes chez moi. Sur mon escalier ! Je vais appeler là police, tas de vieux chiffons !

Sans un mot, les clochards lui lancèrent un regard noir. Puis ils ôtèrent leur couvre-chef respectif et le tendirent vers le seigneur du palais, mais Cravelli disparut aussitôt dans son bureau, en frappant du pied. La rage l'étouffait. Le maître d'hôtel lui apporta une tasse de café bouillant.

— Derrière la maison aussi, il y en a quelques-uns..., dit-il simplement.

— Derrière aussi ? hurla Cravelli.

— Ils devaient déjà s'y trouver cette nuit. Paolo a été arrêté au petit matin, en rentrant. De même que Luigi et Sophia.

Cravelli hocha la tête. Il but son café à petites gorgées, avala un morceau de cake et, de nouveau, courut à son balcon. Il y avait eu entre-temps un renforcement des troupes : deux nouveaux clochards s'étaient joints aux premiers. L'un d'eux jouait même de l'harmonica.

Tout cela n'est pas gratuit, se dit Cravelli. Trop bien organisé pour être l'effet du hasard. Inquiet, il arpenta son bureau à petits pas, de long en large ; la fenêtre l'attirait invinciblement ; caché par la tenture, il pouvait observer sans être vu. De ce côté-là du canal également, deux clochards montaient la garde. L'un d'eux recousait sa veste déchirée.

L'inquiétude s'empara de Cravelli. On le surveillait... C'était évident. Mais pourquoi les mendiants justement ? Et d'ailleurs, pourquoi le surveillait-on ? Qu'avaient bien pu enregistrer les oreilles toujours aux aguets de ces rats puants ?

À dix heures précises du matin, on frappa à la porte du bureau. Le maître d'hôtel apportait le courrier et les journaux.

Cravelli considéra d'un œil morne la pile de lettres et les feuilleta nonchalamment. Sans un mot, le domestique stylé s'éloigna. Après avoir jeté un coup d'œil sur les noms des expéditeurs, Cravelli repoussa les lettres sur le côté sans même les ouvrir ; puis il s'empara du premier journal. Les grands titres ne l'intéressaient pas. Pour lui, ce matin-là, l'essentiel, c'était l'article du P<sup>r</sup> Panterosi.

En effet, la veille, assez tard dans la soirée, Cravelli avait reçu la visite du professeur, et l'entretien n'avait pas manqué de lui donner des soucis. Panterosi avait fait une apparition inattendue au Palazzo Barbarino ; contre son habitude, il avait négligé de demander rendez-vous et paraissait particulièrement énervé.

— Où est votre médecin allemand ? s'était-il écrié, à peine franchie la porte de la bibliothèque. Il faut absolument que je le voie sur-le-champ !

— Vous voulez parler du D<sup>r</sup> Berwaldt ? avait demandé Cravelli, pour gagner quelques secondes.

— Bien sûr ! Il n'est pas à son hôtel. Vous entendez, c'est très, très urgent ; je veux le voir tout de suite.

— Est-ce que votre malade est décédé, Monsieur le Professeur ?

— Décédé ? Au contraire, il ne souffre plus du tout ! – Panterosi se laissa tomber dans un des sièges ; ses doigts nerveux jouaient une marche saccadée sur le bras du fauteuil. – C'est un vrai miracle ! Le contrôle radiologique montre également une très nette récession du noyau cancéreux. Cet homme est un génie, Cravelli. Le sauveteur de l'humanité ! Où est-il ? J'ai besoin d'autres ampoules pour poursuivre le traitement, tout de suite...

Cravelli toisa le P<sup>r</sup> Panterosi avec un mélange d'étonnement et de frayeur.

— Poursuivre le traitement ? Je pensais que vous vous étiez contenté d'une expérience sur Julio, le petit singe...

Le P<sup>r</sup> Panterosi se passa la main sur le visage. Un réseau de rides profondes lui donnait l'aspect d'un vieillard usé par l'existence ; pour l'instant, il était miné par le désespoir.

— Cravelli... Essayez de me comprendre plutôt que de me regarder de cette manière... Julio vivait... Oui... Oui... J'ai utilisé le reste du produit que m'avait laissé le D<sup>r</sup> Berwaldt sur une femme inopérable et irrémédiablement condamnée. Seul mon médecin-chef est au courant. La femme était déjà dans le coma, il n'y avait plus le moindre espoir. Je lui ai fait trois injections consécutives, en me disant que si on pouvait accorder à une mourante une petite chance, si minime soit-elle...

— Et alors ? – La respiration de Cravelli se fit sifflante. – Professeur, c'est la première expérience qui ait été tentée sur un être humain. Le D<sup>r</sup> Berwaldt lui-même, jusqu'à présent, n'a pas dépassé le stade des rats et des souris.

— La femme est sortie du coma, s'écria Panterosi. Nous nous tenions tous deux, mon collègue et moi, auprès de son lit, les yeux écarquillés, comme des enfants témoins d'un miracle. Mon Dieu, Cravelli, vous comprenez maintenant ! J'ai besoin du D<sup>r</sup> Berwaldt... car il me faut d'autres ampoules immédiatement. Dire que depuis un siècle, nous nous heurtons à une porte obstinément fermée...

— Le D<sup>r</sup> Berwaldt est parti..., murmura Cravelli.

— Quoi ? Où donc ?

— Il est retourné à Berlin.

— Ce n'est pas possible. J'ai téléphoné à Berlin, il n'était pas encore

arrivé. Et il n'a pas écrit qu'il était sur le point de rentrer.

Sergio Cravelli sentit sa gorge se nouer. Bien sûr, j'aurais dû y penser, songea-t-il. Il est normal que ce maudit Panterosi ait commencé à remuer ciel et terre, en constatant les premiers succès positifs. Cette erreur pouvait coûter cher ; elle mettait en péril le résultat de toute l'entreprise. Impossible non plus dans ce cas de rééditer cette bonne vieille méthode radicale qui consistait à faire purement et simplement disparaître les témoins... Le P<sup>r</sup> Panterosi n'était pas un Patrickson ou un Dacore. Et à partir de ce jour, sans le savoir, il était devenu l'ennemi numéro un, la menace la plus lourde pour Cravelli.

Cravelli haussa les épaules d'un air navré.

— Que voulez-vous ? Sans doute a-t-il profité de ce déplacement pour faire d'autres démarches. Un homme comme lui est très recherché, vous savez...

— Très recherché ? – D'un bond, le P<sup>r</sup> Panterosi se dressa de toute sa hauteur. – Dites-moi, avez-vous la moindre idée de ce que Berwaldt a découvert ?

— Et comment ! répondit Cravelli avec une sincérité réelle, pour une fois.

— Je pensais que vous étiez chargé par un groupement financier de négocier avec le D<sup>r</sup> Berwaldt...

— C'est exact, Monsieur le Professeur. Mais Berwaldt a exigé un délai de réflexion.

Cela aussi est exact, se dit Cravelli. Je ne mens pas. Écroulé au fond de la cave, il ne lui faudra pas longtemps pour retrouver ses esprits et se rendre à mes raisons.

— Vous lui avez offert une somme trop modeste, voilà ! – Panterosi courait comme un fou à travers la bibliothèque. – Cette pingrerie, Harpagon, va ! On tient un homme à sa disposition, capable de sauver des millions de personnes, et qu'est-ce qu'on en fait ? On le laisse échapper avec un délai de réflexion ! Alors qu'on devrait mettre à ses pieds tous les trésors de la terre, car il les a mérités, et bien davantage encore !

— Vous ne m'apprenez rien, Monsieur le Professeur. Mais je vous assure que le D<sup>r</sup> Berwaldt n'est pas un homme facile à manœuvrer !

— Il a bien raison ! Car il sait la valeur de ce qu'il a découvert ! Cravelli, qu'avez-vous fait de votre nationalisme ? L'Italie... Le pays qui délivre le monde du cauchemar du cancer ! Bon sang, Cravelli cela ressemble à la découverte de Galilée. Et vous le laissez s'enfuir !

— Il reviendra, c'est certain.

Cravelli éprouvait une angoisse indicible. Si jamais il prenait au professeur la fantaisie de publier un rapport officiel sur les événements des jours précédents, et les résultats obtenus dans sa



clinique, la meute des journalistes du monde entier allait se précipiter sur le Palazzo Barbarino. Et c'était justement ce que Cravelli voulait éviter à tout prix.

Puis le P<sup>r</sup> Panterosi était parti, comme il était venu, agité, déchaîné contre les avars du genre Cravelli, et suppliant qu'on garantisse à l'Italie l'exclusivité de la découverte miraculeuse du D<sup>r</sup> Berwaldt.

Tel était le cours des pensées de Sergio Cravelli, lorsque les grands titres du journal lui sautèrent enfin aux yeux.

« Où est le D<sup>r</sup> Berwaldt ? »

Cravelli balaya d'un violent geste du bras tout le paquet de lettres qui alla s'éparpiller sur le tapis, et il ouvrit les autres journaux en tremblant. Partout, le même titre, partout, les mêmes majuscules, partout, les mêmes mots accusateurs.

« Où est le D<sup>r</sup> Berwaldt ? »

Et au-dessous, le texte... Une sueur poisseuse glaça le dos de Cravelli lorsqu'il parcourut ces lignes ; son visage de faucon blêmit et se disloqua soudain en bourrelets disgracieux, comme si, d'un seul coup, il avait pris dix années.

Ilona Szöke... Dix ans auparavant... Le Canale Santa Anna... Le D<sup>r</sup> Berwaldt aperçu pour la dernière fois à l'endroit où le Canale Santa Anna fait un coude... Où est le D<sup>r</sup> Berwaldt ?... Une prime de cent mille lires...

Cravelli sauta sur ses pieds et sortit de la bibliothèque en courant. Du hall, son regard tomba sur l'escalier de marbre dont les dernières marches baignaient dans l'eau du canal. Les mendiants étaient toujours là, assis, les genoux au menton... Les yeux fixés sur le Palazzo Barbarino, ils jouaient une mélodie nostalgique pour harmonica et violon. Cravelli lança la tête en avant, comme un taureau furieux. Il connaissait cette mélodie. On la jouait pendant les cérémonies funèbres, au moment où le cercueil tombait dans son trou, pour l'éternité.

— La paix ! hurla-t-il en frappant du poing contre le mur. La paix ! La paix ! – Il traversa tout le hall en courant, grimpa l'escalier quatre à quatre et se précipita sur le balcon. Ses deux poings rageurs martelèrent la balustrade. – La paix ! La paix, que diable...

Ses hurlements se perdaient dans un gémissement rauque.

À ces cris, trois domestiques accoururent. Le maître d'hôtel, muet comme à l'ordinaire, apportait un verre d'eau qu'il tendit à Cravelli. Mais au lieu de la boire, celui-ci exhala un juron et jeta le verre sur l'un des mendiants. Avec une adresse étonnante, le vieux le saisit au vol, le regarda en souriant béatement, et l'enfouit dans une des poches de son costume en loques.

Cravelli referma la porte. Les lèvres serrées, il examina tour à tour les trois serviteurs. Avaient-ils déjà lu les journaux ? Sûrement. C'était

la première occupation de la journée, dans les communs. Seraient-ils tentés par la prime de cent mille liras ? Pourvu qu'ils ne soupçonnent rien...

Une peur muette paralysait presque Cravelli.

— Alors ? Qu'est-ce que vous foutez là ? hurla-t-il encore, dans le seul but de reprendre courage au son de sa propre voix. Les sales rats puants, là-devant, me rendent nerveux ! Je deviens fou à la fin, à force de les voir et de les entendre. Arrangez-vous pour qu'ils disparaissent ! Si vous arrivez à m'en débarrasser, je vous donne dix mille liras ! Peu m'importe que vous soyez obligés de les jeter à l'eau...

— Inutile, Signore, il en viendrait aussitôt d'autres. — L'homme se mit en devoir de ramasser les lettres éparpillées sur le plancher. — Nous avons déjà essayé... En vain.

— Qu'est-ce qu'ils font là ? Qu'est-ce qu'ils veulent ? Qu'est-ce qu'ils attendent ? soupira Cravelli.

Les domestiques échangèrent un regard d'ignorance ; le maître d'hôtel semblait tout aussi désespéré que Cravelli.

— Nous n'en savons rien, Signore. Ils ne disent rien... Ils se contentent de sourire et de rester.

Cravelli les renvoya d'un geste de la main, et ils quittèrent la bibliothèque sans se faire prier.

Un bref regard au-dehors lui montra la scène habituelle : les mendiants palabraient avec un homme. Une visite pour Cravelli. Il le reconnaissait, c'était Paolo Dipaccio, un paysan qui désirait vendre ses champs, parce qu'une société immobilière voulait construire des immeubles. De toute évidence, Dipaccio refusait de donner son nom. Les clochards l'empêchèrent d'aller jusqu'au portail, mais il ne pouvait plus revenir en arrière non plus... Le gondolier ramait avec énergie, il allait atteindre le Canale Grande, insensible aux appels lancés par Dipaccio.

Si jamais Panterosi a lu les journaux, se dit Cravelli... Bien sûr, cela ne fait aucun doute, il les a lus. Et d'ici quelques minutes, il va accourir comme un dément, les mendiants l'arrêteront, il poussera des hurlements de fureur. Il y aura un scandale, et la police ne manquera pas de venir mettre le nez par ici...

... Cravelli poussa un long soupir. La police, naturellement. D'ailleurs, après cette série d'articles, elle va venir. Et tout recommencera comme il y a dix ans. Des questions, des pièges, le supplice qui se renouvelle. Avec un peu plus de méfiance, donc plus de danger.

Il s'assit lourdement à sa table de travail et plongea la tête dans les mains.

Comme il y a dix ans... C'était par une soirée féerique, pleine de musique et de fraîcheur après les heures caniculaires du plein été. Une

soirée où la solitude pesait sur le cœur, et faisait naître des rêves obsédants de volupté et de romantisme.

Sergio Cravelli ne restait pas insensible à cette atmosphère chargée d'électricité. Du haut de sa terrasse, il vit soudain une gondole accoster chez lui, et une jeune femme sauter gracieusement sur l'escalier de marbre.

Aujourd'hui encore, malgré les dix années écoulées, Cravelli entendait le bruit du gong à la porte, et la voix claire de la jeune femme priant le gondolier de ne pas s'éloigner, car elle n'en avait pas pour longtemps.

Cravelli était descendu quatre à quatre pour ouvrir lui-même la porte, mais la vue de cette femme éclatante de beauté et de jeunesse qui lui souriait lui coupa l'inspiration. La gorge nouée par l'émotion, il ne put que bredouiller lamentablement quelques mots incompréhensibles en accompagnant la visiteuse jusqu'à la bibliothèque.

— Je voudrais voir la bague..., avait-elle dit.

— La bague ? avait demandé Cravelli, décidément complètement abruti.

— Oui. Vous avez bien fait passer une annonce dans le journal, concernant une bague ancienne... un bijou de famille, je crois...

Sa voix claire et énergique à la fois lui faisait battre le cœur. Son imagination échauffée lui représentait cette femme abandonnée dans ses bras, la bouche entrouverte en un soupir de volupté et il l'entendit crier de plaisir. Lorsqu'il lui arrivait de songer à cette chaude soirée d'été, c'était toujours ce souvenir purement imaginaire qui le transperçait de regret.

Il était tellement bouleversé qu'il trébucha même au seuil de la bibliothèque. Puis il montra la bague, en indiquant un prix ridiculement bas. Il ne s'agissait pas d'un bijou de famille, mais d'un anneau précieux trouvé dans des fouilles pour lequel n'importe quel musée ethnologique aurait payé le prix fort.

La femme souriait... de ses doigts fins, elle compta les billets, caressa l'anneau et l'examina attentivement à la lueur du lampadaire. Cravelli se tenait juste derrière elle, assez proche pour aspirer à pleins poumons le parfum âcre de ses cheveux ; le duvet léger qui couvrait la nuque et les joues de la jeune femme, sa peau de pêche, éblouissante de santé, achevèrent de lui faire perdre la tête.

Et la ligne pure des épaules, la silhouette parfaite de la poitrine, de la taille et des hanches, mise en valeur par une robe extrêmement sobre comme si elle avait eu l'intention bien arrêtée de séduire... au-dehors, le soir tiède qui enveloppait le canal, l'air oppressant de volupté, la lagune nonchalamment étalée comme une invitation... Cravelli exhala un long soupir.

Étonnée, Ilona Szöke s'était retournée, pour rencontrer le regard brillant d'un fauve aux abois. Elle ouvrit la bouche pour dire quelque chose, elle fit mine de reculer... mais déjà Cravelli était passé à l'attaque. Il l'attira à lui et l'embrassa sauvagement, comme un fou, la respiration haletante d'un tigre en chaleur ; elle essaya de se défendre, mais il la mordit violemment aux lèvres et but le sang avec l'avidité d'un vampire. De ses bras de fer, transformés en étau, il la serra de toutes ses forces, décuplées par un désir hors de toute mesure.

Elle hurla, tout en essayant de le repousser... mais la main féroce et velue du fauve s'abattit sur sa bouche ; il lui frappa la tête contre le mur, une fois, deux fois, dix fois, jusqu'à ce qu'elle s'abandonnât sans connaissance entre ses bras... De ses deux mains, Sergio Cravelli tambourinait sur sa table de travail ; le souvenir brûlant lui faisait encore battre le cœur.

Dix ans de cela. Personne n'avait vu Ilona Szöke sortir du Palazzo Barbarino. De même, le gondolier et la gondole s'évaporèrent sans laisser de traces. Quelques jours plus tard, le cadavre d'Ilona flottait sur le Rio Marin... Jamais Sergio Cravelli ne pourrait oublier ce jour-là. Car il ne lui était pas venu une seconde à l'idée que le cadavre pourrait réapparaître. Ses calculs, pour une fois, s'étaient révélés faux. Il avait compté sur les rats vénitiens pour anéantir à tout jamais Ilona Szöke, comme ils le faisaient pour tout ce qui leur tombait sous les dents, derrière les façades enluminées.

La police était venue, mais pas le moindre soupçon ne vint salir le grand Cravelli. On posa des questions, comme l'exigeait la routine policière. Sans même prendre la peine de rechercher des preuves, on le crut sur parole lorsqu'il affirma qu'après avoir examiné le bijou, Ilona Szöke était repartie, comme elle était venue. Au contraire, pourrait-on même dire... On arrangea l'enquête pour que tous les soupçons soient dirigés sur l'unique coupable possible, le gondolier ! Personne ne l'avait revu... Et pour cause ! Après le meurtre, il s'était enfui de Venise. Qui sait s'il ne vivait pas confortablement à Milan, Rome ou Gênes ? Personne ne connaissait son nom... C'est ainsi qu'on ne tarda pas à refermer le dossier « Ilona Szöke ».

Seulement, il y avait Rudolf Cramer, le seul qui n'accordât aucun crédit à cette explication simpliste de « l'énigme de Venise ». Tous les ans, il faisait sa petite visite au Palazzo Barbarino, et rien que sa présence, avant même qu'il ouvrit la bouche, suffisait à semer le désespoir au cœur de Cravelli. Car tous les ans, avec une régularité infailible, Cramer réveillait des souvenirs douloureux, et même la conscience dénuée de tout scrupule de Sergio Cravelli avait besoin de plusieurs semaines pour retrouver un semblant d'apaisement.

Il fixa le vide devant ses yeux. Les journaux l'accusaient eux aussi. « Où est le Dr Berwaldt ? »... De ses deux mains, il les rassembla, les

réduisit en boule qu'il bombardait à travers la pièce.

— Ça ne peut plus durer ! hurla-t-il. Il faut faire quelque chose.

Il alla à la porte qu'il ferma à clef, mit une chaîne de sécurité et se dirigea d'un pas mécanique jusqu'aux étagères murales. Au centre, là où se trouvaient sagement alignés de vieux et épais in-folio que personne n'avait jamais touchés – récits de vieux loups de mer vénitiens, cartes et dessins –, il ôta quelques volumes. Sur le mur, une serrure minuscule scintilla faiblement. Cravelli tira de sa poche une toute petite clef qu'il introduisit dans la serrure ; puis il appuya de l'épaule contre l'étagère. Un pan de mur tourna sur lui-même avec un léger bruit sourd, dévoilant une sorte de corridor étroit, bordé de murs de béton nus. Cravelli appuya sur un interrupteur, et une faible ampoule, nue aussi, donna une lumière trouble et lugubre.

Derrière l'étagère, le corridor conduisait à un escalier de béton, étroit et très raide, descendant jusqu'aux caves. La pièce dans laquelle il débouchait était entièrement séparée des autres caves. Il y avait là tout un complexe de construction qui ne figurait sur aucun plan du palais, et dont le secret avait été facile à garder, dans le dédale indescriptible de couloirs, d'escaliers et de salles.

Cet « appartement » se composait de trois pièces... Une chambre habitable, dont les murs étaient couverts de placards avec un lit, deux fauteuils de cuir et un guéridon, une table, un tapis et un lampadaire. Contigu à la chambre, un laboratoire parfaitement installé, avec les derniers perfectionnements de la technique. Et à côté du laboratoire, une autre petite pièce sombre dont Cravelli était le seul à connaître l'existence. La porte en restait constamment fermée à double tour, et la clef ne quittait pas la poche du maître du palais.

Cravelli pénétra directement dans la chambre. Un rapide regard circulaire, elle était vide. La porte donnant sur le laboratoire était entrouverte. Il poussa un bruyant soupir, tout en posant sur le guéridon un revolver chargé. Puis il alla chercher dans un placard un épais dossier, revint vers le guéridon et se laissa tomber lourdement dans un des profonds fauteuils.

— Hello ! s'écria-t-il alors, tandis que, du canon du revolver, il frappait le guéridon en cadence. Hello, Dottore. Il y a de la visite pour vous !

Personne ne répondit. Pas le moindre signe de vie. Surpris, Cravelli hocha la tête pour lui-même.

— Approchez donc, Signore, vous pouvez être tout à fait rassuré. L'anthropophagie est passée de mode !

Le Dr Berwaldt sortit du laboratoire à pas lents. Son costume sale et fripé, son fin visage de savant livide et envahi par une barbe de plusieurs jours attestaient les tourments des jours précédents. Arrivé au seuil de la porte, il s'arrêta et contempla Cravelli avec un tel mépris

dans les yeux que l'italien sentit naître en lui une certaine inquiétude. Puis le regard du médecin tomba sur le revolver posé bien en évidence sur la petite table, et il ne put s'empêcher de sourire.

— Vous avez peur d'un cadavre vivant ? demanda-t-il.

Pour toute réponse, Cravelli lui offrit un siège.

— Asseyez-vous donc. Dottore.

— Quelle galanterie !

— Je n'y ai jamais manqué, que je sache... – Détendu, Cravelli lui dédia un sourire jovial. – Comment allez-vous ?

— Mal, répondit le D<sup>r</sup> Berwaldt en s'asseyant. Dommage que vous ne m'ayez pas réellement fait une injection de curare.

— Vous me prenez pour un idiot. Dottore ? – Cravelli se cala dans le fauteuil, les mains croisées sur son ventre. Il semblait parfaitement à l'aise. – À quoi me serviraient un cadavre raidi et des cellules cervicales inutilisables ? Bien sûr, étant donné la tournure que prennent à présent les événements, peut-être aurais-je mieux fait de vous laisser pourrir dans un trou au fond d'un canal puant...

— C'est de l'évipan que vous m'avez donné, hein ?

— Oui. J'ai fait une gaffe, je le reconnais. Mes projets, à cet instant-là, étaient tout différents. Depuis, bien des choses ont changé. Je voulais seulement vous donner un calmant... Vous étiez dans un tel état, Dottore ! Et je suppose que, de plein gré, vous n'auriez pas accepté de pénétrer dans les bas-fonds de Sergio Cravelli...

— Jamais.

— Vous voyez... Aujourd'hui, je commence à regretter quelques décisions hâtives.

— À regretter ? Pourquoi donc ? interrogea le D<sup>r</sup> Berwaldt.

Le rythme de sa respiration se fit de plus en plus faible. En face de lui, Cravelli semblait métamorphosé ; il avait perdu la majeure partie de son arrogance.

Cravelli se pencha et posa la main sur son revolver. Il fixa son prisonnier d'un regard pénétrant... et dans ce regard, Berwaldt comprit que, pour lui, la minute cruciale arrivait. Que cette fois, il n'y aurait point de salut. Et qu'il ne lui restait plus que quelques instants de répit.

— La situation dans laquelle nous nous trouvons est des plus critiques, avoua Cravelli avec une franchise ahurissante. Et la meilleure preuve, c'est l'aveu que je suis en train de vous faire. Là-haut, sous le soleil de Venise, les démons se déchaînent. – Cravelli hésita un moment avant de se lever, prit son arme, et alla chercher dans un placard une boîte de biscuits, deux verres et une bouteille de vin rouge.

— Mettons-nous à l'aise, et prenons des forces, Dottore... Nous sommes arrivés tous deux à un carrefour, et il faudra choisir la route à

suivre.

— À quoi voulez-vous en venir ? demanda le D<sup>r</sup> Berwaldt.

Il ne toucha même pas le verre que Cravelli avançait vers lui.

— Curieux qu'un homme de votre intelligence pose une question aussi saugrenue. — Cravelli sourit ; il avala une longue gorgée avec délice et s'essuya les lèvres du revers de la main. — La vieille rengaine n'a pas varié... Il me faut vos formules.

— Votre attitude, décidément, Cravelli, tient de l'infantilisme. C'est d'un ridicule ! Qu'est-ce que vous espérez obtenir au juste ? Pensez-vous me contraindre plus facilement dans les profondeurs d'une cave que là-haut, dans votre splendide bibliothèque ? J'ai vaguement l'impression que vous avez misé sur une certaine dose de lâcheté de ma part...

— C'est vrai, murmura Cravelli.

— Vous vous êtes dit que les voûtes d'une cave jointes à la peur d'être tué arriveront à briser ma résistance ? Mon cher Cravelli, je ne suis pas fier de l'opinion que vous avez de moi. Non pas que je sois un héros, il s'en faut de beaucoup ! N'empêche que, tout de même, j'ai ce qu'on pourrait appeler du caractère.

Le visage de Cravelli se plissa en un ricanement ironique, mais en réalité cette grimace n'était qu'un masque destiné à cacher son embarras profond.

— Je pourrais vous laisser mourir d'inanition, Dottore...

— Essayez donc, pour voir. Je vous préviens qu'à partir d'une certaine phase, la faim rend l'homme totalement apathique.

— Ou bien, vous laisser mourir de soif. Vous savez que la soif peut rendre fou ! Vous en serez réduit à gratter les murs avec vos ongles pour en aspirer l'humidité...

— Faites un essai...

La voix du D<sup>r</sup> Berwaldt entre-temps s'était légèrement enrouée.

— À moins que je ne vous abandonne ici dans cette cave, où vous mettrez très longtemps à redevenir poussière... Quant à la quatrième solution, je n'ose pas y penser moi-même sans frémir.

— Depuis le temps, vous devriez savoir que la mort a perdu pour moi tout pouvoir de séduction... Je veux dire qu'elle a cessé de m'effrayer.

— Pourquoi dites-vous : a cessé ?

— Parce que je me suis rendu compte que ma découverte a dépassé les bornes humaines. Ma mort rendrait service à l'humanité tout entière, davantage que ma pauvre existence, car ce cerveau... — il se frappa le front de son poing serré —... ce cerveau misérable et terriblement bien organisé est capable de semer la mort... parce que ce cerveau, dis-je, a découvert quelque chose qui ne devait jamais être découvert !

— Ne soyez donc pas aussi bêtement entêté, Dottore. Je vous offre vingt-cinq millions pour vos formules... Votre résistance ne mène à rien, ajouta Cravelli en tapotant de ses doigts nerveux les bras du fauteuil.

— C'est exactement mon but. Je ne tiens pas à être mené à quelque chose.

— Mais pourquoi ? Loin de moi la pensée d'élever la moindre critique sur votre idéal de moralité. Mais avouez qu'à vingt-cinq millions de dollars, la morale peut fermer les yeux. Vous vous installez ensuite dans un coin de paradis... Ça ne manque pas sur la terre, Palma, la Floride, Tahiti, les Bahamas, que sais-je ? Le monde est immense quand on a vingt-cinq millions de dollars en poche... Que vous importe ce qu'on, peut bien fabriquer avec vos formules ?

— Il existe d'autres valeurs dans la vie qui ne peuvent se mesurer avec des dollars. Ainsi la certitude que la découverte issue de mon propre cerveau signe l'arrêt de mort de plusieurs millions d'êtres humains. Non, Cravelli, ce que je veux, c'est la paix, et c'est pour elle que je lutte en ce moment avec tous les moyens dont je dispose, en ce moment justement où je n'ai plus rien que cette certitude de posséder en moi le pouvoir d'anéantissement du genre humain. Croyez-moi, en regard de cette certitude, ma propre existence ne pèse pas lourd ! Et ma seule consolation, c'est de savoir que ma découverte fatale succombera avec moi !

— C'est aussi la seule raison de votre survivance, s'écria Cravelli avec violence.

— Je sais. Au fait, Cravelli, n'avez-vous pas le moindre soupçon de conscience morale ?

— Ma conscience, mon vieux, varie avec les fluctuations de la bourse internationale. Et en ce moment la bourse est en plein ouragan. De tous les points du globe, la terre éclate et se soulève avec une telle puissance qu'il suffit de tendre la main pour voir couler l'or entre les doigts... du moins, dans mon métier ! Voilà qu'en pleine tempête, vous lancez votre produit diabolique. Dottore ! Avez-vous la moindre idée de ce que cela signifie ? Grâce à lui, je tiens en main de quoi faire sauter tous les marchés mondiaux... Il y a des millions en jeu, Dottore !

— Oui... des millions d'hommes, des millions de condamnés à mort ! Pensez donc à la bombe atomique. Lorsque la première bombe détruisit Hiroshima et la seconde Nagasaki, en 1945, le monde entier suspendit son souffle. L'effroi envahit les cœurs. On cria au génocide. Combien de temps dura l'horreur ? Les trente mille morts d'Hiroshima, les centaines de milliers d'infirmités, d'invalides, de mortsvivants, organiquement atteints pour plusieurs générations, furent vite oubliés. Et on vit poindre le contraire de ce à quoi logiquement on



aurait pu s'attendre. Une course à l'atome commença, un match international destiné à illustrer celui qui apporterait la plus grande perfection dans l'atrocité ! Bikini, l'atoll perdu dans l'immensité de l'océan Pacifique enveloppé sur des kilomètres d'épaisseur d'un nuage radioactif... Au Kamtchatka, le ciel s'assombrit... La toundra éclata sous l'effet d'une bombe de la puissance de cent soleils. Et brusquement, le silence. Savez-vous pourquoi ? L'uranium et l'hydrogène devenaient déjà de la vieille histoire. Le silence progressa, la mort se fit plus discrète, plus douce mais non moins horrible. La mort moderne n'a plus besoin de bruitage ni d'effets lumineux. Elle s'est simplifiée, elle est devenue plus « propre » : des nuages rendus radioactifs par procédé artificiel envoient sur des populations entières une pluie mortelle... Des bombes réfrigérantes transforment la mer en un gigantesque iceberg pétrifié... Des bombes explosives provoquent des raz de marée et lancent les mers à l'assaut des continents... Des bombes à vide aspirent l'air et font éclater les poumons... Des bombes bactériologiques contaminent des pays entiers... en silence, sans qu'il en paraisse... Les hommes vont tomber comme des mouches, sans savoir pourquoi... Toutes les fantaisies d'une imagination démoniaque se transforment en réalité... fantaisies nées dans les cerveaux surhumains de savants calmes et graves ! Et je devrais, moi, contribuer à l'horreur générale ? Apporter ma propre eau à ce moulin diabolique ? Non... J'avais espéré venir en aide à des millions de pauvres êtres atteints du cancer... et c'est seulement en constatant que ce même produit de vie pouvait provoquer l'anéantissement radical de populations entières que je me suis mis à maudire mon propre cerveau.

Cravelli avait laissé parler le D<sup>r</sup> Berwaldt sans l'interrompre une seule fois, même du geste. Il se contenta durant ce long discours de boire un verre de vin ; quand enfin, épuisé, Berwaldt se tut, Cravelli le considéra avec un hochement de tête compatissant.

— Pauvre idéaliste incurable ! dit-il à mi-voix. Vous croyez vraiment pouvoir faire entendre votre petite voix faible, implorant la raison, dans le concert tonitruant des frères ennemis ?

— Si on peut arriver à convaincre les hommes...

— Dottore ! Quelle présomption ! Savez-vous comment on convainc l'homme moderne ? Avec des chiffres ! Et non avec la raison. Annoncez-lui l'apparition d'un sérum capable de sauver un million de lépreux, il crierait « hurra »... et oublierait ce détail aussi vite. Dites-lui ensuite : « Avec ce produit, je peux supprimer d'un seul coup dix millions de gens... » et on vous portera en triomphe, comme la nouvelle divinité !

— Une divinité, Cravelli ? Vous êtes fou ! Moi qui n'ai pas d'autre ambition que de sauver des vies humaines...

— Parce que vous n'êtes qu'un idiot indécrottable, qui ne comprend rien ni au monde, ni aux hommes, ni à la peur, seul stimulant capable de maintenir de l'ordre ! — Cravelli leva les bras d'un geste d'impuissance. — Mais nous piétinons, Dottore. Il ne s'agit pas ici de beaux principes, mais d'une décision extrêmement précise. Voici mon dernier mot : vingt-cinq millions de dollars !

Le D<sup>r</sup> Berwaldt se leva ; il jeta sur Cravelli un long regard empreint de gravité.

— Et voici mon ultime réponse : Non ! Faites de moi ce que vous voudrez. Je me suis déjà rayé moi-même du nombre des vivants.

Cravelli agita les deux bras ; il paraissait en proie à une émotion intense ; ses yeux brillaient d'un éclat inusité.

— Asseyez-vous, Dottore ! Il s'agit de tout autre chose. Je ne peux pas vous garder plus longtemps entre ces quatre murs...

— Eh bien, ce serait peut-être le moment d'utiliser le curare !

— Vous supprimer ? s'exclama Cravelli d'un air méprisant. Si j'avais voulu vous tuer, je n'aurais pas eu besoin de provoquer toute cette mise en scène et de subir cette émouvante rétrospective historique sur la folie humaine. Il me faut vos formules !

Cravelli tira de sa poche un des journaux qu'il déplia ostensiblement sur la table. Le D<sup>r</sup> Berwaldt se pencha. Son nom en majuscules immenses dansait devant ses yeux incrédules. « Où est le D<sup>r</sup> Berwaldt ? » Tout son corps frémit de la tête aux pieds... il dut se retenir au bord de la table.

— On... on a remarqué ma disparition..., bredouilla-t-il d'une voix rauque en fixant Cravelli d'un regard exorbité. — On me recherche ?

— Oui..., fit durement Cravelli.

— On va me retrouver alors...

— Très probablement.

— Si on me découvre ici, Cravelli, vous avez bien peu de chances de vous en tirer.

— Je le sais. — Cravelli déchira le journal en petits morceaux. Il avait retrouvé le contrôle de lui-même entre-temps et semblait étonnamment calme.

— Mais vous non plus, Docteur Berwaldt, vous ne vous en tirerez pas. Vous comprenez maintenant que nous sommes vraiment au bout de notre rouleau ? Nous jouons en cette minute, vous et moi, notre va-tout !

Cravelli se leva et alla remettre dans l'armoire le dossier inutile ; Berwaldt ne le quittait pas des yeux.

— Rien n'en a changé pour autant, dit-il. Je m'attendais à cet ultimatum.

— De mon côté aussi, Dottore, rien n'a changé.

Cravelli se tourna vers son prisonnier qu'il contempla longuement

avant de poursuivre : – Vous n’avez pas peur de la mort... Mais moi, si ! Je veux vivre... Je trouve la vie bien trop belle pour m’en voir privé soudain à cause de vous ! – Il alla à la porte du labo qu’il poussa d’un coup de pied, et du doigt, montra à Berwaldt l’autre petite porte mystérieuse, cachée dans la pénombre de la pièce. – Vous voyez cette porte, Dottore ? Derrière se trouve une petite salle avec un minuscule escalier en colimaçon. La cave dans laquelle nous nous trouvons se situe environ à quatre mètres de profondeur sous l’eau du Canale Santa Anna. Il suffit de baisser une manette pour enflammer quelques charges d’explosifs qui provoquent des fissures dans les murs... Personne n’entendra le moindre bruit, mais vous, Dottore, vous serez noyé à petit feu, comme une bête malfaisante. C’est une mort horrible, horrible de lenteur. – Cravelli referma la porte du labo. – Réfléchissez bien mon cher... Il ne nous reste plus qu’un laps de temps très court. Si la police pénètre dans le palais avec l’intention de le perquisitionner, je baisse la manette fatale.

D’un pas raide, il quitta la chambre en prenant bien soin de fermer à clef derrière lui. On entendit encore l’écho de ses pas quelque part vers le haut, puis tout redevint silencieux.

Blême, le D<sup>r</sup> Berwaldt ne pouvait détacher ses yeux de la porte fermée. D’un seul coup, il sentait s’évanouir tout son courage, pour ne laisser en lui qu’une peur panique, la peur de mourir noyé dans une cave hermétiquement close.

Les vendeurs de journaux continuaient inlassablement à hurler le nom du D<sup>r</sup> Berwaldt à tous les échos et spécialement aux abords de l’hôtel Excelsior dont le hall d’entrée grouillait de journalistes et de photographes qui envahissaient jusqu’au bureau du directeur.

Contre toute attente, les clients n’avaient pas pris la fuite... Bien au contraire. Les réservations affluaient, tant par téléphone que par télégrammes. Surtout en provenance d’Américains en tournée européenne. Pour eux, l’aubaine valait son pesant d’or : après les ruines historiques de l’époque gallo-romaine ils appréciaient tout particulièrement une aventure sensationnelle dont ils pourraient meubler les conversations en rentrant chez eux, et ils ne tenaient pas à en perdre une miette.

Ilse Wagner retrouvait lentement ses esprits. Rudolf Cramer – ou quel que puisse être son nom – s’était précipité avec une fougue inattendue sur l’énigme Berwaldt. À présent, il lui paraissait évident que son chef avait été impliqué dans une affaire mystérieuse dont on ignorait encore les tenants et les aboutissants.

Plus elle y songeait – et il lui devenait possible de réfléchir posément maintenant qu’elle n’avait plus de soucis à se faire sur son propre sort – plus elle y songeait, et plus elle était persuadée que son

voyage à Venise avait un quelconque rapport également avec les mystères qui entouraient le D<sup>r</sup> Berwaldt.

Chambre 8-10, dans cet hôtel, songea Ilse Wagner. Chaque fois qu'il s'absentait, le D<sup>r</sup> Berwaldt emportait avec lui son dossier de correspondance, et cette fois également. On devait pouvoir en tirer quelques précisions sur la ou les personnes qu'il était venu voir à Venise. Avant de quitter Berlin, il avait pendant quelques jours décacheté lui-même tout le courrier et répondu sur sa propre machine à écrire, sans l'aide de sa secrétaire. Les doubles de ces lettres n'étaient pas classés avec les autres. Ils devaient donc, selon toute vraisemblance, se trouver dans le dossier personnel du D<sup>r</sup> Berwaldt. Qui sait si on ne découvrirait pas un indice quelconque dans cette correspondance ?

Aussitôt pensé, aussitôt fait : Ilse mit au point un plan de bataille qu'elle décida de réaliser sur-le-champ.

Elle quitta sa chambre et se glissa dans le corridor du premier étage, cachée dans un coin de porte, jusqu'à ce que tout danger d'être prise en flagrant délit de curiosité fût écarté. Mais personne ne vint troubler le calme du « Bel Étage » ni un client ni un membre du personnel. Du fond du couloir, lui parvenait une mélodie assourdie.

Elle se glissa jusqu'à la porte du 8 qui céda sans peine, et pénétra dans l'appartement vide.

Rien n'avait changé depuis la visite de Cramer, ni la semi-obscurité assurée par les lourdes tentures, ni les préparatifs nocturnes destinés à un client disparu.

D'un coup d'œil rapide, Ilse Wagner enregistra les moindres détails. Au salon, elle ouvrit tous les tiroirs, examina les papiers et le contenu des armoires, mais elle ne découvrit pas la moindre trace d'un dossier quel qu'il fût, pas même du dossier de correspondance personnelle. Déçue, elle se laissa tomber sur le fauteuil, devant la table de travail.

Son regard tomba sur la corbeille à papiers qu'elle porta sur la table, et, tout comme Rudolf Cramer, elle en examina le contenu avec soin, dépliant les enveloppes roulées en boule, essayant de déchiffrer les adresses des expéditeurs. Et elle découvrit à son tour l'enveloppe portant un timbre italien.

« Sergio Cravelli, Palazzo Barbarino, Venezia... », lut-elle.

Jamais entendu prononcer ce nom. Le D<sup>r</sup> Berwaldt ne lui avait jamais parlé de ce Cravelli. Serait-ce un indice, par hasard ?

Elle enfouit l'enveloppe dans sa poche. Elle remit les autres papiers dans la corbeille, et la corbeille à sa place, sous la table. Puis elle quitta la chambre, en prenant cette fois moins de précautions qu'à l'arrivée. Dans le hall, un plan détaillé de Venise donnait par ordre alphabétique la nomenclature des rues, des canaux et des palais anciens. Elle chercha le Palazzo Barbarino.

Son doigt glissait lentement le long des rubriques... Voilà... Palazzo Barbarino, Canale Santa Anna...

Elle se mit à trembler soudain. Les appels des journaux ! La dernière fois que le Dr Berwaldt avait été aperçu, c'était au coin du Canale Santa Anna... Dix années auparavant également, aux abords du Canale Santa Anna, la danseuse Ilona Szöke avait disparu mystérieusement.

Ilse sentit soudain ses genoux fléchir sous elle, et elle dut s'appuyer au mur pour ne pas perdre conscience.

Sergio Cravelli... Qui pouvait bien être ce Sergio Cravelli ?

Au même moment, trois inspecteurs de la police judiciaire de Venise pénétraient dans l'hôtel Excelsior en priant Pietro Barnese, le gérant, de bien vouloir les accompagner jusqu'à l'appartement du Dr Berwaldt.

Ils entreprirent une fouille minutieuse et systématique des deux pièces... avec trois minutes de retard malheureusement.

Ilse Wagner quitta l'hôtel et se dirigea vers le parc de stationnement des gondoles. Le regard vague, elle s'appuya un instant au garde-fou et se laissa pénétrer par la beauté magique de Venise, unique au monde.

La présence de deux agents de police la tranquillisa.

Canale Santa Anna, coordonnées C 9, sur le plan, se répétait-elle indéfiniment. Où vais-je pouvoir dénicher ce C 9 ? Elle alla trouver les agents.

— *Prego...*, bredouilla-t-elle. Parlez-vous allemand ? J'aimerais savoir où...

Les agents haussèrent les épaules en souriant de toutes leurs dents :

— *Signorina, no capito...*

— Où est le Canale Santa Anna ?

— Ah ! Le Canale Santa Anna ! – Ils échangèrent un coup d'œil. – *Uno momento, Signorina...*

Un des agents fit un signe du bras à une gondole en stationnement, et c'était justement ce que la jeune fille voulait éviter. Mais il lui fallait avant tout ne pas se faire remarquer par une attitude qui eût pu paraître étrange, et elle dédia un sourire éclatant aux deux agents pleins de bonne volonté. Dès qu'elle fut installée sur l'étroite banquette de bois, elle entendit un de ses anges gardiens échanger quelques mots avec le gondolier.

— Si, si, s'écria ce dernier en souriant à Ilse. Je comprends... Grande sensation...

Il rejoignit sa place et saisit sa longue perche ; la gondole s'éloigna de la rive avec grâce ; une mousse noirâtre flottait à la surface de l'eau, et une odeur de pourriture montait des profondeurs du canal. La

gondole glissa vers la voie centrale.

— Canale Santa Anna...

— Si. — Ilse Wagner approuva d'un signe de tête assez raide, puis prise de panique, elle leva les deux bras : — Non, no... pas Santa Anna... À travers Venise... Les grands canaux... *Capito* ?

— *Si Signorina* ! — Le gondolier riait en exhibant une dentition éclatante. — Visite de Venise...

Il se promenaient depuis une heure environ lorsque, à un coin, Ilse découvrit un petit café portant un nom à consonance germanique. Café Waldbauer.

— Là-bas ! s'écria-t-elle. Arrêtez-vous là...

Le gondolier ne comprenait pas. Ilse Wagner indiqua du doigt le café du coin et mima l'envie de boire. Cette fois, il sourit. La gondole vint se ranger sagement le long de la rive. Un concert de cris grêles l'accueillit, et une foule de petits Italiens aussi charmants que déguenillés s'approcha pour aider la dame à mettre pied à terre. Après quoi, des mains sales se tendirent effrontément, et Ilse distribua quelques lires en souriant.

Pour atteindre son but, il lui fallut se frayer un chemin parmi les marchandes de poissons et les ménagères corpulentes, au milieu de hurlements indistincts et d'odeurs écœurantes.

Le café se composait d'une grande salle fraîche et vide, encombrée de tables rondes et de fauteuils de rotin. Au fond, le bar dressait triomphalement ses chromes violents et sa machine Espresso comme un trophée. Un homme bâillait derrière le comptoir, en appuyant son gros ventre sur le rebord ; il portait un tablier blanc de serveuse autour de la taille, et sous le bras, un torchon, et toisa Ilse d'un regard peu avenant, jusqu'à ce qu'elle eût pris place. Alors seulement il s'approcha. On avait l'impression qu'il était lui-même tout étonné de recevoir une cliente différente des grosses poissonnières et maraîchères.

Tout en avançant à petits pas comme pour gagner du temps, il se demanda de quelle nationalité pouvait bien être cette égarée, mais Ilse Wagner vint à son secours spontanément.

— Vous êtes Allemand ? demanda-t-elle avant même que le patron ait eu le temps d'ouvrir la bouche.

— Oui. — Du coup, il se décida à sourire avec un semblant d'amabilité et essuya la table. — Je suis le propriétaire de ce café...

— Ah ! Herr Waldbauer, si vous saviez comme je suis heureuse de pouvoir vous parler tout de suite. Mais avant tout apportez-moi donc une bonne tasse de café et un morceau de gâteau, et ensuite, vous me donnerez un renseignement.

— À votre service. — D'après son accent, la mélodie du débit et la nonchalance de ses propos, Herr Waldbauer devait être Viennois

d'origine. – En quoi puis-je vous être utile ?

— Est-ce que par hasard vous ne connaîtriez pas un certain D<sup>r</sup> Berwaldt ?

Le Viennois hochla la tête d'un air pensif :

— Non, finit-il par répondre, je ne le connais pas...

— Je pensais que les journaux...

— Je ne lis les journaux qu'en prenant mon café l'après-midi, vers cinq heures.

— Ah bon ! – Ilse Wagner ne put cacher sa déception ; elle avait espéré avec une naïveté d'enfant que tout Venise s'intéresserait au D<sup>r</sup> Berwaldt et en particulier ceux qui parlaient la même langue que lui ; mais ses espoirs s'effondraient d'un seul coup. – Ce n'était qu'une simple question. Le D<sup>r</sup> Berwaldt doit être en relations d'affaires avec un Italien habitant sur le Canale Santa Anna. C'est tout près d'ici, n'est-ce pas ?

— Oui. Le deuxième canal à gauche. Mais je ne vois là que des palais anciens dont la plupart ne sont même pas habités, tellement ils tombent en ruine. Bien entendu, on les garde... Vous comprenez, ils ont une valeur historique... Qu'est-ce que vous voulez faire au juste dans le Canale Santa Anna ?

— Parler à un certain Signore Cravelli.

— Cravelli ? L'agent immobilier ? Vous voulez acheter un terrain ? Par son intermédiaire ?... Mon Dieu... Vous avez donc de l'argent à perdre...

Ilse Wagner ne put retenir un soupir de soulagement. Une lueur, enfin, se dit-elle. Il connaît Sergio Cravelli.

— Non, s'empressa-t-elle de répondre, je ne veux rien acheter du tout. Je n'ai même pas la moindre idée de ce qu'est ce bonhomme, c'est la première fois aujourd'hui que j'entends prononcer son nom. Mais il doit connaître mon patron, le D<sup>r</sup> Berwaldt justement, car j'ai trouvé chez ce dernier une enveloppe portant le nom de Sergio Cravelli en guise d'expéditeur. Or il se trouve que le D<sup>r</sup> Berwaldt s'est brusquement évanoui dans Venise... Tous les journaux en parlent ! Peut-être Signore Cravelli sait-il où est le docteur, et c'est pour lui poser cette question que je cherche à le rencontrer.

Waldtbauer s'installa dans un fauteuil en rotin, auprès de la jeune fille.

— Écoutez, Cravelli est un dégoûtant personnage, déclara-t-il avec une conviction profonde. Il est venu chez moi deux fois, et les deux fois, il a râlé contre mon café. Vous vous rendez compte ! Râler contre la qualité du café, chez un Viennois... C'est presque un blasphème. La première fois, il était trop faible, et la seconde fois, trop chaud ! Signore, que je lui ai dit, si vous désirez un café froid, allez donc le chercher au pôle Nord ! Je n'ai pas manqué à la politesse...

— Et qu'est-ce qu'il a répondu, Cravelli ? demanda Ilse Wagner.

Malgré ses soucis, elle ne pouvait s'empêcher de sourire.

— Rien ! Qu'est-ce que vous voulez qu'il réponde, ce feignant ? Il est parti... et il n'a plus jamais remis les pieds ici...

Au bout d'un quart d'heure, Ilse abandonna le café et son propriétaire loquace. Le Viennois la suivit jusqu'à la gondole et lui tendit galamment le bras pour l'aider à grimper.

— Au revoir ! s'écria-t-il avec un large sourire. Ça m'a fait grand plaisir...

La gondole s'éloigna du quai à grands coups d'aviron.

— Canale Santa Anna..., murmura Ilse en rencontrant le regard interrogateur du gondolier posé sur elle.

Puis elle se laissa aller contre le dossier de la banquette. Qu'avait-elle réussi à glaner ? Cravelli était un personnage peu recommandable, aux yeux de Herr Waldbauer du moins. Il était agent immobilier... et dès le premier renseignement, l'énigme se précisait déjà. Qu'avait à faire le D<sup>r</sup> Berwaldt chez un agent immobilier ?

Devant eux, le Canale Santa Anna s'ouvrait comme une gorge étroite et sombre. Une brise puante les enveloppa. Le long du quai, des débris de toutes sortes et des rats crevés flottaient à la surface.

Le gondolier ralentit le rythme.

— Voilà le canal, Mademoiselle..., dit-il en français avec l'espoir d'être compris.

Ilse Wagner approuva d'un signe de tête. Ils s'engagèrent dans une sorte de caverne toute en longueur, bordée par de hauts murs qui se touchaient presque. Au-dessus de leur tête, une bande étroite de ciel bleu. Le canal fit un léger coude, prit un peu plus de largeur ; un escalier de marbre ancien plongeait dans l'eau noire. Assis sur les marches, trois clochards hideux jouaient de la mandoline.

— C'est le Palazzo Barbarino ? interrogea Ilse à voix basse, comme si on pouvait l'entendre, ou que l'écho répercuté à l'infini par les vieilles murailles risquait de la trahir.

— Oui, Mademoiselle, le Palazzo Barbarino...

Le gondolier la regarda d'un air étonné ; il approcha de l'escalier, sous les yeux bienveillants des mendiants en guenilles. À vrai dire, ils paraissaient les seuls êtres vivants, dans cette espèce de crypte aquatique.

— *Prego...*, fit Ilse à voix basse. Arrêtez ici...

Elle leva les yeux vers la façade élevée dont les parois écaillées par l'âge laissaient percer quelques bribes de rêves de grandeur. Lorsque le fond de la gondole racla les marches de marbre, un frisson venu des bas-fonds secoua Ilse Wagner.

Les clochards se levèrent pour accueillir dignement la jeune fille, et l'escortèrent en clopinant.



Assis tout seul dans son immense bibliothèque, Cravelli attendait.

Sa dernière conversation avec le D<sup>r</sup> Berwaldt lui avait prouvé d'une manière absolue qu'il s'était encore une fois trompé dans ses calculs : c'était pourtant avec la conviction intime d'avoir trouvé le talon d'Achille de son prisonnier qu'il s'était lancé tête baissée sur ce chemin. Mais ni les menaces, ni la force, ni l'argent, ni même la perspective d'une mort affreusement lente ne parvenait à faire plier le médecin allemand. Berwaldt lui apportait ainsi sans le savoir la preuve qu'il existait effectivement des gens pour lesquels la mort ne représentait pas l'horreur suprême, opinion qu'il avait toujours réfutée avec la plus grande persuasion. Et il se sentait tellement désarmé devant cette défaite totale qu'il ne savait plus quelle décision prendre.

Cravelli attendait la police, assuré d'avance qu'elle n'allait pas tarder, car pas un seul inspecteur, quel que soit son grade, ne pouvait se permettre de réagir à une telle campagne de presse par un haussement d'épaules dédaigneux. Et cette fois-ci, ils ne se contenteraient plus d'une perquisition superficielle. Mais comme il l'avait promis à Berwaldt, il était bien décidé, au moment même où un policier passerait le seuil de la bibliothèque, à abaisser la manette fatale pour détruire, d'un seul coup, les indices, les preuves et les témoins. Pour lui, ce serait aussi le coup de grâce, et il osait à peine songer qu'il ne survivrait pas à cette journée. Un désespoir profond lui broya le cœur ; il fallait trouver un biais. Comment arriver à vaincre les principes éthiques du D<sup>r</sup> Berwaldt ?

La police n'arrivait pas. Elle prenait son temps. Cravelli plongea la tête dans ses deux mains et continua à attendre. Il n'y avait plus rien à faire, ni pour lui, ni auprès de Berwaldt. Il ne lui restait plus qu'à espérer que ne se renouvellerait pas l'erreur commise avec Ilona Szöke dix ans auparavant, et que le canal conserverait jusqu'au bout les corps de Patrickson et de Dacore. Une seule menace lui pesait sur la tête comme une épée de Damoclès : le P<sup>r</sup> Panterosi, seul témoin capable d'orienter les recherches pour retrouver le D<sup>r</sup> Berwaldt et décidé à le faire.

Cravelli saisit le téléphone et appela le professeur.

— Signore Professore !, s'exclama-t-il en adoptant un ton joyeux, je viens de recevoir un coup de fil de Florence. Du D<sup>r</sup> Berwaldt lui-même... Oui, à Florence. Où ? Ça, je ne sais pas... Quoi ? Je suis un crétin ? Possible, Professeur... mais j'étais tellement heureux d'entendre sa voix que je n'ai pas posé de questions... Il revient à Venise dans cinq jours... Quoi ? D'ici là, votre malade aura rendu l'âme ? Oh, quel dommage, Professeur... Quel dommage. Peut-être pourriez-vous essayer d'appeler Florence...

Cravelli raccrocha ; son visage rayonnait d'une joie insensée. La voilà, se dit-il, la voilà, l'idée géniale ! Voilà qui va tous nous sauver.

Car Berwaldt sera obligé de capituler.

Il sortit de la bibliothèque en courant et appela le maître d'hôtel ; puis tous deux grimpèrent jusqu'au dernier étage du palais où ils choisirent trois pièces, à peu près habitables, qu'ils débarrassèrent et se mirent à installer ensemble.

On était habitué à ne pas poser de questions, au Palazzo Barbarino. Les domestiques accomplissaient en silence les ordres qu'ils recevaient. Cravelli mit la main à la pâte, il voulait gagner du temps. Quand ce fut terminé, il redescendit à la bibliothèque et se lança dans une série interminable de coups de téléphone. Tout semblait aller selon ses vœux, car il se frottait les mains en souriant. Il inscrivit encore quelques adresses et quitta le palais.

Sur l'escalier de marbre, les clochards se transformèrent en spectateurs impuissants. Un petit port privé avait été construit à un angle du palais, et Cravelli sortit directement sur la *Reine des Eaux* pour filer sur le Canale Grande. Il ne restait plus aux espions déguenillés qu'à faire passer un message à leur chef, Roberto Taccio.

— Vient de quitter le palais avec son canot automobile. Destination inconnue. Contrôle impossible. Nous restons en faction.

Les gondoliers chargés de la surveillance du Canale Grande perdirent rapidement de vue eux aussi le bateau blanc qui fonçait en direction de Chioggia, sous la caresse dorée du soleil vénitien.

Pendant que, quelques étages au-dessus de lui, Cravelli se creusait la tête pour trouver une solution à ses problèmes, dans sa prison souterraine, le D<sup>r</sup> Berwaldt ne restait pas inactif. La crise de découragement qui l'avait écrasé après le départ de Cravelli, cette peur immonde à la perspective d'une mort horrible ne se prolongea pas outre mesure, et fut heureusement suivie d'un ultime sursaut de révolte. Il n'allait tout de même pas se laisser abattre sans opposer la moindre résistance !

Bondissant comme un cabri, il se jeta sur la porte qu'il martela de coups de pied et de coups de poing, tout en poussant des hurlements à réveiller un mort. Non pas pour se défouler ou pour exhaler sa fureur, mais tout simplement pour contrôler si Cravelli réagirait à ce vacarme.

Personne ne vint. Après quelques instants d'attente l'oreille aux aguets, rassuré par le silence persistant qui l'entourait, Berwaldt rejoignit la petite porte mystérieuse soigneusement bouclée. C'est là derrière, se dit-il, que la mort nous attend, la fourche à la main. Ça fait une curieuse impression de n'être séparé de la mort que par quelques centimètres, et de le savoir...

Il tenta une nouvelle expérience. Coups de pied et coups de poing contre la porte de fer et, cette fois, l'écho se chargea de répercuter à l'infini les sons clairs. Puis Berwaldt attendit encore quelques instants. Tout demeura obstinément silencieux. On aurait cru que le palais était

vide de toute existence humaine.

Parmi les outils mis à sa disposition au laboratoire, il choisit quelques limes, des tournevis, des pinces fortes et un gros marteau. Puis il mit quelques tuyaux de caoutchouc bout à bout afin de prolonger celui du bec Bunsen, relié à une bouteille de propane, jusqu'à la porte d'acier. Bien que solide d'apparence, la serrure de sécurité était loin d'avoir la résistance d'une serrure de coffre-fort, par exemple. En réalité, c'était une porte comme les autres, mais en acier au lieu d'être en bois.

Le Dr Berwaldt se mit au travail. Il maintint le bec Bunsen le plus près possible de la serrure, et s'assit à côté, sur un tabouret. Une odeur de vernis brûlé envahit le laboratoire, puis de métal chauffé. Au bout de vingt minutes, l'acier, autour de la serrure, était porté à blanc, et la chaleur qui s'en dégageait brûlait douloureusement le visage de Berwaldt.

Il éteignit alors le bec Bunsen et le posa près de lui. Puis à l'aide du marteau et d'un burin, il frappa à coups secs sur le métal rouge, autour de la serrure. L'acier sauta. Avec le tournevis, il parvint à dégager la serrure vers l'extérieur. L'effort le faisait haleter, et son visage ruisselait. Finalement, la serrure se décida à bouger. Encore quelques coups bien appliqués, et elle céda. Berwaldt ouvrit la porte avec son burin et un gros crochet.

Devant lui, une petite pièce s'allongeait en forme de corridor. Sur le mur du fond, il aperçut un fouillis de fils et de relais électriques, de manettes et de tableaux de disjonction. Tous les fils se rejoignaient en un câble couvert de matière isolante qui disparaissait dans le plafond. À sa sortie, le câble rejoignait sans doute le fameux levier de la mort ingénieusement mis au point par l'imagination diabolique de Cravelli.

La main de la mort, songea Berwaldt fasciné par ce réseau inextricable conduisant à un but unique.

Soudain, il entendit des pas au-dessus de sa tête.

Berwaldt saisit son marteau et retourna dans la salle de séjour. Planté devant la porte derrière laquelle se trouvait l'escalier d'acier, il attendait, l'arme à la main, fermement décidé à vendre chèrement sa peau. D'ailleurs, il s'agissait maintenant d'une question de réflexe : le revolver de Cravelli contre le marteau de Berwaldt. Le plus rapide avait la vie sauve.

Berwaldt attendit ainsi, en position de combat, dix minutes environ. Jamais il ne se serait cru capable d'un tel calme olympien au moment de tuer un être humain. Il n'y avait plus trace d'émotion en lui, ni d'énervement ; même la peur, qu'il avait eu tant de mal à juguler, s'était envolée d'elle-même. Cette partie de la cave semblait parfaitement insonorisée. L'eau du canal qui servait de revêtement extérieur, étouffait tous les bruits. Cette maison doit être bâtie sur une

sorte de banc de sable, se dit Berwaldt. Le corps principal du bâtiment repose donc sur la terre ferme, mais une petite partie est située sous l'eau... Quelques caves et l'entrée du port privé. Des pompes et un système ingénieux d'écluses réglaient le niveau de l'eau. Tous les fils conducteurs aboutissaient à la petite pièce dont Berwaldt venait de faire sauter la serrure et qui servait en quelque sorte de salle des commandes.

Pendant qu'il attendait devant la porte, décidé à jouer le tout pour le tout, il entendit pour la première fois derrière lui, à travers l'épaisseur du mur, le grondement assourdi d'un moteur. Le D<sup>r</sup> Berwaldt quitta aussitôt son poste de faction pour aller appuyer l'oreille contre le mur.

Pas de doute... C'était bien le grondement d'un moteur puissant qu'on percevait. Le port privé du Palazzo Barbarino devait donc se trouver exactement de l'autre côté du mur. Le bruit du moteur s'affaiblit, Cravelli quittait la maison.

Le D<sup>r</sup> Berwaldt retourna en courant dans la petite salle des commandes. Les yeux exorbités et – il lui fallait bien se l'avouer – le cœur rempli d'une haine sauvage contre son geôlier, il contempla l'assemblage compliqué qui conduisait à la mort. Ses mains tremblaient, pourtant il avait l'impression d'avoir prolongé son contrat avec la vie.

Il s'approcha prudemment des câbles et des relais et du bout des doigts, tapota quelques manettes et boutons de cuivre.

Par où faut-il commencer, songea-t-il. Son regard glissa vers le fouillis de fils. Qui pourrait deviner où se trouve le nerf central dont la destruction déclencherait la catastrophe ? Il lui suffirait peut-être de toucher un câble pour provoquer un court-circuit et mettre en mouvement la machine infernale...

Berwaldt alla chercher une lampe torche dans le labo et se mit en devoir d'examiner minutieusement tout le système, fil par fil, câble par câble, pour essayer d'en déceler le fonctionnement. Peine perdue. Malgré leurs couleurs différentes, tout se brouillait devant ses yeux. Quant à deviner ce qu'il se passait dans les caissons noirs ou les distributeurs, il en était bien incapable.

Les mains moites, il posa sa lampe sur le sol. Puisqu'il était décidé à jouer son dernier atout, il passa à l'action sans se poser davantage de questions. Ce fut un des moments les plus atroces de sa vie. Il tira sur un des câbles les plus épais, le dégagea de son crochet à l'aide d'un tournevis, et d'un coup sec, l'arracha à son caisson... Tout en tirant de toutes ses forces, Berwaldt ferma les yeux, prêt au pire. Il attendait l'explosion promise, l'éclatement des murs et la cascade de l'eau en furie... la mort.

Mais il ne se passa rien. Tout demeura silencieux et calme, comme

avant. Le D<sup>r</sup> Berwaldt entrouvrit les yeux, et se tourna cette fois vers un autre câble qui conduisait directement à un relais brillant, à l'aspect menaçant.

Nouvel instant d'angoisse atroce, nouvel adieu à la vie, lorsqu'il arracha le deuxième câble, puis d'un violent coup de marteau, réduisit le relais en miettes. Écrous, débris de fusibles, morceaux de ressorts tombèrent sur le sol avec un bruit de ferraille... Quelque part dans cette machinerie compliquée, on entendit distinctement quelques grincements. Le D<sup>r</sup> Berwaldt s'appuya contre le mur.

Ça y est, se dit-il. Cette fois, c'est la fin. Le mur va céder, et l'eau du Canale Santa Anna va se jeter sur moi en furie...

Et pourtant, cette fois encore, il ne se passa rien. Pris d'une véritable rage de destruction et décidé à ne plus penser, il ne ménagea pas un câble, pas un fil, pas un caisson ; il mit une telle application à détruire ce chef-d'œuvre de mort qu'il ne resta bientôt plus rien d'intact dans la salle des commandes miniature. Le sol était jonché d'un fouillis de fils arrachés et de débris de toutes sortes.

Quand tout fut détruit, que son travail accompli avec une perfection absolue lui rendit son inactivité, alors seulement, le D<sup>r</sup> Berwaldt se laissa tomber sur un siège, le souffle court. Son marteau lui glissa des doigts.

Sauvé ! Les charges explosives qui attendaient quelque part le déclenchement de la manette pouvaient maintenant moisir sur place... Mais Berwaldt en était-il vraiment sauvé pour autant ? Comment Cravelli allait-il réagir en face de l'anéantissement de sa machine de précision ?

Encore quelques heures de patience, et il serait fixé. Le D<sup>r</sup> Berwaldt se prépara intérieurement à subir l'assaut final. Il fit sa toilette, et dans ses moindres déplacements, il emmenait toujours son marteau avec lui, la seule arme qui le mît pratiquement à égalité avec Cravelli.

Puis il s'installa dans un fauteuil de son petit salon, but lentement le reste de la bouteille de vin et attendit encore.

Un grincement quelque part dans la maison troubla le silence lourd... et les pas de Cravelli s'approchèrent. Berwaldt bondit sur ses pieds et reprit sa faction près de la porte le marteau à la main.

Le pas de Cravelli s'arrêta de l'autre côté de la porte. Il frappa.

— Votre conduite est des plus absurdes, Dottore, fit sa voix sèche. Vous avez détruit la machine infernale, je le sais ; ce que j'ignore c'est la manière dont vous vous y êtes pris. Dans ma bibliothèque, près du fameux levier dont je vous ai parlé il y a une petite lampe rouge de contrôle ; elle s'est allumée, ce qui prouve que quelque chose est détraqué. Allons encore une fois, pas de sottise... Je vous promets de ne rien faire contre vous pour l'instant.

Le D<sup>r</sup> Berwaldt recula de quelques pas.

— Entrez, dit-il d'une voix rauque.

Cravelli entra, les mains vides, l'air innocent. En apercevant le marteau dans la main de Berwaldt, il hocha la tête et sourit avec une certaine indulgence.

— Un marteau, cher Docteur ! Tout comme les Goths de l'antiquité et leur massue ! Pensez-vous vraiment au fond de vous-même pouvoir vous défendre efficacement au cas où j'aurais l'intention d'en finir avec vous ? Vous voyez bien que c'est absurde.

— Qu'est-ce que votre cerveau sadique a bien pu encore imaginer ?

— Du calme, Dottore, du calme. En effet, le projet que je viens de mettre au point nécessite une bonne dose de réflexion, de maturité et de doigté. Je vous garantis qu'en l'apprenant, vous ne pourrez vous empêcher de hurler d'enthousiasme.

Cravelli referma la porte derrière lui et s'assit, tout en invitant Berwaldt, d'un large geste du bras, à en faire autant.

— Je vous en prie, Dottore... Posez ce marteau ! dit-il encore en se forçant à la gaieté. Vous êtes un grand savant, n'est-ce pas, alors pourquoi essayer de jouer au forgeron ? — Sa propre plaisanterie le fit éclater de rire ; il se cala contre le dossier de son siège avant de poursuivre. — Devinez qui sort de chez moi ?... Panterosi... le vieux grincheux, parfaitement. Il est venu me donner le bulletin de santé du singe Julio... Beau fixe !

— Je suis ravi de l'apprendre, fit le D<sup>r</sup> Berwaldt. — Son instinct lui disait qu'il aurait beaucoup moins à se réjouir de la suite. — Cela prouve que ma découverte...

— Vous êtes le salut de l'humanité, Dottore ! Et le vieux Panterosi, ce dur à cuire, n'a pas hésité à le reconnaître lui aussi et à vous rendre hommage. Figurez-vous qu'il s'est servi d'une partie de la dose destinée à Julio pour tenter l'expérience sur une femme incurable, prétend-il...

— Non ! hurla le D<sup>r</sup> Berwaldt, cramponné des deux mains à la table, le regard de ses yeux exorbités fixé sur Cravelli. — C'est de la folie. Jamais je n'ai osé moi-même en faire l'essai sur un être humain... Je ne connais pas encore de façon précise les proportions de dilution... la limite de tolérance du corps humain... Mon Dieu !

— Ne vous affolez pas, Dottore. Le vieux Panterosi est dans tous ses états ! Il se démène comme un type qui vient d'être le témoin d'une apparition céleste !... Cette femme incurable, à l'article de la mort puisqu'elle était déjà dans un état comateux, je crois, continue à vivre... Non seulement, elle vit toujours, mais elle a repris conscience !

Écroulé dans son fauteuil, le D<sup>r</sup> Berwaldt se cacha la tête dans les mains.

— Mon Dieu..., ne cessait-il de bredouiller. Mon Dieu...

— Et maintenant, il court partout comme un fou à votre recherche, décidé apparemment à remuer ciel et terre pour vous retrouver ! Je lui ai dit que vous étiez à Florence d'où vous m'aviez envoyé un coup de téléphone, et je suppose qu'en ce moment, Panterosi est en train de fouiller toute la ville systématiquement. Il a encore besoin de dix doses, m'a-t-il avoué, pour que cette morte-vivante revienne à la vie...

— Démon ! gronda Berwaldt. Démon infernal ! Je ne vous crois pas ! — Il redressa la tête. — Non, je ne vous crois pas, jamais le Pr Panterosi n'aurait osé tenter une telle expérience sur un être humain ! Je ne vous croirai pas, tant que je n'en aurai pas reçu confirmation par la bouche même du professeur ! Et je sais bien que jamais vous ne permettrez une telle rencontre, car ce serait déjouer tous vos plans !

Cravelli leva les deux mains. Son visage exprimait une jovialité non dénuée de sarcasme.

— En tant que médecin, vous êtes le seul juge. A-t-on le droit d'abandonner à la mort une femme, alors qu'on possède le moyen de la sauver ? C'est une question entre votre éthique et vous. Il est évident que je m'arrangerai pour éviter à tout jamais une nouvelle confrontation entre Panterosi et vous... Mais j'ai une autre idée, cher Docteur. Une idée qui ferait éclater de joie le cœur de n'importe quel médecin.

Cravelli se leva et dédia à son prisonnier un sourire éblouissant.

— Comme je vous l'ai dit en arrivant, je vous réserve une merveilleuse surprise...

Sur ces mots, il s'en alla, en prenant bien soin de refermer la porte derrière lui. Le Dr Berwaldt se retrouva seul, au bord du désespoir.

Dès les premières lueurs de l'aube, Rudolf Cramer avait entrepris un véritable marathon à travers tout Venise. D'un journal à l'autre... Partout il racontait aux rédacteurs les mêmes histoires. Celle de la danseuse Ilona Szöke, et celle du savant allemand, le Dr Peter Berwaldt. Il n'omettait aucun détail... Depuis le voyage de nocces jusqu'à la disparition d'Ilona, depuis l'arrivée d'Ilse Wagner à Venise, la secrétaire convoquée d'urgence avec d'importants papiers, et que personne n'était venu attendre, jusqu'à cette étrange coïncidence : c'était toujours à l'endroit où le Canale Santa Anna fait un coude que les personnes disparues avaient été vues pour la dernière fois.

Les crayons des journalistes grinçaient sur les papiers. Cramer enregistra même son histoire sur bande magnétique, pour deux agences de presse. En cette période de calme relatif — l'été invitait davantage à la flânerie qu'aux aventures — partout où il passait, Rudolf Cramer provoquait des remous, enfin la grande sensation à offrir aux estivants désœuvrés !

Il s'arrangeait d'ailleurs pour attirer les soupçons dans une seule et même direction.

— Je ne pense pas, répétait-il inlassablement, qu'il y ait un rapport intime entre le cas Ilona Szöke et celui du Dr Berwaldt... Il serait absurde de songer, dans ce dernier cas, à un meurtre par sadisme sexuel. Pourtant, on retrouve de part et d'autre des éléments analogues. Les mobiles des responsables, les mêmes dans les deux cas, sont évidents : d'un côté le meurtre sexuel parfait... de l'autre la chasse à une invention de grand prix dont j'ignore tous les détails. Il serait intéressant de rechercher la personne habitant dans les alentours du Canale Santa Anna qui porterait un intérêt quelconque aux produits chimiques. Les indices concordent ; ils nous mènent tous à ce canal... Il ne faudrait donc pas s'en éloigner.

Cramer se levait alors et, chaque fois, il répétait la même scène. Avec un grand geste théâtral du bras, il s'exclamait : « Où est le Dr Berwaldt ? » ce qui ne manquait pas de faire grande impression sur les Italiens.

Vers midi il revint à l'Excelsior et, dès son arrivée, Pietro Barnese se précipita sur lui, comme s'il l'avait guetté à travers le tambour de la porte d'entrée.

— Signore ! – Le visage de Barnese était écarlate.

— Les représentants de la police sont déjà venus trois fois pour vous parler. Où étiez-vous donc ?

— J'ai tiré le diable de son trou, mon vieux ! – Cramer regarda autour de lui. Dans le grand hall, les clients de l'hôtel s'étaient réunis en petits groupes et discutaient âprement. Des nouveaux venus posaient leurs valises devant le bureau de la réception. – Eh ! Pensez-vous toujours que l'Excelsior soit au bord de la ruine ? Combien de départs avez-vous enregistrés ?

— Deux cent vingt-neuf nouveaux ! grogna Barnese. Signore, croyez-moi, les gens sont fous ! Ils n'ont qu'une idée en tête, flairer de près l'odeur du crime. Nous n'avons plus une place libre.

— Allons bon ! – Cramer lui envoya un sourire moqueur. – Imaginez un peu qu'on déniché maintenant un cadavre dans un coin de votre baraque, et il ne vous restera plus qu'à monter des lits de camp dans les couloirs et à les louer à prix d'or !

— Signore, par pitié, ne parlez pas de malheur ! – Barnese essuya la sueur qui lui inondait le visage ; il semblait au bord de l'apoplexie. – La police a mis l'appartement du Dr Berwaldt sens dessus dessous ! On peut dire qu'elle l'a passée au peigne fin. Ils n'ont absolument rien trouvé qui puisse orienter quelque peu les recherches, et...

Cramer ouvrit de grands yeux ahuris.

— Comment ? Ils n'ont rien trouvé ? Pas même une enveloppe ?

— Non, rien d'intéressant.



— Pas même une enveloppe en provenance de Venise ?

Ce fut au tour du gérant d'écarter les yeux.

— Non, pas d'enveloppe de Venise. Mais pourquoi donc, Signore ?

— Vraiment étrange ! — Rudolf Cramer secoua la tête. Je l'ai pourtant bien remise dans la corbeille à papiers, se dit-il. Quelqu'un a dû revenir la chercher. Je suis sûr qu'elle était sur le dessus du tas... — On a bien fouillé les deux pièces ?

— Ils n'ont pas laissé un pouce de terrain ! Nous avons même dû ôter les tentures ; le matelas a été enlevé du lit, et les fauteuils examinés sur toutes leurs coutures... J'étais présent, et ils m'ont demandé de signer le procès-verbal. Je vous répète qu'ils n'ont strictement rien trouvé...

De nouveau, Cramer secoua la tête. Ce n'est pas possible, se répétait-il. Elle ne pouvait passer inaperçue...

— Est-ce que Fraülein Wagner aurait..., commença-t-il. — Brusquement, il s'interrompit ; une frayeur indicible se peignit sur son visage. — Mon Dieu, au fait, Ilse Wagner ! Vous l'avez vue aujourd'hui ?

— Oh oui, Signore. Ce matin. Elle a lu les journaux.

— Et ?

— Tout juste si elle n'est pas tombée en syncope.

— Et puis... Mais Bon Dieu, Barnese, parlez donc !

— Elle a posé un tas de questions, sur vous, Signore...

— Et ?

— Je lui ai raconté que vous aviez fait le tour des salles de rédaction dès le petit jour.

— Parfait. Et ensuite, comment a-t-elle réagi ?

— Elle est remontée dans sa chambre.

— Alors, elle y est peut-être encore ?

— Non, vers onze heures, elle a pris une gondole. Mais je n'en sais pas davantage, malheureusement.

— Elle n'est pas encore rentrée ?

— Je ne l'ai pas vue, en tout cas...

Un boy de faction devant le portail d'entrée s'approcha en hésitant des deux hommes. Il jeta sur Barnese un regard timide, comme s'il cherchait d'avance à excuser son intrusion, et porta la main à son képi.

— Puis-je me permettre de vous donner un renseignement..., commença-t-il.

— Tu as vu quelque chose, petit ? s'écria Cramer. Tiens, je te donne mille lires si tu...

— Qu'est-ce que c'est ? grogna Barnese. Dis-nous vite ce que tu sais.

— J'étais parti en course, bredouilla le garçon de plus en plus mal à

l'aise. C'est le chef qui m'avait envoyé chercher des épices. Je suis donc parti et, en route, j'ai vu la Signorina. Je l'ai reconnue à sa robe. Elle était sur la Piazzetta... Je suis sûr de l'avoir reconnue...

— Et alors... après...

La voix sans timbre de Cramer trahissait son anxiété ; il se doutait de ce qui allait suivre.

— Oui... Elle est montée dans une gondole qui a viré dans un canal latéral... Après je l'ai perdue de vue.

D'une main tremblante, Rudolf Cramer remit un billet de mille lires au boy. Barnese hocha la tête. Il est devenu complètement fou, se dit-il. Mais Cramer lui lança un regard foudroyant, et le gérant rentra bien vite dans sa coquille.

— Devinez où elle est allée ? Sur le Canale Santa Anna !

— Madonna Mia ! bredouilla Pietro Barnese, tandis que son visage se couvrait d'une pâleur mortelle.

— Vite, un bateau à moteur, hurla Cramer en se précipitant sur la porte à tambour. — Juste en face, la vedette de l'hôtel Excelsior était amarré au quai.

— Vite, en route ! Grouillez-vous, Bon Dieu ! cria-t-il, tandis que Barnese agitant lui aussi les bras comme un possédé. — Vite...

Cramer sauta sur le pont et alla s'écraser devant les genoux du batelier ahuri ; il dut s'agripper au bastingage.

— Canale Santa Anna ! hurla-t-il encore. Mon Dieu, dépêchez-vous donc, volez si vous le pouvez, tant pis pour les règlements. C'est une question de vie ou de mort, et la moindre parcelle de seconde peut devenir fatale.

Dans un bond fantastique, le bateau à moteur s'éloigna du quai et après avoir effectué un majestueux virage, il s'engouffra sur le Canale Grande, la proue menaçante, dans un bouillonnement d'écume.

Les gondoliers qui flânaient, ainsi que les trafiquants sur leurs boutiques flottantes, ne durent la vie sauve qu'à l'adresse exceptionnelle du barreur.

Pietro Barnese s'adossa au mur extérieur de l'hôtel.

— Je veux bien parier que tout cela finira mal, murmura-t-il. — Puis il traça un rapide signe de croix en jetant un regard suppliant à la lointaine coupole de Santa Maria della Salute. — *Madonna Mia*, aie pitié d'eux, pria-t-il tout bas. Et épargne-moi de nouvelles émotions, je t'en supplie...

La police de Venise travaillait avec précision et méticulosité. Comme la fouille de l'appartement du Dr Berwaldt à l'hôtel Excelsior, n'avait donné aucun résultat, six vedettes de carabiniers partirent en exploration sur les canaux silencieux et entreprirent un sondage méthodique des coins les plus sombres, réputés pour abriter les

éléments peu recommandables de la ville. Le Canale Santa Anna était du nombre... non pas la partie bordée par les palais anciens, mais l'autre extrémité, là où l'eau stagnante exhalait des effluves d'urine et d'excréments, et où les Vénitiens les moins bien partagés habitaient de sombres huttes bâties sur pilotis.

Vingt-sept voleurs furent ainsi surpris et arrêtés, vingt-sept voleurs recherchés par la police et qui n'avaient pas eu le temps de se cacher, tant la perquisition avait été soudaine. Mais on ne découvrit pas la moindre trace du D<sup>r</sup> Berwalddt. Puis la police examina tous les logements les uns après les autres, exception faite des palais habités. Ainsi épargnèrent-ils le Palazzo Barbarino, persuadés qu'un personnage en vue et riche comme Cravelli n'avait aucune raison de faire disparaître des hommes, ou de les tuer. Depuis toujours, la noblesse et la fortune avaient droit de cité à Venise, et jouissaient d'une sorte d'immunité de principe. Le commissaire en personne se contenta d'une visite protocolaire chez Sergio Cravelli ; il possédait jusqu'au scrupule le sens du devoir.

— Peut-être pourriez-vous me rendre un service..., fit Cravelli sur le seuil de son palais, en prenant congé du commissaire. Essayez d'éloigner les mendiants de mon escalier. Ils me donnent la nausée, à la longue.

Le commissaire serra la main de Cravelli. Il lui avait posé quelques questions d'usage, auxquelles Cravelli avait répondu sans la moindre hésitation, ce qui renforça l'opinion du représentant de la police : il eût été absurde de perquisitionner le Palazzo Barbarino. Pas le moindre soupçon ne pesait sur Sergio Cravelli.

Sans autre forme de procès, la gondole de la police embarqua sur-le-champ les deux mendiants de faction ; dix minutes plus tard à peine, une autre gondole débarqua quatre nouveaux loqueteux. Cravelli n'eut plus qu'à serrer les poings et à se taire. Un Vénitien n'ignore pas le pouvoir des camelots de la ville.

Au moment où l'équipe de la police explorait les bâtiments situés à l'extrémité du Canale Santa Anna, Ilse Wagner ordonnait à son gondolier de stopper au bas des escaliers de marbre. Les mendiants lui assurèrent une escorte, plutôt inquiétante, et la jeune fille dut faire un effort pour ne pas sauter dans la barque et rebrousser chemin aussi vite.

— Restez ici, je vous prie, dit-elle au gondolier en utilisant sa langue maternelle.

Elle savait bien que l'italien ne la comprendrait pas, mais le seul fait d'entendre sa propre voix, dans cette espèce de gorge sinistre, lui fit du bien.

Un des clochards s'approcha d'elle.

Signorina est allemande ?

— Oui..., fit Ilse étonnée. Que... que voulez-vous ?

— C'est moi qui pose les questions... Qu'est-ce que tu viens faire ici ?

— Je voudrais aller rendre visite à Signore Cravelli... – Elle jeta un regard affolé autour d'elle, mais les quatre mendiants l'entouraient, impossible de se sauver. Son cœur battait à tout rompre.

— Pourquoi ? interrogea le porte-parole des clochards.

— Je voudrais acheter quelque chose...

— Comment tu t'appelles ?

— Pourquoi ?

— C'est très important, Signorina...

— Ilse Wagner.

— Oh !... – Le mendiant se mit à ricaner. – Il est déjà venu un Wagner à Venise... Il y est même mort... C'est lui qui a écrit des opéras très bruyants, avec beaucoup de grosses caisses et de trombones... Boum-boum-boum... Bien...

Le cercle menaçant s'entrouvrit et Ilse Wagner en profita pour grimper les marches glissantes. Arrivée devant la lourde porte, elle chercha en vain une sonnette, et finit par découvrir l'anneau de bronze serré entre les mâchoires du lion. Elle frappa deux coups.

Il lui fallut attendre un certain temps avant d'entendre des voix de l'autre côté de la porte... Des voix furieuses qui semblaient gronder ou se quereller.

Ilse frappa un nouveau coup. La porte s'ouvrit brutalement, et deux domestiques armés de matraques lui firent face. En apercevant la visiteuse inconnue, ils laissèrent tomber leurs armes, non sans en avoir menacé de loin les silhouettes loqueteuses écroulées sur l'escalier, un sourire béat aux lèvres.

— *Signorina... scusi...*, bredouilla l'un des serveurs.

— Je voudrais parler à Signore Cravelli ! fit Ilse Wagner en allemand, car l'apparition des deux hommes armés de matraques avait achevé de la confondre.

L'homme secoua la tête ; il essaya de lui faire comprendre par gestes que c'était impossible, et finalement bafouilla dans un allemand petit-nègre :

— Nix ! Signore Cravelli nix là... – Puis il leva la matraque en direction des mendiants : – *Diaboli !* hurla-t-il, et il referma la porte au nez d'Ilse Wagner. Tout juste d'ailleurs si elle ne la reçut pas sur la tête, car elle s'était approchée dangereusement du seuil, dès l'apparition des deux hommes.

Qu'est-ce que le D<sup>r</sup> Berwaldt peut bien avoir à faire ici ? se dit-elle en jetant un coup d'œil sur la splendide façade au passé historique. Il a reçu une lettre venant de ce palais, et il est absolument certain qu'il a eu un entretien avec ce Cravelli. Car Ilse connaissait bien les

habitudes de son chef : Berwaldt ne jetait jamais une lettre, tant que « l'incident », comme il disait lui-même, n'était pas classé.

À pas lents, Ilse Wagner retourna à sa gondole. Au moment où elle voulut grimper, deux des mendiants s'approchèrent pour l'aider. Elle donna à chacun quelques lires, leur dédia un joli sourire, et, au gondolier, fit un geste nonchalant du bras qui pouvait signifier : « Allez où bon vous semble... N'importe où, à travers Venise... »

Elle s'abandonna sur les coussins. Malgré ce premier échec, elle décida de ne pas capituler et de parler à Cravelli coûte que coûte. Soudain, sa pensée se tourna vers Rudolf Cramer. Pourvu qu'il ne donne pas une fausse interprétation à sa fuite brutale ! Elle n'avait pas laissé de message... Tout comme Ilona Szöke, dix ans auparavant, elle était partie... en direction du Canale Santa Anna... Voilà qui pouvait provoquer de nouvelles émotions et de nouvelles difficultés et, au lieu de contribuer à dénouer ce véritable nœud gordien, le resserrer davantage encore.

— Grand hôtel Excelsior ! cria-t-elle au gondolier.

— Si, Signorina... Excelsior...

Le gondole s'engouffra dans un étroit canal, et reprit la direction du Canale Grande.

À l'heure même où Ilse Wagner flânait à travers Venise, au lieu de rentrer directement à l'hôtel, le bateau de Cramer, tous moteurs ronflants, virait dans le Canale Santa Anna.

Il stoppa brutalement devant l'escalier de marbre, dans une vague de mousse, et Cramer bondit par-dessus bord.

Mais il eut beau cogner et recogner sur la porte massive, taper du poing et de l'anneau de bronze, cette fois, les deux domestiques se gardèrent bien d'aller ouvrir. Cachés derrière une tenture, près de la porte, ils se contentèrent d'observer de loin le visiteur, qu'ils classèrent d'emblée dans la catégorie des déments.

Ils avaient reçu l'ordre formel de ne faire entrer personne, sous aucun prétexte.

Un des mendiants vint tirer Rudolf Cramer par la manche, pour l'attirer hors du champ de vision des fenêtres.

— Cravelli est parti..., dit-il. Parti avec son canot automobile. Je ne sais pas où...

— Merci, répondit Cramer en poussant un soupir de soulagement. — Un grand poids lui tombait de la poitrine. Si Cravelli était absent, Ilse n'avait pas pu le rencontrer. — Merci, camarade.

Il rejoignit en courant son canot à moteur et se fit conduire à toute allure à l'hôtel. Comme il avait pris le chemin le plus direct, il arriva à l'Excelsior avant Ilse Wagner, ce qui ne laissa pas de réveiller son inquiétude. Il se reprocha amèrement d'avoir totalement négligé la jeune Berlinoise dans la fièvre de ses initiatives. Au lieu de courir les

journaux de la ville, il aurait mieux fait de monter la garde à l'hôtel pour la protéger, et éventuellement la secourir. Car, si Cravelli avait un rapport quelconque avec la disparition du D<sup>r</sup> Berwaldt, ce qui ne faisait pratiquement pas de doute pour lui, il était évident qu'Ilse Wagner se trouvait en danger elle aussi.

Pâle d'émotion et de tension intérieure, il ne lui restait qu'à attendre patiemment, en buvant whisky sur whisky. Cette fois, il était bel et bien condamné à l'inaction... Le groom qui avait assisté au départ d'Ilse Wagner se précipita sur lui en agitant les bras, et une peur mortelle serra le cœur de Rudolf Cramer. Un long frisson le secoua de la tête aux pieds.

— La Signorina arrive ! s'écria le gamin. La Signorina...

Cramer traversa le hall en courant comme un fou et rejoignit Ilse juste au moment où elle mettait pied à terre. Il l'arracha des bras du gondolier et la serra contre lui de toutes ses forces.

— Ilse ! s'écria-t-il... Mon Dieu, comme j'ai eu peur !

Et il l'embrassa fougueusement, sans souci des spectateurs surpris, gondoliers souriant avec indulgence et clients de l'hôtel dont le snobisme s'accordait mal avec un tel manque de dignité. Quant à l'héroïne, elle était elle-même tellement ahurie qu'elle s'était laissé aller dans les bras de son prince, au bord de l'inconscience.

Cramer jeta un regard autour de lui, les sourires mi-amusés, mi-méprisants le laissèrent froid.

— Viens, dit-il à Ilse. Rentrons à l'hôtel. De toute façon, tout le monde est au courant maintenant...

Pietro Barnese, les yeux brillants de joie et de soulagement, vint à leur rencontre, les deux mains tendues.

— Toutes mes félicitations, s'exclama-t-il. Une nouvelle manifestation des sortilèges de Venise...

— Attendez donc pour nous féliciter que nous ayons retrouvé le D<sup>r</sup> Berwaldt...

Cramer posa son bras sur les épaules d'Ilse.

— Qu'est-il devenu ? demanda cette dernière avec anxiété.

— On ne sait rien encore et on n'a pas trouvé le moindre indice.

— Je suis allée sur le Canale Santa Anna... Chez Signore Cravelli...

— Tu lui as parlé ?

— Non, on ne m'a pas laissé entrer. Sous prétexte qu'il était absent...

— Dieu soit loué !

Ilse lui jeta un coup d'œil étonné.

— Tu le connais, ce Cravelli ?

— Oh oui, et même très bien... – Cramer baissa les yeux. – Je vais avoir une très longue histoire à te raconter.

Ilse Wagner sourit :

— Oui... C'est à peine si nous nous connaissons...

Elle se tut, soudain prise de timidité.

— Je te raconterai tout cela ce soir... Tu comprendras vite à quel point ta vie est en danger à Venise...

— Ma vie en danger à Venise ? bredouilla-t-elle affolée.

— Ilse, où sont les dossiers du D<sup>r</sup> Berwaldt ?

— Toujours à la consigne automatique de la gare.

— Et la clef ?

— Dans mon sac...

— Il faut aller rechercher tout de suite ces dossiers et les déposer ici, dans le coffre de l'hôtel. Tu t'imagines ce qu'il se passerait si quelqu'un venait à te voler cette clef ?

— Qui pourrait bien me voler la clef ?

— Les gens qui tournent autour du D<sup>r</sup> Berwaldt !

— Quelles gens ? – Ilse se cramponna au bras de Rudolf Cramer. – Tu en sais plus que tu ne dis. Où est le D<sup>r</sup> Berwaldt ? Qu'est-ce qu'il est devenu ?

— Calme-toi, chérie, ce ne sont que des pressentiments. – Il lui caressa les cheveux pour tenter de la rassurer. – La police ne découvrira rien, le branle-bas de combat lancé par la presse s'évanouira en fumée d'ici deux ou trois jours... Mais je compte sur la moisson de renseignements rapportée par les mendiants.

— Les mendiants ? Ces horribles créatures qui hantent les parages du Canale Santa Anna ?

— Oui. Je les ai achetés...

— Ache... – Le mot lui resta collé au palais. – Rudolf, comment se fait-il que tu aies tant d'argent ?

Une fois de plus, il tenta de l'apaiser par une caresse.

— Cela aussi est un des chapitres de la longue histoire que je te raconterai ce soir... C'est une histoire toute simple, mais tragique... Commençons par mettre les papiers en sûreté.

Sous les combles, les trois chambrettes confortablement installées donnaient toute satisfaction au propriétaire. Tout en descendant à la cave pour rejoindre son prisonnier, Cravelli chantonait tant il était certain de la réussite de son projet génial.

Il trouva le D<sup>r</sup> Berwaldt étendu sur son lit, fumant cigarette sur cigarette. Heureusement que le ventilateur renouvelait au fur et à mesure l'air conditionné, sinon l'atmosphère eût été irrespirable.

— Debout ! Faites vos bagages ! s'écria gaiement Cravelli. Nous déménageons !

Le D<sup>r</sup> Berwaldt n'esquissa pas le moindre mouvement ; il se contenta d'écraser sa cigarette dans le cendrier.

— Je me plais beaucoup ici, dit-il paisiblement.

Cravelli hochait la tête d'un air compatissant.

— Dottore..., je vous en prie, faites un effort d'amabilité. Mon seul but consiste à mettre à votre disposition un appartement plus confortable, ici même, dans mon palais. J'ai fait installer tout exprès pour vous trois pièces charmantes, et j'espère que ce changement de décor contribuera à nous rapprocher l'un de l'autre... Le laboratoire ne bouge pas pour l'instant, lui ; nous en aurons besoin plus tard seulement.

— Qu'est-ce que vous machinez encore, misérable démon ! gronda Berwaldt d'une voix rauque.

— Comme vous me connaissez mal, Dottore ! Et comme vous êtes injuste avec moi ! Je vous donne un appartement tout neuf, dans ma propre maison...

— Vous ne ferez pas croire que c'est un don gratuit...

Cravelli se mit à rire :

— N'oubliez pas que je suis agent immobilier de profession ! Là où je place un capital, j'en tire un capital ! C'est bien le principe premier du maniement des affaires, non ? Personne n'a jamais fait fortune autrement ! Dans le cas présent, pourtant, le seul mobile qui m'anime est du pur altruisme...

— Cravelli, je vous en prie, bouclez-là ! s'écria grossièrement Berwaldt, incapable de se contenir davantage. — Il sauta du lit. — Bien, allons-y, ajouta-t-il en enfilant son veston. Ce qui m'épate avant tout, c'est votre acharnement... Mais je vous préviens, rien ne me fera changer de position ; vous n'obtiendrez pas les formules que vous convoitez.

— Un peu de patience, cher Docteur ! — Cravelli alluma à son tour une cigarette sur laquelle il tira une bouffée d'un air de parfaite volupté. — Il y a parfois des circonstances qui peuvent changer la face du monde. Même du vôtre ! Et faire plier votre tête de bûche ! Disons... cinq minutes encore, et on verra bien. Si je ne tenais pas essentiellement à rester fair-play, je parierais même avec vous... mais je suis trop sûr de gagner...

Le Dr Berwaldt sentit un bloc de glace lui enserrer le cœur. Que pouvaient être ces fameuses « circonstances capables de changer la face du monde », dont il n'avait pas la moindre idée ? L'assurance manifestée par Cravelli et dans son attitude et dans ses propos lui prouvait en tout cas qu'il devait se préparer à l'épreuve la plus dure sans doute de toute son existence.

— Arrêtez cette stupide comédie et partons d'ici, dit-il d'une voix dure.

Cravelli approuva. Il fit passer Berwaldt devant lui et, arrivé dans la bibliothèque, il referma l'étagère qui masquait la porte donnant sur l'escalier en colimaçon. Puis il écrasa sa cigarette dans le cendrier.



Accoudé au globe, Berwaldt ne le quittait pas des yeux.

— Inutile de crier ni de vous précipiter à la fenêtre... Ce serait sans espoir, déclara Cravelli avec un sourire. Les domestiques ne sont pas loin et, à cette heure-ci, les promeneurs se font rares sur le canal... Seuls quelques mendiants en loques se reposent à l'ombre, la canicule les fatigue, les pauvres ! Nous n'allons pas nous attarder ici d'ailleurs. Autant faire connaissance immédiatement avec votre nouveau domaine.

— Comme vous voudrez...

Cette fois, Cravelli lui montra le chemin. Ils traversèrent le hall, grimpèrent l'escalier principal, passèrent une petite porte derrière laquelle s'élevait un nouvel escalier très étroit, en colimaçon, qui montait directement aux combles.

— Quel dédale ! soupira Cravelli. Il existe bien un autre chemin, avec un escalier plus confortable, mais sur lequel on risque de faire des rencontres intempestives. Les domestiques, par exemple.

Arrivés à la dernière marche de l'escalier en colimaçon, ils se heurtèrent à une porte fermée à clef.

— L'étage supérieur du palais ! annonça Cravelli en ouvrant la porte et en pénétrant dans un long corridor sombre, suivi de Berwaldt. Au bout de quelques pas, épuisé par cette trop rapide escalade, Cravelli fut obligé de s'adosser au mur pour reprendre son souffle ; son visage était baigné de sueur.

Le D<sup>r</sup> Berwaldt examina attentivement le palier. Il y régnait un ordre parfait, le ménage avait été fait à fond, et un épais tapis étouffait les pas. À droite et à gauche, quelques portes. Soudain, il eut l'impression d'entendre un bruit... des voix humaines, le son étouffé de la radio... Cravelli l'observait ; avant de reprendre la conversation, il fut une fois de plus obligé de s'éponger le visage et le cou.

— Vous ne vous trompez pas... Ce sont bien des voix humaines...

— Mais, qu'est-ce que cela signifie ? — Berwaldt le foudroya du regard. — Vous avez monté une prison privée, sous les combles de votre palais ?

— Un peu de patience, cher ami ! Du calme, voyons. C'est cela, justement, la grande surprise dont je vous parlais il y a quelques instants.

Cravelli alla vers une porte qu'il ouvrit ; puis avant d'entrer, il recula d'un pas et invita le D<sup>r</sup> Berwaldt à passer le premier.

— Je vous en prie..., fit-il en accompagnant son invitation d'un sourire et d'un geste du bras.

Le D<sup>r</sup> Berwaldt approcha lentement. Devant ses yeux sidérés, s'étalait une grande pièce sans fenêtre, mais très claire, équipée de meubles modernes et destinée à servir de salle de séjour et de chambre à coucher à la fois. Une porte à demi ouverte conduisait à une

deuxième pièce. Berwaldt découvrit un cabinet médical muni des appareils et des installations les plus modernes. Une table d'opération, une armoire à instruments où, apparemment, il ne manquait rien, un stérilisateur, une armoire à pharmacie.

— Je crois bien que tout y est, fit modestement Cravelli. Dans le cas contraire... je vous le ferais parvenir immédiatement...

— Qu'est-ce que cela veut dire ? interrogea le docteur d'une voix dure.

— Attendez encore un tout petit instant ! Cravelli ne livre pas tous ses tours d'un seul coup. Et il a gardé le meilleur pour la fin ! Suivez-moi, je vous prie, Dottore...

Ils quittèrent le living et allèrent deux portes plus loin. La radio se fit plus distincte... et les voix humaines plus précises également. Des voix de femmes.

Berwaldt s'immobilisa derrière le dos de Cravelli ; il sentait monter la panique.

— Cravelli, qu'est-ce que vous avez bien pu inventer comme saloperie derrière cette porte ?

— Dottore, je répète ce que je vous ai déjà dit : c'est du pur altruisme...

Il ouvrit la porte. Les voix se turent, on n'entendit plus que la musique transmise par la radio.

Cette pièce était de dimensions plus grandes que les deux autres. Contre chacun des murs, un lit, et dans deux de ces lits, deux femmes qui contemplèrent les nouveaux venus avec grands yeux brillants. Visages blêmes, grisâtres même, où les os des pommettes ressortaient comme s'ils étaient prêts à percer la peau. Lorsqu'elles esquissèrent une sorte de sourire, les visages décomposés se transformèrent en masques qui n'avaient plus rien d'humain.

— Le voilà, notre fameux docteur ! s'écria gaiement Cravelli. Voilà bientôt la fin de vos misères ; d'ici quelque temps, vous allez pouvoir enfin toutes les deux retrouver vos enfants...

L'éclat quasi insoutenable de leurs yeux s'accroissait encore davantage ; sur les draps blancs, des mains décharnées tentaient en vain de se cramponner. Bouleversé, le Dr Berwaldt dut s'appuyer au mur. Il ne pouvait détacher son regard de ces deux cadavres vivants.

— Cravelli, c'est le comble..., bredouilla-t-il dans un murmure.

Mais Cravelli ne prit point garde à cette exclamation désespérée. Il alla à une table et ouvrit deux petits registres, puis il se mit à lire tout haut.

— Lucia Tartonelli, trente-quatre ans, cancer de l'utérus, opération impossible, le stade du développement étant trop avancé. Métastases dans les poumons et la cage thoracique, mère de six enfants, aucun espoir...

Cravelli lança un regard sur la plus jeune des deux malades, qui se redressa légèrement sur ses oreillers en grimaçant un sourire à l'adresse du D<sup>r</sup> Berwaldt. Incapable de la moindre réaction, pétrifié d'horreur, Berwaldt avait l'impression qu'une main implacable lui serrait la gorge... Cravelli continua sa lecture d'une voix impassible.

— Emilia Foltrano, cinquante et un ans, cancer du sein. Ablation « totale du sein gauche, métastases dans la cage thoracique, dans le cerveau et dans la colonne vertébrale. Mère de sept enfants. Aucun espoir...

— Démon ! gronda Berwaldt d'une voix sourde. Vous mériteriez qu'on vous fasse cuire à petit feu... Salaud...

— Mesdames..., poursuivit Cravelli d'une voix qu'il voulait empreinte de légèreté, tout en refermant les deux registres. Mesdames, je vous présente notre fameux docteur dont la découverte géniale doit vous rendre la santé. C'est un véritable produit miracle, et vous n'avez rien à craindre ! Faites tout ce que le docteur vous dira et ne vous étonnez de rien... Vous savez toutes les deux parfaitement que pas un médecin au monde n'est plus capable de vous guérir, au point où vous en êtes... Il est votre seul et unique espoir. Ayez un peu de patience... Même les miracles ne se font pas en un éclair...

Il prit le D<sup>r</sup> Berwaldt par la main, comme un enfant, et l'emmena hors de la chambre. Toujours paralysé d'horreur, Berwaldt se laissait faire sans protester. Dans le living, Cravelli força son prisonnier à prendre place dans un fauteuil, puis le sourire aux lèvres, il lui offrit un paquet de cigarettes.

— Vous allez en avoir besoin... À moins que vous ne préfériez un cognac ? Il y a tout ce qu'il faut ici... – Cravelli alla au bar et en ramena une bouteille de cognac. – Vous avez vu, n'est-ce pas ? Deux cas de cancer parvenus à un point de non-retour. Aucun espoir, sauf dans votre médicament-miracle, Dottore ! Vous êtes le seul à pouvoir sauver ces deux pauvres femmes de la mort, le seul ! Elles vous attendent... Deux mamans, l'une, six enfants, et l'autre, sept. Des enfants encore en bas âge... de jolis bambini aux têtes auréolées de boucles noires... Vous êtes le seul à pouvoir rendre une maman à ces petits...

Écroulé au fond du fauteuil, le D<sup>r</sup> Berwaldt se plongea la tête dans les mains.

— Démon maudit ! répéta-t-il plusieurs fois de suite. – Puis il releva la tête. – Où les avez-vous dénichées, ces deux malheureuses créatures ?

— Je les ai achetées...

— Ache...

L'horreur de nouveau se peignit sur le visage blafard du médecin, mais Cravelli lui coupa la parole d'un signe de la main.

— Rassurez-vous, tout a été fait dans la légalité, Dottore. J'ai commencé par téléphoner à toutes les cliniques des environs pour obtenir les noms de quelques cas de cancers incurables. Car ne vous faites pas d'illusion, il en va ici comme partout ailleurs : les cas désespérés, on les renvoie à la maison. Il n'y a pas d'endroit prescrit pour mourir et, au moins, les statistiques des cliniques restent encourageantes. J'ai des relations parmi les médecins, et ils n'ont pas hésité à me communiquer toute une liste de malades condamnés. Surtout à Chioggia, où les femmes de pêcheurs sont beaucoup trop pauvres pour se payer le luxe d'un traitement coûteux en clinique. J'y suis allé faire un tour, et j'ai acheté les deux femmes, pour chacune d'elles, j'ai versé cent mille liras au mari ! Cent mille liras, vous vous rendez compte ? Avec la promesse de leur rendre leur épouse en bonne santé ! Pour cent mille liras, ils doivent seulement garder le silence. Voilà, Dottore, c'est tout. Comme c'est simple, hein ? Je n'ai pas eu longtemps à chercher d'ailleurs... Les deux femmes sont là, et je reste persuadé que j'ai fait une bonne affaire en investissant deux cent mille liras de cette façon...

— Vous avez perdu la raison ! s'écria Berwaldt en bondissant sur ses pieds. Vous n'avez pas seulement Patrickson et Dacore sur la conscience, mais ces deux femmes également. Il m'est impossible de les soigner...

— Mais Dottore, au contraire, il n'y a que vous...

— Je n'ai plus une goutte de sérum...

— Dans ce cas, nous en fabriquerons ! Vous connaissez le laboratoire, il est encore plus perfectionné que votre labo de Berlin !

Cravelli continuait à sourire ; il paraissait même s'amuser. Les jambes croisées, il but son cognac à petits coups, avec un plaisir évident. Le Dr Berwaldt ferma les yeux. Il était pris au piège, comme un vulgaire lapin, cette fois, il ne pouvait plus s'échapper. Force lui fut de reconnaître que le plan de Cravelli était aussi génial que machiavélique : deux femmes condamnées, que seul le terrible sérum pouvait sauver de la mort. Cela revenait à apporter à Cravelli, sur un plateau d'argent, les formules mortelles, à fabriquer ici même, entre les murs de sa prison, le produit dangereux, bref, à devenir un pantin entre les mains du gang international, dépourvu de tout scrupule et de toute humanité, dont Sergio Cravelli était le chef.

D'ailleurs, Cravelli exprima tout haut ce que Berwaldt pensait tout bas.

— N'oubliez pas le serment d'Hippocrate, Dottore... Venir au secours de tout malade, quel qu'il soit, où qu'il soit... Toute votre carapace éthique est bien basée sur ce principe-là, n'est-ce pas ? Eh bien, le moment est venu de le prouver, mon cher...

— Je ne le ferai pas, répondit durement Berwaldt.

— Vous serez responsable de treize orphelins...

— Peut-être, mais je protégerai l'humanité du danger terrible d'un esclavage monstrueux ! Je préfère sacrifier deux êtres humains plutôt que de mettre entre vos mains diaboliques une découverte qui vous rendrait maître des hommes !

Cravelli jeta un regard pensif sur son prisonnier.

— Je ne vous crois pas... Vous êtes médecin ! Vous allez être condamné à vivre ici, à cet étage, avec ces deux femmes à l'agonie... Vous imaginez un peu ? Vous ne pourrez pas échapper à leurs hurlements de terreur, à leur refus de mourir, à leurs cris de supplication si vous refusez de leur venir en aide. Jamais plus vous ne pourrez oublier ensuite. Et même si vous décidez de vous suicider, vous emporterez dans la mort votre propre culpabilité, et votre nom en restera à jamais terni...

— Partez..., haleta Berwaldt en se cachant de nouveau le visage dans les mains. Partez d'ici, foutez le camp, monstre de sadisme que vous êtes !

Cravelli ne réagit point. Il se leva sans un mot, enfouit son verre sale dans sa poche et quitta la pièce. Berwaldt entendit encore, de plus en plus faiblement, quelques portes s'ouvrir et se fermer, puis plus rien. Il était seul, désespérément seul en compagnie de deux femmes condamnées à mort.

Il se leva à son tour et s'adossa au mur. Pendant un long moment, il resta là, sans faire un mouvement, dans l'espoir d'échapper à l'horreur des heures qui allaient suivre, mais cet espoir était vain : dans la pièce à côté, deux femmes abandonnées par le corps médical avaient mis en lui toute leur confiance...

Le Dr Berwaldt ferma les yeux, et tout à coup, il se mit à pleurer, le front contre le mur. Un flot de larmes lourdes de toute l'émotion, de toute la peur et de tout le désespoir des derniers jours. Un torrent de larmes qui le soulagea et, au bout d'une demi-heure environ, lui rendit la paix intérieure. Il alla se passer la figure à l'eau froide et, le cerveau libéré, se sentit prêt à affronter la situation en face.

Il alla dans la salle de consultation, revêtit une blouse blanche et prit dans l'armoire aux instruments un stéthoscope tout neuf et une paire de gants de caoutchouc. Soudain, sur la table de travail, le téléphone grésilla, ce qui fit sursauter le médecin.

— Oui ? fit-il sèchement.

— Ça vous étonne, hein ? – La voix de Cravelli frémissait de gaieté contenue. – Vous vous rendez compte, Dottore, nous sommes même reliés par téléphone ! Si vous avez besoin de quoi que ce soit, n'hésitez pas... Votre téléphone est directement relié au mien... Que faites-vous donc, en ce moment ?

— Je me prépare à faire ma première visite, répondit le

D<sup>r</sup> Berwaldt en enfilant un des gants de caoutchouc. Peut-être découvrirai-je une autre manière de sauver les malades...

— Impossible ! — Cravelli éclata de rire. — Ne vous faites pas d'illusions, Dottore, vous ne réussirez pas une série de miracles à la queue leu leu...

Il ne lui fallut pas longtemps pour conclure que l'assurance de Cravelli était amplement justifiée. Un examen approfondi des deux femmes le convainquit que leur état était effectivement désespéré, la maladie avait atteint le stade ultime, antichambre de la mort. Il put même déceler au simple toucher les cellules cancéreuses et les ramifications dans tout le corps. Inutile de faire des radios ou de rédiger des bulletins de maladie, il n'avait pas besoin de détails supplémentaires. Ces deux femmes étaient irrémédiablement condamnées à mort, à très brève échéance.

Le D<sup>r</sup> Berwaldt s'assit au chevet de Lucia Tartonelli et lui serra la main. Effondrée dans ses oreillers, maigre et le teint gris, la malheureuse pleurait. Dans la chambre, il planait une odeur douceâtre, l'odeur qui émanait de presque tous les cancéreux et faisait déjà songer à la mort.

— Docteur, supplia Lucia à voix basse, je vous en supplie, faites quelque chose... J'ai six enfants...

Le D<sup>r</sup> Berwaldt savait pertinemment qu'aucune des deux femmes n'avait le moindre soupçon contre « cet excellent » Signore Cravelli. Elles ignoraient certainement pour quelle raison Cravelli « le philanthrope » les avait fait venir gratuitement dans son Palazzo Barbarino pour leur rendre la santé... Tout cela avait dû se passer dans les heures précédentes, alors que, enfermé dans sa geôle, Berwaldt avait entendu le ronflement du canot automobile, à son départ et à son arrivée. Loin de tous regards indiscrets, Cravelli avait amené lui-même et transporté les deux malades à l'intérieur du palais et, à l'aide de ses domestiques sans doute, les avait installées sous les combles. Depuis, elles attendaient dans des draps blancs la suite du miracle...

Pour Berwaldt, l'alternative était cruelle, et tout son être intime se révoltait à la pensée de cette machination diabolique. Il ne pouvait abandonner ces deux femmes, il n'avait pas le choix, et le savait parfaitement... mais en même temps, il était conscient de répandre dans le monde une arme capable de plonger l'humanité dans une misère incommensurable. Il maudit l'heure où il avait récolté le fruit de ses recherches.

— Je vais faire tout ce que je peux, dit-il d'une voix rauque en se dégageant doucement de l'étreinte convulsive de Lucia Tartonelli. Mais je ne peux rien vous promettre. Vous connaissez toutes les deux la gravité de votre état, ce qu'on vous a dit est l'exacte vérité. Je ferai

tout mon possible...

— Que la Madone vous bénisse..., murmura Emilia Foltrano.

Et levant avec peine ses bras squelettiques, elle traça un signe de croix sur sa poitrine.

Le Dr Berwaldt s'empessa de quitter la chambre ; l'émotion lui coupait la parole.

Dans le living, Cravelli l'attendait. Un Cravelli satisfait de lui-même, le visage radieux. Il apportait de la cuisine un appétissant pudding au rhum, pour son prisonnier.

— Alors, qu'est-ce que vous en dites ? s'exclama-t-il. Deux cas tragiques, hein ? Votre cœur de médecin ne peut pas...

— Fermez-la ! coupa durement Berwaldt.

— Qu'est-ce que vous allez faire ? demanda Cravelli d'un air sérieux cette fois.

— Rien.

— Comment, rien ? Voyons, Dottore...

— Je ne peux rien faire. Techniquement parlant, je ne peux strictement rien faire.

— Je vous procurerai tout ce dont vous aurez besoin...

— Sans mes formules, je ne peux rien faire. Absolument rien. Parce que vous vous étiez peut-être imaginé que je possédais tout cela en tête ? Sachez que le produit mis au point par mes soins est le résultat de toute une série d'essais, faits avec un nombre incalculable de combinaisons différentes. Et c'est tout à fait par hasard qu'un jour, le résultat est devenu positif.

Cravelli regardait le Dr Berwaldt, la tête penchée ; il ne semblait pas avoir saisi toute la portée de la révélation de son prisonnier.

— Autrement dit, vous ne les connaissez pas par cœur ?

— Non.

— Eh bien, réfléchissez, peut-être que...

— Même si je le voulais, ce serait impossible. J'ai besoin pour les reconstituer du dossier complet de toutes les expériences successives.

— Et où est-il ?

— À Berlin. À la garde de ma secrétaire. Il est dans un de ses tiroirs, et elle n'a d'ailleurs pas la moindre idée de ce qu'elle tient là, sous la main. Elle en a aussi quelques-unes dans un cahier, mais ce sont des formules de camouflage. Et c'est sur celles-là qu'elle monte la garde. Les vraies, elles se trouvent réparties sur plusieurs feuilles dispersées, dont je suis seul à connaître la cachette...

Cravelli approuva d'un signe de tête.

— Bien, Dottore. Dans ce cas, vous allez immédiatement rédiger un télégramme, en priant votre secrétaire de venir d'urgence à Venise. Et cette fois, je ne me laisserai plus avoir comme la première fois, avec la poste restante. J'irai poster moi-même votre télégramme ! Allez, au

travail...

Le Dr Berwaldt s'assit. Brusquement, il se mit à rire, ce qui eut pour effet de donner à Cravelli une violente crampe à l'estomac.

— C'est déjà fait, dit simplement Berwaldt.

— Quoi ? – Cravelli écarquillait les yeux sans vouloir comprendre.

– Vous avez appelé votre secrétaire ? Quand donc ?

— Aussitôt après notre premier entretien avec Patrickson et Dacore. À ce moment-là, je croyais encore à la fable du trust pharmaceutique et j'étais prêt à jouer cartes sur table.

Un long frisson glaça le dos de Cravelli.

— Et alors ? Maintenant ?

— Maintenant ? Ma secrétaire est à Venise depuis deux jours.

— Non ! hurla Cravelli. Vous mentez !

— Téléphonez donc à Berlin, et vous en aurez tout de suite confirmation. Elle est ici, à Venise, avec les papiers dans sa valise. C'est-à-dire... je suppose qu'elle a dû s'adresser à la police, en voyant que personne ne venait la chercher à la gare et que je demeurais introuvable. Autrement dit, les papiers doivent se trouver actuellement aux mains de la police.

— Vous mentez ! répéta Cravelli, toutes voiles déployées.

Il faisait l'effet d'un taureau blessé, furieux et impuissant.

— Mieux encore, interrogez donc la police, ne vous gênez pas... – Le Dr Berwaldt cette fois commençait à s'amuser visiblement. Chacun son tour. – Mais on ne délivrera ces papiers que sur *ma* demande, à moi ! Ce qui signifie que c'est moi qui dois prendre contact avec la police. Et cela signifie, mon cher Cravelli, que vous...

— Si je pouvais vous tordre le cou ! grinça Cravelli hors de lui.

— Vous voyez bien qu'il n'y a pas de solution. Je ne puis rien faire, et ces deux pauvres femmes, mères de treize enfants à elles deux, sont condamnées à mourir... C'est vous, Cravelli, qui êtes leur meurtrier... Vous m'avez incarcéré vingt-quatre heures trop tôt... Trop de hâte nuit toujours !

Cravelli était pris à son propre piège, et il le reconnaissait. Et il était responsable de sa défaite.

— Où est-elle à présent, votre secrétaire ?

— Comment voulez-vous que je le sache ?

— Comment s'appelle-t-elle ? Je vais la faire rechercher partout...

— Ça, mon vieux Cravelli, je vous laisse le soin de le trouver vous-même. Vous m'avez éloigné du monde entier, à vous maintenant de dénicher la clef qui m'ouvrira la porte... Me voilà exactement dans la même situation que vous, vous avez besoin de mon médicament pour asservir le monde, et j'en ai besoin aussi, de toute urgence, pour sauver deux femmes... Or ni l'un ni l'autre, nous ne savons comment nous le procurer. Toutefois la vérité m'oblige à vous dire que votre



situation est plus désespérée que la mienne.

Cravelli exhala un juron grossier et se précipita hors de la pièce en courant comme un fou. Dans sa bibliothèque, il demanda une communication prioritaire pour Berlin, mais l'assistant de laboratoire du D<sup>r</sup> Berwaldt résista à toutes les objurgations : il s'entêta à ne vouloir parler qu'à son patron personnellement. Fou de rage, Cravelli n'eut plus qu'à claquer le téléphone, ce qui n'arrangeait rien.

Dire que les formules traînaient quelque part dans Venise, aux mains de la police ! Pour ainsi dire à portée des siennes ! Mais il devait se contenter de les regarder de loin, il n'avait pas le droit d'y toucher.

Une idée, par pitié ! gémit-il. Si seulement je pouvais trouver un biais, n'importe quoi...

Ce ne fut pas une nouvelle inspiration diabolique qui lui vint en aide, mais un de ces concours de circonstances, dont on aurait pu croire que Satan les avait lui-même suscitées.

Ilse Wagner était allée à la gare reprendre les dossiers et les avait remis au gérant, Pietro Barnese, qui les enfouit aussitôt au fin fond de son coffre.

— Vous n'avez rien à craindre, Signorina, personne ne met jamais les pieds ici ! assura Barnese. Si vous saviez le nombre de millions qu'a déjà contenu ce coffre, ne serait-ce qu'en bijoux...

Quant à Rudolf Cramer, il fut convoqué par le commissaire de police pour un supplément d'information concernant le cas d'Ilona Szöke.

— Je n'en ai certainement pas pour longtemps, dit-il à la jeune fille en mettant le pied dans la vedette de la police venue tout exprès pour lui. À ce soir !

Ilse Wagner le suivit des yeux jusqu'au Canale Grande, mais en réalité, ce n'était pas tellement à Cramer qu'elle pensait. Sa visite manquée au Palazzo Barbarino la tracassait davantage. Cramer lui avait dit qu'il était parti à sa recherche dans les alentours du Canale Santa Anna... Pourquoi là justement ? Quel rapport soupçonnait-il entre Cravelli, Berwaldt, le Canale Santa Anna et cette fameuse danseuse ? Existait-il des indices permettant de supposer que Cravelli était à l'origine de la séquestration du D<sup>r</sup> Berwaldt, et dont lui, Rudolf Cramer, refusait de parler ? Et pourquoi avoir acheté les mendiants de Venise avec la mission formelle de surveiller les agissements de Cravelli ?

À toutes ces questions angoissantes, Rudolf Cramer avait promis de donner une réponse le soir même... Une réponse sincère, ou un nouveau mensonge, comme l'était probablement son propre nom ?

— Canale Santa Anna, indiqua-t-elle au gondolier. Palazzo

Barbarino...

— Si !

La gondole se lança dans sa glissade souple.

Le Canale Grande, malgré l'heure avancée, resplendissait encore dans les rayons du soleil ; au loin, les coupoles orangées de Santa Maria della Salute tranchaient sur l'or du canal... En virant vers le Canale Santa Anna, tout envahi d'obscurité et de mystère, Ilse Wagner frissonna ; elle avait l'impression de quitter le paradis de la lumière pour s'enfoncer dans le monde des bas-fonds.

Elle fit un geste de la main, et la gondole ralentit sans quitter la voie centrale du Canale Santa Anna. Sur le balcon du palais, quelqu'un se reposait dans un fauteuil de rotin. Ilse apercevait une silhouette immobile, et de temps en temps, un nuage de fumée bleuâtre qui s'élevait tout droit dans le ciel. Sergio Cravelli rêvait, il laissait pénétrer en lui la douceur du soir et les accords déchirants des musiciens. Il avait d'ailleurs fait la paix avec les mendiants. Non pas qu'il en eût fait ses complices, ou même qu'il eût réussi à leur extorquer la raison de leur présence auprès du palais... il savait bien que les questions étaient destinées à rester sans réponse. Mais la horde de silhouettes sales et loqueteuses avait été remplacée par quelques musiciens. Or, en bon Italien, Cravelli aimait la musique. Il y avait en fait trois éléments de la vie qui la lui rendaient plus chère que tout : l'argent, la puissance et la musique. Rapprochement assez étrange, mais qui convenait parfaitement au caractère de Sergio Cravelli. Il ne ratait jamais une occasion d'écouter de la musique, et en particulier les vieilles chansons vénitiennes qui faisaient vibrer son cœur en lui rappelant son enfance, et surtout sa mère. Elle avait une très belle voix, la pauvre femme, et tout en faisant son ménage ou en épluchant ses légumes, elle ne cessait de chanter la vieille nostalgie vénitienne. Durant toute son enfance, Cravelli avait pratiquement été entouré de chansons.

Ilse Wagner fit un nouveau signe de la main, et la gondole s'immobilisa sur commande en plein milieu de Canale Santa Anna. La silhouette du balcon se dessinait maintenant avec précision : le grand nez en bec d'aigle, le menton proéminent, signe de domination, les longues mains osseuses qui battaient la mesure sur les bras du fauteuil.

— C'est lui ? interrogea Ilse dans un murmure, mais le gondolier lui lança un regard étonné.

— C'est Sergio Cravelli, oui...

Un long frisson parcourut tout le corps de la jeune fille. Elle s'efforça de faire en pensée une synthèse de toutes les indications qu'elle avait pu recueillir sur Cravelli, pour reconstituer le personnage, mais le résultat, bien qu'approximatif, renforça encore ses inquiétudes.

Elle plongea de nouveau les mains dans l'eau froide, ce qui dissipa légèrement la tension presque insoutenable à laquelle son système nerveux était soumis depuis quelque temps.

— Approchez-vous de l'escalier, je vous prie..., dit-elle. Et surtout, attendez-moi. Même si ma visite dure très longtemps...

— Si, Signorina...

Pour la seconde fois, elle affronta la façade somptueuse et agita le marteau de bronze. L'écho des coups sourds se répercuta longuement à travers la maison, comme si une immense grotte creusée dans le roc se trouvait derrière le portail d'entrée. Les mendiants continuèrent à chanter ; l'un d'eux avait tiré un calepin de sa poche et inscrit quelques mots ; puis après avoir arraché la feuille, il l'avait passée à un violoniste qui posa immédiatement son instrument sur le sol et s'enfuit dans une embarcation en stationnement près des marches.

Derrière la porte, un bruit de chaînes et de poutres. Quelques grincements de rouille. Puis la lourde porte s'entrouvrit en gémissant. Le maître d'hôtel jeta sur la visiteuse un regard interrogateur.

— Signorina ? demanda-t-il. Vous êtes déjà venue une fois ici...

— Oui. Mais Signore Cravelli était absent. Maintenant, je sais qu'il est là, car je l'ai aperçu sur le balcon...

Le domestique s'effaça.

— Entrez, je vous prie...

Ilse Wagner pénétra dans l'ancre du Palazzo Barbarino, étonnée elle-même de l'assurance de sa démarche. Dans le hall d'entrée, elle eut tout loisir de repérer les lieux, car le maître d'hôtel disparut prestement derrière une porte protégée d'une lourde tenture, et la laissa seule. D'immenses lustres de cristal jetaient des reflets bigarrés sur des armes et des armures antiques ; étincelantes, pendues aux murs. Deux splendides Gobelins représentant des scènes de tournois moyenâgeuses, des lances exotiques et des enseignes encadraient une majestueuse cheminée de marbre.

Ces quelques instants d'attente lui parurent une éternité. Elle sentit peu à peu sa gorge se nouer et, au fur et à mesure que la peur grandissait en elle, s'évanouissait cette carapace de courage dont elle s'était armée. Pour un peu, elle se serait précipitée sur la porte pour prendre la fuite.

Il était trop tard. Sergio Cravelli descendait le large escalier monumental, un sourire bienveillant aux lèvres, bien que mécontent d'avoir été arraché aux mélodies de son enfance. Il descendait à grands pas saccadés, la tête tendue vers l'avant, comme à son habitude.

— À votre service, Signorina..., dit Cravelli.

Qui peut-elle bien être ? se demandait-il en même temps. C'est une Allemande, m'a précisé Fausto.

— Je... Je voudrais seulement obtenir un renseignement, répondit Ilse d'une voix mal assurée. Quelqu'un m'a conseillé de m'adresser à vous...

Cravelli fit un sourire. Ah, elle vient pour un terrain. Voyons, serait-ce le pré pour lequel j'ai fait passer une annonce, ou la vigne ? À moins que, peut-être, cet hôtel au bord de la mer...

— Voulez-vous me suivre, Signorina ? Allons dans ma bibliothèque, nous y serons plus à l'aise pour discuter... Puis-je vous offrir un rafraîchissement ? Un café ? Une glace...

Cravelli la précédait ; il ouvrit une porte, s'effaça devant sa visiteuse, et referma la porte derrière lui. Puis il actionna quelques interrupteurs afin d'obtenir la pénombre propice à l'observation. L'atmosphère de la vaste bibliothèque, à la fois intime et mystérieuse, ne laissait pas d'impressionner les visiteurs.

— Le Palazzo est un peu sombre, avoua Cravelli en offrant un siège à Ilse, d'un geste de la main. Mais je tenais à lui garder son caractère ancien, l'éclat légèrement terni de la Renaissance, que ces quelques niches à l'éclairage doux trahissent encore. La technique moderne, avec son néon et sa crudité, ôte tous les voiles et tue le charme... Comme vous êtes Allemande, je pense que vous devez aimer le romantisme...

Tout en parlant, il souriait à Ilse, mais on sentait son visage de vautour aux aguets. Savamment installé dans une demi-pénombre, il restait prudemment soustrait à l'observation de ses interlocuteurs.

— Comme vous êtes bien installé..., murmura Ilse pour dire quelque chose. C'est très joli ici...

Le son de sa propre voix lui rendait un peu de courage.

— Puis-je vous demander ce qui vous amène chez moi ? Et qui vous a conseillé de venir me trouver... De quoi s'agit-il au juste ?

— Je voudrais simplement vous poser une question...

Ilse se forçait à sourire, mais le rôle qu'elle jouait l'épuisait, et le sourire ressemblait plus à une grimace.

— Je vous écoute, Signorina...

— Vous connaissez le Dr Berwaldt ?

Cela vint brutalement, comme un coup de massue sur le crâne. Cravelli se félicita de sa position avantageuse, protégée par l'obscurité de la bibliothèque ; ainsi le tressaillement de son visage passa totalement inaperçu. Lorsque, au bout d'une parcelle de seconde, il se pencha vers Ilse, il s'était dominé et souriait de nouveau avec innocence.

— Dottore Berwaldt ? répéta-t-il en ayant l'air de fouiller sa mémoire.

— Oui. Je le cherche.

— Vous aussi ?

Cravelli ne savait que penser. On pouvait admettre deux suppositions : ou bien cette fille avait été tentée par le goût de l'aventure et la prime de cent mille lires promise par le journal et voulait occuper les gros titres au moins une fois dans sa vie, ou bien elle était détective, professionnelle ou amateur, peu importe, en tout cas suffisamment raffinée pour jouer l'innocente et essayer de forcer les retranchements de Cravelli et de découvrir une brèche dans son système de défense.

— Alors, vous aussi, vous avez lu les journaux ? demanda-t-il en s'efforçant d'ajouter une nuance d'ironie dans sa question.

— Oui.

— Quel rôle m'attribuez-vous donc dans cette affaire ? Ai-je besoin de préciser que, pour l'instant, habiter le long du Canale Santa Anna manque particulièrement d'agréments...

— Je pensais que vous pourriez m'aider, Signora Cravelli.

— Ah oui ? Et qu'est-ce qui vous fait penser une chose pareille ?

— J'ai trouvé votre adresse dans la corbeille à papier du D<sup>r</sup> Berwaldt.

Cravelli sentit l'inquiétude le gagner. Force lui fut de reconnaître pour lui-même qu'il se trouvait cette fois en face de son adversaire le plus redoutable, le seul être qui eût une véritable preuve en main de son implication dans l'affaire Berwaldt. Et il savait aussi que si cette fille parvenait à quitter le Palazzo Barbarino, lui, Sergio Cravelli, était perdu.

Il courut à la fenêtre et jeta un regard au-dehors. Devant les marches, la gondole attendait patiemment, tandis que le gondolier bavardait paisiblement avec les mendiants.

— C'est votre gondole, Signorina ?

— Oui.

Cravelli réfléchit fiévreusement. Impossible de lui régler son sort le jour même. Dehors, le gondolier attendait sa cliente, et il n'accepterait certainement pas de partir de là, s'il avait reçu l'ordre exprès d'attendre, coûte que coûte. Une seule solution... La retenir, éveiller sa confiance, gagner du temps, l'aveugler en quelque sorte.

— Vous avez réussi à mettre à jour un grand secret sans vous en rendre compte, Signorina, fit Cravelli en tournant le dos à la fenêtre. Bien entendu, je connais le D<sup>r</sup> Berwaldt. Nous entretenons depuis longtemps une correspondance suivie, ainsi que des relations d'affaires. Il est exact que je lui ai envoyé un mot manuscrit à l'hôtel Excelsior, je ne vois d'ailleurs pas pour quelle raison je m'en cacherais...

L'évocation de l'hôtel Excelsior provoqua chez Cravelli une violente réaction ; le sang lui monta à la tête, et il fut obligé de s'appuyer au mur et de se retenir à n'importe quelle prise pour ne pas bondir

sauvagement sur sa visiteuse. Une idée lui était venue, qui lui coupait presque le souffle.

— Qui êtes-vous donc, Signorina... ? interrogea-t-il d'une voix sourde.

Il avait l'impression d'être sur le point d'exploser intérieurement.

— Ilse Wagner...

Cette fois, il dut fermer les yeux un instant. Oh, pensa-t-il. C'est trop, mon cœur n'y résistera pas. Juste au moment de la victoire finale...

— La secrétaire du D<sup>r</sup> Berwaldt..., compléta-t-il dans un murmure.

— Oui. J'arrive de Berlin...

— De Berlin !

Cette exclamation résumait la joie, le triomphe, tout l'espoir et le soulagement qu'éprouvait Sergio Cravelli en voyant poindre l'aube du succès.

— Enfin, vous êtes là ! Enfin ! – Il donnait vraiment l'impression de nager dans un océan de béatitude. – *Madonna mia*... Voilà des jours et des jours que nous vous cherchons ! Oui, Signorina, comme une pierre précieuse égarée... le D<sup>r</sup> Berwaldt a été appelé d'urgence à Florence et a totalement oublié la promesse qu'il vous avait faite d'aller vous chercher à la gare. Le lendemain matin, il est rentré et s'est presque arraché les cheveux devant sa négligence. Nous avons parcouru tout Venise, dans tous les sens, sommes passés d'hôtel en hôtel, de pension en pension. Devant le résultat décevant de nos investigations, il était désespéré et m'a chargé de tout mettre en œuvre pour vous retrouver. Mais que pouvais-je faire ? Vous vous étiez évanouie dans Venise, et le D<sup>r</sup> Berwaldt était obligé de repartir immédiatement pour Florence. – Cravelli joignit les mains. – Et vous voilà ici, enfin... grâce à une vieille enveloppe ! Je vous félicite Signorina... votre faculté de déduction me renverse ! Inutile de vous dire combien le D<sup>r</sup> Berwaldt sera heureux de vous retrouver, en revenant de Florence...

Ilse Wagner serra les mains sur sa poitrine. Elle avait enfin découvert la bonne piste. Cravelli était en rapport avec le D<sup>r</sup> Berwaldt. Est-ce que Cramer était au courant ? Sans doute, et voilà pourquoi aussi, vraisemblablement, il faisait surveiller jour et nuit les abords du Palazzo Barbarino. Berwaldt se trouvait-il effectivement à Florence ? Et surtout, surtout, l'essentiel : pourquoi Cramer lui avait-il caché délibérément les rapports entre Cravelli et le D<sup>r</sup> Berwaldt ? Quel rôle exact Rudolf Cramer jouait-il dans cette intrigue ?

— Alors le D<sup>r</sup> Berwaldt est toujours en vie ? interrogea-t-elle.

— Pourquoi ne serait-il plus en vie ? répondit Cravelli en feignant la surprise. Ah oui, vous pensez aux articles des journaux ? Il ne faut pas tout prendre au pied de la lettre, Signorina. Les journaux écrivent n'importe quelle absurdité pour réveiller un peu l'époque endormie...

Cette période estivale n'est pas la plus favorable pour la presse, vous savez ! Le Dr Berwaldt se porte comme un charme, mais sa disparition brusque du sol de Venise est liée à des manœuvres politiques, dont le public n'a pas besoin d'avoir écho, vous comprenez. Des millions de dollars sont en jeu... Vous êtes bien au courant, n'est-ce pas ? Ce produit qu'il vient de découvrir... et dont la valeur inappréciable ne peut même pas être évaluée en chiffres ! Un produit capable de modifier la structure médicale du monde entier. Et moi... – Cravelli se dressa sur la pointe des pieds et lança sa tête de vautour vers une proie invisible – moi, je suis heureux et fier d'avoir contribué à lui faciliter les transactions...

Ilse Wagner poussa à son tour un soupir de soulagement. La solution de l'énigme lui parut tellement banale, maintenant que tous les mystères semblaient éclaircis, qu'elle ne put s'empêcher de rire. Cravelli se joignit à elle, pour la forme.

— Mon Dieu, comme j'ai eu peur ! avoua-t-elle.

— Peur ? Ah, à cause des articles ? J'ai envoyé immédiatement les journaux à Florence, et dès demain le Dr Berwaldt va démentir toutes ces rumeurs stupides et se présenter au public, afin de rassurer tous les esprits. Demain ou après-demain, dès qu'il sera rentré... Me ferez-vous le plaisir de rester dîner avec moi ce soir, Signorina ? Vous pouvez renvoyer votre gondole en toute tranquillité, je vous raccompagnerai à votre hôtel avec mon canot automobile...

Ilse Wagner hésita. Elle pensait au rendez-vous avec Rudolf Cramer, la promenade nocturne en gondole et la promesse de répondre ce soir même à tous les points d'interrogation.

— J'ai déjà un rendez-vous..., dit-elle timidement, mais la tête de vautour se dressa, menaçante.

— Impossible ! Vous refusez, tout simplement ! Jamais le Dr Berwaldt ne me pardonnerait de vous avoir laissée partir au moment même où nous vous avons enfin retrouvée ! Non, non, il n'est pas question de refus, vous êtes mon invitée...

— Je ne peux pas me dédire...

— Je le ferai à votre place. – Un large sourire. – La magie de Venise ?... Je connais ça. Qu'on le veuille ou non, on ne peut pas s'empêcher de tomber amoureux ici. D'ailleurs, soyons sincères : on ne peut vraiment connaître Venise que si on arpente indéfiniment ses rues, ses ponts et ses quais bras dessus bras dessous avec un être aimé... Alors seulement, les ponts poussent des soupirs réels et l'eau se transforme en métal argenté au clair de lune. – Cravelli hocha la tête d'un air navré. – Renoncez-y pourtant, pour un soir, Signorina... On peut facilement rattraper le temps perdu, à Venise. Les heures de bonheur ne passent pas, elles se renouvellent à l'infini...

— Vous devenez poète, Signore Cravelli...

— Je suis un fils de la Reine des Eaux ! Quand je parle de Venise, je ne peux m'empêcher d'être ému... Il faut des rimes mélodieuses pour raconter Venise, le langage de tous les jours est trop plat, trop banal...

— Cravelli se pencha vers la jeune fille, et avant qu'elle ait pu se défendre, il lui saisissait la main et y déposait un baiser léger. — Restez je vous en prie, Signorina, et partagez mon repas ! Une demi-heure seulement... Vous en serez quitte pour un peu de retard, ce n'est pas grave. Accordez à un vieil homme la joie d'une présence pleine de jeunesse et de fraîcheur...

Ilse Wagner regarda sa montre. Une demi-heure... Pas une minute de plus. Elle approuva d'un signe de tête, mais Cravelli avait disparu. Dans le hall, il appelait son maître d'hôtel, Fausto.

Ilse était soulagée ; son cœur bondissait dans sa poitrine. Berwaldt vivait, il se trouvait à Florence et allait rentrer le lendemain. Quant à Cravelli, plus on le connaissait, plus on l'appréciait. Surtout quand il mettait la conversation sur Venise ; alors il se révélait un conteur plein de charme et de fantaisie, et il s'échauffait comme un adolescent au souvenir de son premier amour.

— Fausto ! s'écriait Cravelli dans le hall. Vite, du vin, des fruits, un repas léger... — Puis il revint dans la bibliothèque et s'inclina en souriant. — On a toujours l'impression de vivre au Moyen Âge ici, n'est-ce pas ? Il faut hurler pour se faire entendre. Mais attendez le marsala, et vous m'en direz des nouvelles. Un vin lourd comme l'odeur pénétrante de milliers de chameaux et doux comme l'essence de rose...

Il attendit pour s'asseoir qu'Ilse Wagner eût pris place sur une des chaises antiques, aux dentelures savantes. Sur la nappe blanche, une carafe de cristal taillé contenant un liquide brunâtre étincelait sous la lumière des lustres. Cravelli versa ce vin sombre dans les verres à haut pied. Un parfum d'amande et de raisin sec envahit la table. Ilse Wagner ne pouvait détacher ses yeux de la carafe.

— Qu'est-ce que c'est ? demanda-t-elle.

Cravelli huma son verre en fermant les yeux. Sur son visage, une expression de volupté contenue chassa les convoitises du voutour.

— Un vin, que j'appelle « le sang du soleil » ! Il pousse au sud du Vésuve, sur un sol volcanique... Ce n'est qu'un minuscule vignoble dont la production annuelle ne dépasse pas deux cents bouteilles... mais, pour ce vin-là, les dieux eux-mêmes se seraient déclaré la guerre. — Il leva son verre en direction de son invitée. — Ce vignoble m'appartient. Boire un verre de ce breuvage unique est pour moi le comble du bonheur.

Il but d'une seule gorgée la moitié de son verre, tandis qu'Ilse se contentait de goûter prudemment du bout des lèvres. À la fois sucré et épais, il laissait un arrière-goût étrange de produit pharmaceutique,



pas désagréable au fond, et même, dès la seconde gorgée, assez fascinant. Ilse reposa son verre et hocha la tête en direction de la carafe.

— Un vin vraiment très curieux, Signore Cravelli.

— « Le sang du soleil », Signorina. Extrait des laves enivrantes du Vésuve. La langue baigne dans une rosée paradisiaque.

— Un poète...

Ilse se mit à rire sans raison précise.

— Pour s'en délecter, il faut être poète, Signorina.

Il alla à la porte, et aussitôt Fausto entra, suivi de deux autres domestiques portant chacun un plat d'argent. Les mains gantées de blanc, muets comme des automates, ils firent le service sans même jeter un coup d'œil vers Ilse Wagner. Visages totalement inexpressifs, mais style impeccable. Seul Fausto regarda la jeune fille en lui présentant un plat. Les deux autres, leur service terminé, quittèrent la pièce sans bruit, comme ils étaient venus.

Fausto posa sur l'assiette d'Ilse un morceau de poulet froid ; Cravelli se contenta de salade. Tout en mangeant lentement, il observait son invitée. Elle a le dossier, ne cessait-il de se répéter. Mais pas sur elle, bien entendu. Comment entrer en possession des formules sans user de violence à son égard ? Comment lui poser des questions adroites sans éveiller ses soupçons ?

Cravelli se pencha légèrement vers elle.

— Je suis très heureux que vous m'ayez consacré ces quelques instants, dit-il galamment. Vous ne pouvez pas savoir combien un vieil homme peut être reconnaissant pour chaque bouffée de jeunesse et de chaleur bienfaisante...

Dans son grenier transformé en hôpital miniature, le Dr Berwaldt tenait de nouveau compagnie à Lucia Tartonelli et à Emilia Foltrano. Il méditait devant les photos apportées par les deux femmes. Des groupes d'enfants entourant leur papa. Enfants aux visages épanouis, pleins de santé et de gaieté. Quant aux pêcheurs, il suffisait de contempler leur joie de vivre évidente et leur force, pour savoir qu'une tribu d'enfants faisait tout autant partie d'eux-mêmes que leurs bateaux et leurs filets.

Emilia avait commencé à éprouver d'intolérables souffrances, que Berwaldt calma avec une dose minime de morphine. À présent, écroulée dans l'oreiller, maigre et désespérée, elle parlait d'une voix traînante de ses enfants. Ses yeux brillaient d'un éclat anormal ; à chaque instant, sa voix se perdait dans un sanglot.

Berwaldt sentait aussi naître en lui le désespoir. Vous allez mourir, pauvres femmes, devait-il se retenir de crier. Mourir misérablement, dans des souffrances atroces. Non pas parce que Cravelli en a décidé

ainsi, mais parce que vous n'avez pas une seule chance de vous en sortir. Bien sûr, il pourrait y avoir une chance... Le médicament à la fois miraculeux et satanique... Je pourrais essayer, certes, mais votre retour à la vie sonnerait le glas de millions d'êtres humains, même de Feruccio, ce pauvre petit bambino aux jambes maigres.

Il caressa la main d'Emilia, dans un geste d'apaisement, et fit un signe à Lucia, en pleurs devant une photo de ses enfants. Puis il sortit en courant de la chambre et se précipita sur le téléphone. Mais avant d'entendre la voix de Cravelli, il se passa plusieurs minutes.

— Oui ? demanda ce dernier d'une voix brève. Que se passe-t-il ? J'ai de la visite.

— Je voulais seulement vous transmettre un message. – La voix de Berwaldt tremblait d'émotion. – Les deux femmes sont sur le point de mourir...

— Mais, mais... Vous ne pouvez tout de même pas accepter cela, alors que vous avez la possibilité de...

— Je ne me dessaisirai pas des formules ! Jamais ! Pas même maintenant. Seulement vous avez été très généreux dans vos provisions de morphine... Il y en a largement assez pour les deux malades et pour moi...

— Ne faites pas l'idiot ! – La voix de Cravelli pépiait dans le téléphone ; à croire qu'il voulait éviter d'être compris par son convive... – Je n'ai plus besoin ni de votre suicide ni de votre... secret ! Dès demain, j'aurai tout ce que je désire sans bouger de mon fauteuil...

— Je qualifierais votre bluff d'infantile, Cravelli...

— Croyez ce que vous voulez, mon cher. Je vous ai dit que je recevais ce soir. Nous dévorons ensemble du poulet froid et dégustons un excellent marsala. L'accord parfait règne entre nous. Au fait, vous ai-je dévoilé le nom de mon invitée ? Ilse Wagner... Vous connaissez ?

Un craquement... Cravelli avait raccroché.

Le récepteur tomba des mains du D<sup>r</sup> Berwaldt.

Ilse Wagner..., bredouilla-t-il dans le silence de sa chambre. Il a mis aussi la main sur elle, le monstre. Mon Dieu, par pitié...

À moitié fou de rage, devant cet acharnement du destin, il courut tout le long du corridor jusqu'à la lourde porte du grenier sur laquelle il assena une volée de coups de pied et de coups de poing. Il entendit l'écho de ses coups se heurter aux murailles épaisses et se répercuter de l'autre côté de la cloison ; mais l'entendrait-on des étages inférieurs ?

— Ilse ! hurla-t-il d'une voix haute. Ilse ! Ilse !

À force de frapper, les paumes de ses mains saignaient ; oubliant le sang, la douleur, inondé de sueur et le désespoir au cœur, il frappait, frappait sans cesse, le souffle haletant, tandis que les deux mourantes

dans leur lit, incapables de faire le moindre mouvement, tressaillaient d'horreur à chaque coup et à chaque cri.

Rien ne le retenait. Il frappa bientôt en cadence, avec l'espoir insensé d'être entendu et compris.

Trois brèves, trois longues, trois brèves...

S.O. S... S.O. S... S.O. S...

Sauvez-moi ! Et vous sauvez en même temps l'humanité de la catastrophe !

Au secours !

— Je suis heureux de constater que vous appréciez ce petit repas intime, Signorina, déclara Cravelli en revenant du téléphone. Excusez le dérangement causé par ce coup de fil intempestif. Un vieux camarade qui cherche à faire de la surenchère sur une vieille baraque en ruine... — Cravelli se rassit en face de son invitée et saisit le verre au long pied. — J'ai eu le temps de réfléchir, et je ne dirai rien au D<sup>r</sup> Berwalddt... Je ne lui dirai pas que je vous ai retrouvée ! Quand il reviendra de Florence, nous lui ferons une surprise. Je dirai simplement ceci : Il est temps de rédiger un projet de contrat. Un instant, j'appelle ma secrétaire... Et c'est vous qui entrerez ! Vous verrez sa tête !

Cravelli se mit à rire de bon cœur et leva son verre à la santé d'Ilse Wagner. Son humeur planait dans les sphères du beau fixe.

Le vin capiteux commençait à peser comme une chape de plomb sur le cerveau de la jeune fille. Elle s'en rendit compte, car tous les objets qu'elle prenait en main lui paraissaient d'une étonnante légèreté alors qu'elle avait l'impression d'être elle-même transformée en une statue de bronze au fond de son fauteuil. Elle regarda péniblement sa montre, et fit un effort surhumain pour se lever.

— La soirée a été très agréable, Signore Cravelli, articula-t-elle avec peine. Mais maintenant, il est temps que je m'en aille... Nous avons convenu d'une demi-heure !

Cravelli esquisssa une grimace de déception attristée.

— Vous êtes dure, Signorina. Je suppose que votre rendez-vous nocturne a plus de charme, et surtout plus de jeunesse, que moi. — Il leva les deux mains, avec une componction bien simulée. — C'est le sort d'un vieil homme...

Il fit le tour de la table.

Les formules, songea-t-il. Comment me les procurer, bon sang. Je suis acculé, impossible de ne pas la laisser partir.

— Dans quel hôtel êtes-vous descendue ?

— À l'Excelsior.

— Vous veniez directement de Berlin ?

— Oui.

— Comme vous avez dû vous sentir désespérée... toute seule dans une ville inconnue...

— Je dois dire que j'étais complètement perdue.

— C'est vraiment impardonnable de la part du D<sup>r</sup> Berwaldt. Je lui dirai ma façon de penser, soyez-en sûre ! Comment est-ce possible de vous oublier, vous ? Voilà bien une réaction typique de savant, aucun sens de la vie...

— Au début, je n'y comprenais rien. Je n'aurais vraiment pas su comment me débrouiller, si quelqu'un n'était pas venu à mon secours.

— Et c'est avec ce garçon généreux que vous avez rendez-vous, n'est-ce pas ? questionna-t-il encore. Je vous en prie, ne prenez pas ma curiosité en mauvaise part...

— Oui, c'est lui que je dois rencontrer ce soir.

— Alors, il nous reste bien quelques minutes encore... Ce garçon attendra bien un peu...

— J'aimerais mieux ne pas le faire attendre. Et surtout, j'aimerais mieux qu'il ne sache pas où j'étais...

Elle se tut, car elle sentait le terrain glissant sous ses pieds ; elle eut soudain la vague impression de se lancer dans une sottise qui pourrait être lourde de conséquences. Cravelli saisit sans peine le sens de son hésitation ; son visage se fit plus dur.

— Pourquoi donc ? demanda-t-il. Je me demande en quoi une visite chez moi peut paraître louche...

— Vous comprenez, ces derniers temps, on a tellement jaser et écrit de stupidités. — Ilse Wagner essaya de se sortir elle-même de l'impasse.

— On m'a interrogée, j'ai dû signer des procès-verbaux, un certain Cramer ne me laissait pas une minute de repos...

— Je ne vois pas en quoi cela peut avoir un rapport quelconque avec moi, Signorina..., déclara sèchement Cravelli.

— Non, mais si on apprend que je suis venue vous trouver, forcément, vous allez être impliqué dans cette histoire. Personne ne sait encore que vous connaissez le D<sup>r</sup> Berwaldt et que vous êtes en relation d'affaires avec lui... Seulement, vous ne pourrez plus le cacher ensuite. Je crois que c'est votre intérêt même...

Sergio Cravelli jeta sur Ilse un regard béat d'étonnement.

— Vous êtes vraiment une fille remarquable, douée d'une faculté de déduction étonnante !

— Vous avez dit vous-même que le D<sup>r</sup> Berwaldt tenait essentiellement à ce que le secret soit bien gardé...

— C'est exact. — Cravelli avait retrouvé sa jovialité apparente ; il sourit. — Je ne manquerai pas de féliciter le D<sup>r</sup> Berwaldt pour le flair dont il a fait preuve en dénichant une perle rare comme secrétaire ! Vous avez bien les papiers sur vous, n'est-ce pas ? lança-t-il sans transition.

Cette question le tenaillait depuis un certain temps, il se sentait comme un volcan sous pression.

— Quels papiers ?

— Nos transactions ont abouti à une impasse parce qu'il manquait au D<sup>r</sup> Berwaldt quelques documents de la plus haute importance, et il voulait vous charger de les apporter et de nous les transmettre. Il s'agit, je crois, de formules, ou de quelque chose d'approchant. Elles lui sont nécessaires pour ses expériences de démonstration.

Ilse Wagner approuva d'un signe de tête. Si certains doutes, assez vagues il est vrai, lui étaient venus au cours de la soirée, ils ne tardèrent pas à s'évanouir. Il avait suffi à Cravelli de mentionner formules et documents pour la convaincre qu'il se trouvait effectivement en relation d'affaires étroite avec son chef. Sinon, jamais le D<sup>r</sup> Berwaldt n'aurait parlé de ses papiers personnels, et encore moins de la mission qu'il lui avait confiée à elle, sa secrétaire, en l'occurrence apporter en personne les précieux dossiers à Venise. Ces détails-là, seul un initié pouvait les connaître.

— C'est juste, dit-elle. — Le cœur de Cravelli fit un bond dans sa poitrine. — Vous me paraissez tellement au courant des affaires du D<sup>r</sup> Berwaldt que...

— Mais voyons, Signorina, nous sommes des amis ! s'exclama Cravelli dans un transport d'enthousiasme. Vous le connaissez aussi bien que moi, et vous comprendrez donc finalement que sans sa passion de l'indépendance, il ne serait pas descendu à l'hôtel Excelsior, mais aurait accepté mon invitation et se serait installé ici même, au Palazzo Barbarino. Ensuite, ce fiasco stupide avec les formules manquantes ! Nos collaborateurs des États-Unis et du Canada, les filiales les plus importantes de notre groupement, n'ont pas eu de peine à se laisser convaincre, mais tout de même, les documents essentiels n'étaient pas là. Les preuves avec chiffres à l'appui. Les formules. J'en ai presque fait une maladie, mettez-vous à ma place, en tant qu'intermédiaire... Si près du but !

Ilse Wagner hocha la tête d'un air approbateur.

— J'ai apporté tout ce qui manquait au D<sup>r</sup> Berwaldt...

Surtout, ne pas réagir, se dit Cravelli intérieurement. Pas un cri, pas un geste. Il ne s'agit même pas de laisser percer une lueur d'espérance ! Du calme, du calme, presque jusqu'à friser l'indifférence...

Il se détourna, car il se sentait incapable de maîtriser l'expression de son regard. Elle a apporté les documents, se répétait-il sans arrêt. Elle a apporté les documents...

— Parfait. Dans ce cas, nous pouvons envisager la signature définitive du contrat dans un délai relativement court, dit-il d'une voix rauque, en se rapprochant de la jeune fille. Dès que le D<sup>r</sup> Berwaldt

reviendra – demain ou après-demain, il ne l’a pas encore précisé – nous pourrions lui présenter le contrat définitif. Vous pourriez m’aider dans ce travail, en écrivant le texte ? Je pense que, étant donné nos relations d’amitié, le Dr Berwaldt ne verrait aucun inconvénient à ce que vous me passiez dès maintenant le dossier afin de ne pas perdre de temps et de transmettre à nos associés les résultats chiffrés de ses recherches.

Cravelli retint un instant sa respiration. Ouf ! C’était fait. Il avait lancé le grand coup, avec élégance, naturel et confiance. Sans violence, sans pression, sans chantage et sans avoir dû recourir à de nouvelles victimes achetées à prix d’or.

— Je ne sais pas..., fit Ilse Wagner sans prendre garde à l’air triomphant de son interlocuteur. J’ai reçu l’ordre formel de ne jamais me séparer de ces papiers en faveur de quelque étranger que ce soit...

— Signorina... Suis-je un étranger dans cette affaire, moi ?

Cravelli souriait. On aurait pu le prendre pour un bon tonton-gâteau. Seuls ses petits yeux chafouins avaient gardé leur regard glacial d’oiseau de proie.

— Je ne sais pas...

— Vous voyez bien pourtant que je suis informé des moindres détails ! Vous êtes vraiment injuste en me traitant avec mépris d’étranger... Je connais les mesures de sécurité prises par le docteur, et elles sont justifiées, car il est entouré d’espions... Vous n’avez pas idée de la précision avec laquelle fonctionnent les services d’espionnage, même dans un secteur comme le nôtre. Il faut reconnaître aussi que la moindre découverte, si elle perce, représente des millions et des millions, et c’est bien sûr le premier arrivé qui gagne ! – Cravelli enfouit au fond de ses poches ses mains tremblantes d’émotion contenue. – Il n’est pas question de cette course au sprint entre nous, le Dr Berwaldt et moi, nous sommes collaborateurs et amis ! Nous mettons nos capacités et nos relations en commun et nous unissons nos efforts pour diffuser au maximum sa découverte géniale.

— J’ai reçu la défense formelle..., répliqua durement Ilse Wagner.

Une sorte de répulsion la détournait de cet homme, et c’est cet instinct qui l’empêcha de reconnaître la logique de son raisonnement. Le sourire en apparence imperturbable de Cravelli se transformait en rictus forcé.

— Je rends hommage à votre conscience professionnelle, Signorina, mais il arrive parfois qu’un excès de conscience devienne nocif. Pour le Dr Berwaldt, le succès de nos projets – et n’oubliez pas le facteur temps ! – représente la somme assez coquette de vingt-cinq millions de dollars... Voudriez-vous supporter la responsabilité d’un échec ?

— Vingt-cinq millions de dollars..., bredouilla Ilse Wagner. – Ce chiffre fabuleux lui donnait le vertige.

— Vingt-cinq millions..., répéta-t-elle en tremblant.

Cravelli haussa les épaules.

— Oui, et en plus, vingt-cinq pour cent du chiffre d'affaires, à vie... Cette clause figure sur le contrat. Quand je pense, Signorina, que vous traînez avec vous ce trésor d'une valeur quasi incalculable pour l'entendement humain ! La chance unique de votre patron. Ou sa perte. Plus vite nous damons le pion à la concurrence – et ne croyez pas qu'elle reste inactive ! – plus nous avons de chances de succès.

Elle regarda attentivement Cravelli, dont le visage de faucon restait noyé dans la pénombre. Pourtant le rictus ne lui échappa pas, non plus que le regard brillant d'un éclat anormal. Un dégoût infini pour ce type écœurant se glissa dans son subconscient, impossible de le refouler. Les mains de Cravelli posées sur la mappemonde lui parurent des serres impitoyables... Elle avait l'impression d'être la proie choisie par le monstre... Ses mains velues sur son cou...

— Le dossier est chez moi, à l'hôtel, murmura-t-elle. Je puis vous l'apporter demain matin...

Un rapide effort de concentration et de réflexion. Demain matin ? Pourquoi pas ? La police n'avait encore découvert aucun indice. Les cabanes misérables de l'extrémité du Canale Santa Anna avaient été passées au crible, sans résultat, certes. Quant aux articles des journaux, ils seraient vite oubliés car, en fin de compte, ils se limitaient tout au plus à quelques allusions qui, pour adroites qu'elles fussent, étaient loin de constituer des preuves. À supposer que Rudolf Cramer parvienne à prouver les relations existant entre le Dr Berwaldt et Cravelli, il lui faudrait attendre au moins le lendemain pour les présenter, ces preuves... et il arriverait quelques heures trop tard. Les formules se trouveraient déjà en sécurité dans les mains de Cravelli ; quant au Palazzo Barbarino, il serait vide... non, pas tout à fait vide... on y découvrirait deux femmes agonisant dans une chambre du grenier, et dans une pièce contiguë, un médecin empoisonné à la morphine...

Cravelli s'inclina galamment vers Ilse Wagner.

— Demain matin... Excellente idée. Je vais passer une partie de la nuit à entrer en contact avec tous nos associés, et demain soir, tout sera fin prêt pour l'établissement définitif du contrat. Bien entendu, en votre présence... Et vous pourrez ensuite reprendre immédiatement possession du fameux dossier. D'accord ?

— Oui.

Ilse Wagner se tourna vers la porte. Cravelli par contre ne fit pas un mouvement ; ses mains tremblaient toujours. Une crainte insensée lui fit presque perdre l'équilibre. Et si elle ne revenait pas, songea-t-il ? Si ce triomphe à portée de la main se révélait une illusion ?

Pendant un bref instant, il fut tenté d'enfermer tout simplement Ilse

Wagner au grenier, en compagnie du D<sup>r</sup> Berwaldt, et d'aller se procurer les dossiers lui-même à l'hôtel Excelsior, éventuellement en faisant usage de la force. Déjà il écartait les doigts pour saisir le cou blanc de la jeune fille, comme autrefois Ilona Szöke... Ce souvenir le rappela à la réalité. Il laissa tomber les mains et suivit Ilse Wagner dans le hall.

— Je suis enchanté de cette soirée..., prononça-t-il avec peine, d'une voix enrouée.

Il l'accompagna ensuite jusqu'à la porte d'entrée, dont il ôta lui-même la lourde barre. Juste à ce moment, on entendit des coups sourds. Faibles, mais distincts. Surprise, Ilse Wagner releva la tête. Impossible de savoir d'où venait le bruit... De la cave ou du grenier, de loin ou de près?... C'étaient des coups rythmés, dont l'écho se répercutait dans toute la maison.

Cravelli blêmit. Son visage empreint de feinte cordialité perdit son masque. Il observa la jeune fille du coin de l'œil, prêt à refermer la porte et à se jeter pour de bon cette fois sur sa proie, si elle s'avisait de poser la moindre question suspecte.

Voilà que ça recommençait... un peu plus faible peut-être, mais la maison n'en vibrait pas moins, du haut en bas, ça vient des étages supérieurs, se dit Ilse.

— Là-haut, dans la salle des Chevaliers, on est en train de poser des plinthes, expliqua Cravelli. Ces vieux palais délabrés... On n'a jamais fini de réparer, restaurer, rénover. Signorina, je vous en prie...

Il s'avança sur l'escalier de marbre, face au canal.

Dès qu'il se tut, de nouveau se firent entendre les coups. Le rythme paraissait régulier. Rien de commun avec des coups de marteau sur des plinthes de bois. Cela faisait plutôt penser à une mélodie... à cause de la régularité de la cadence sans doute.

Tac-tac-tac... taaaaac-taaaaac-taaaaac... tac-tac-tac.

Ilse Wagner suivit son hôte jusqu'à la gondole qui attendait toujours. Pour prix de sa patience, le gondolier reçut un gros billet de la part de Cravelli, et il s'inclina servilement pour marquer sa satisfaction.

— *Mille grazie, Signore !*

— À l'hôtel Excelsior...

Les mendiants ne disaient rien, et Cravelli ne s'occupait pas plus d'eux que s'ils avaient été des rats crevés. Il suivit la gondole des yeux, en agitant le bras, jusqu'à ce que tous, gondole, gondolier et secrétaire, aient disparu dans le magma du Canale Grande, happés par le fameux coude. Puis il rentra en hâte au palais et grimpa les escaliers quatre à quatre. On entendait toujours les coups sourds, la maison paraissait vibrer jusque dans ses assises.

— Espèce d'idiot ! s'écria-t-il tout en grim pant. Quel crétin ! Juste



au dernier moment...

Pendant ce temps, la gondole glissait avec grâce sur l'eau sombre du Canale Santa Anna. Ilse s'était contentée d'agiter la main une ou deux fois tant que Cravelli avait été en vue ; puis assise sur le banc de bois, elle contempla la façade imposante du Palazzo Barbarino.

Ces coups, pensa-t-elle. Curieux, ce rythme qui ne m'est pas inconnu. Ce n'est pas de cette façon qu'on cloue des plinthes... C'est un rythme connu, systématique, comme un signal en quelque sorte...

Soudain, elle porta les deux mains devant sa bouche pour ne pas pousser un hurlement. Un souvenir lointain, ressurgit brusquement des brumes du passé. C'était pendant la guerre, la fameuse préparation militaire pour les fillettes... On leur avait enseigné le Morse. Le stage n'avait pas duré longtemps, juste quelques jours, suffisants pour apprendre l'alphabet Morse, puis le pays tout entier s'était écroulé sous le feu de l'artillerie soviétique. Mais quelques bribes lui revenaient en mémoire. Les signaux les plus connus et les plus importants.

Trois brèves, trois longues, trois brèves...

S.O.S.

L'appel au secours. Le cri d'alarme.

Au secours !

S.O.S.

Quelque part dans le labyrinthe de caves et de greniers qui constituait le Palazzo Barbarino, soigneusement caché derrière des murs insondables, un être humain appelait au secours.

Un homme enterré vivant.

S.O.S.

Le D<sup>r</sup> Berwaldt.

En un éclair, Ilse Wagner eut soudain la révélation de l'atroce vérité, dans toute son ampleur. Elle se retourna une dernière fois, en frissonnant d'horreur, pour apercevoir les murailles pompeuses de ce palazzo auquel elle avait échappé pour avoir stupidement et naïvement promis d'apporter le dossier secret le lendemain matin.

— Vite..., dit-elle d'une voix sans timbre. Vite... *Schnell... presto... presto... presto...* – Malgré cette agitation, le gondolier comprit. – Vite, à l'Excelsior, par pitié !

À grands coups de rames, le gondolier glissa parmi l'encombrement du Canale Grande. L'eau paraissait brusquement plus noire, plus menaçante, plus nauséabonde.

Mais Ilse ne sentait rien, ne voyait rien... pas même l'océan de lumières autour du pont du Rialto. Elle s'était couvert les yeux de ses deux mains et pleurait tout bas de désespoir et d'impuissance.

Pour Cravelli, la paix du soir était définitivement compromise.

Outre les émotions de cette soirée épuisante, pour deux autres raisons encore.

Tout d'abord la discussion avec le D<sup>r</sup> Berwalddt, après le départ d'Ilse Wagner, et ensuite, une visite aussi inattendue qu'intempestive, une véritable irruption au Palazzo Barbarino, à une heure pour le moins indue.

Cravelli avait donc grimpé quatre à quatre les escaliers conduisant au grenier, et littéralement arraché la porte de ses gonds. Le D<sup>r</sup> Berwalddt lui tomba dans les bras, les mains ensanglantées, le front inondé de sueur. Il paraissait avoir totalement perdu la raison.

Il se releva d'un bond et se précipita comme un possédé sur l'italien, mais Cravelli se défendit d'un revers des deux mains, et le rejeta brutalement sur le plancher du corridor.

— Monstre ! hurla le D<sup>r</sup> Berwalddt hors de lui. Monstre ! Satan... — Il se précipita de nouveau sur Cravelli et se cramponna à son veston. — Où est Ilse ? Qu'est-ce que vous en avez fait ?

— Rien. — Cravelli jeta un coup d'œil ironique sur le D<sup>r</sup> Berwalddt tout en hochant la tête avec une certaine compassion pleine de condescendance. Et il se dégagea de l'étreinte encombrante. — Vous me prenez pour quoi ? Je l'ai tout simplement renvoyée son hôtel...

— Je ne vous crois pas..., haleta le D<sup>r</sup> Berwalddt.

— Dommage que je ne puisse pas vous laisser téléphoner à l'hôtel Excelsior. Mais comme je sais pertinemment que vous feriez des sottises, c'est impossible. Signorina Wagner et moi, nous avons très bien dîné, nous avons passé une soirée fort agréable, et ensuite, elle est rentrée chez elle.

— Et... et...

Cravelli fit un signe de tête amusé :

— Vous voulez parler des formules, sans doute ? Elle m'a promis de me les apporter demain matin.

— Jamais elle ne fera une chose pareille ! s'écria Berwalddt.

— Pendant un instant, vous auriez pu avoir raison. Vous avez là une secrétaire idéale, Dottore ! Douée d'un sens du devoir professionnel exceptionnel ! Mais j'ai tout de même réussi à la convaincre que vous seriez très agréablement surpris de trouver, en rentrant de Florence — car pour l'instant, vous êtes en déplacement à Florence — de trouver, dis-je, le projet de contrat terminé, prêt à être mis au propre et à être signé. Elle est compréhensive, cette petite...

— Jamais Ilse Wagner ne vous apportera le dossier, je le sais parfaitement, l'interrompt le docteur.

— Vous vous trompez, mon cher...

— Non. Je connais cette petite Ilse.

Manifestement, l'assurance de l'un tempérerait celle de l'autre. Cravelli pensa qu'il avait commis une grave erreur en laissant

s'échapper Ilse Wagner. Entre la nuit et le petit jour, il y avait place pour bien des heures de réflexion, comment oser espérer que des doutes ne surgiraient pas ? Or, Cravelli savait que le moindre doute, dans l'esprit de la jeune fille, l'empêcherait de tenir sa promesse. Elle n'apporterait pas le dossier, le lendemain matin, au Palazzo Barbarino...

— Il existe d'autres moyens, Dottore, répondit-il d'une voix sourde.

— Peut-être, mais vous les avez laissés passer.

— Pas encore ! Attendez quelques heures, et je vous donnerai d'autres nouvelles.

Là-dessus, Cravelli s'était échappé du grenier d'un pas raide.

Un coup sourd frappé à la porte d'entrée le fit sursauter. Puis un autre coup, et enfin un véritable martèlement, de fureur ou de folie ? Cravelli alla à la fenêtre, pour observer sans être vu.

Sur l'escalier de marbre, petit et courbé, les cheveux en bataille, le Pr Panterosi semblait utiliser ses dernières forces à actionner l'anneau de bronze, au risque de réveiller tout le quartier. Cravelli exhala un long soupir. Bien sûr, Panterosi. Il fallait s'y attendre. Dans sa lutte éperdue pour conquérir le pouvoir absolu, il l'avait presque oublié. Et pourtant, le Pr Panterosi était l'un des derniers à avoir vu le Dr Berwaldt... et à connaître les relations entre Berwaldt et Cravelli.

Cravelli alla ouvrir et fit entrer le petit vieillard.

— Où est-il ? s'écria Panterosi avec une impétuosité étrange pour un corps aussi faible d'apparence.

Inutile de demander de qui il s'agissait. Panterosi ne pouvait rechercher qu'un seul être au monde, en cet instant critique.

— À Florence.

— menteur ! J'en reviens. Personne ne le connaît ni ne l'a vu !

— Je vous en prie, Monsieur le Professeur, approchez-vous.

— Il me faut ces ampoules de toute urgence, vous ne comprenez donc pas ?

— Si, je comprends parfaitement. Mais je ne puis rien faire, pas plus que vous.

— Que signifie toute cette campagne de presse ? Pourquoi le Dr Berwaldt se serait-il évanoui dans le Canale Santa Anna ?

Panterosi courait en rond dans toute la bibliothèque ; il tournait autour du globe comme un cheval dans un manège, au bout d'une corde. Tête basse et mains derrière le dos.

— Cette campagne de presse ? — Cravelli se mit à rire. — Un truc de scribouillards pour réveiller les esprits endormis par le soleil et les vacances, faire du remplissage et vendre du papier.

— Ce n'est pas l'avis de la police...

— Je le sais ! J'ai eu droit moi aussi à leur visite domiciliaire d'usage. Eux aussi ils sont contents d'avoir enfin quelque chose à se

mettre sous la dent, répondit Cravelli sur un ton léger. Un cognac. Professeur ?

— Je veux savoir où se trouve Berwaldt ! hurla le vieil homme hors de lui.

— Comment le saurais-je ? Il m'a dit, en partant, qu'il allait à Florence. C'est de Florence qu'il m'a téléphoné dernièrement... Je ne peux pas vous en dire davantage.

— Florence ! Qu'est-ce qu'il peut bien fabriquer à Florence ?

— Est-ce que vous avez l'habitude de rendre compte de vos moindres faits et gestes, Monsieur le Professeur ?

Panterosi se laissa tomber dans un fauteuil. Il faisait penser soudain à une momie ratatinée, privée de force et de couleur.

— Une femme agonise..., dit-il sourdement. Une femme que je pourrais sauver si...

Pendant l'espace d'un éclair, la pensée de Cravelli s'envola vers Emilia Foltrano et Lucia Tartonelli, au grenier. L'expression de son visage se fit volontairement plus dure.

— Ce n'est pas moi qui vous ai conseillé de terminer vos expériences de singes sur une femme, Monsieur le Professeur. Le Dr Berwaldt lui-même serait horrifié, s'il l'apprenait.

— Mon Dieu, qu'est-ce que vous me dites là ? Je le sais bien. Mais je n'ai pas pu résister... Vous ne comprenez donc rien, vous, Cravelli ? Il n'y avait strictement aucun risque, cette femme était perdue... et voilà que nous tenons le succès à portée de la main ! À condition d'avoir ces dix malheureuses ampoules...

— Seulement voilà, nous ne les avons pas ! Autrement dit, votre réussite se transforme du même coup en crime...

— Je vais me dénoncer à la police, dit Panterosi d'une voix étonnamment calme.

Cravelli fit la grimace. Ce n'était pas précisément la démarche qu'il aurait souhaitée.

— Pourquoi donc ?

— Parce que j'ai commis un crime. — Il posa son verre près du cognac. — Un crime qui va avoir son dénouement d'ici quelques jours. Je ne puis plus rien tenter pour l'empêcher.

— Vous peut-être, mais le Dr Berwaldt, si.

— Où est-il donc ? s'écria de nouveau Panterosi.

— Un peu de patience, voyons. Quel est votre délai maximum, Monsieur le Professeur ?

— Je ne peux plus me permettre de perdre une seule minute, Signore Cravelli !

— Combien de temps, à votre avis, l'amélioration survenue dans l'état de votre malade peut-elle durer jusqu'à ce qu'elle se retrouve dans une situation critique ?

— Tout au plus deux semaines.

— Deux semaines ? Et vous criez dès maintenant ?

Panterosi lança un regard foudroyant sur Cravelli, comme s'il était prêt à sauter sur lui d'un seul bond. Le calme de son interlocuteur lui faisait perdre tout contrôle sur lui-même.

— Deux semaines de tortures insupportables, espèce d'idiot ! hurla-t-il. C'est ce que je vous souhaite, tiens ! Que vous ayez à vivre vous-même ces deux semaines-là.

— Merci bien. — Cravelli souriait d'un air moqueur. — D'ici deux semaines, il y a longtemps que le D<sup>r</sup> Berwaldt sera rentré, il a promis de revenir demain ou après-demain. Quant aux formules nécessaires à la fabrication synthétique du médicament, nous les aurons demain matin. Elles arrivent directement de Berlin. Que désirez-vous de plus, Professeur Panterosi !

Le professeur du coup resta pantois.

— Demain matin..., répéta-t-il en écho.

— Oui.

— C'est sûr ?

— Sûr et certain.

— Vous me le jurez ?

— Je vous le jure...

— Et si jamais...

— Eh bien, il ne vous restera plus qu'à aller trouver la police pour vous dénoncer. Et vous pourrez du même coup m'impliquer, moi, Sergio Cravelli, comme complice, car après tout c'est bien moi qui vous ai fait connaître le premier ce produit miraculeux.

— Votre assurance me confond, murmura Panterosi.

Le sourire de Cravelli s'accrut.

— Pourquoi ? Je sais parfaitement, moi, que nous aurons les formules demain matin, et qu'après demain, au plus tard, le D<sup>r</sup> Berwaldt sera là. Pourquoi me ferais-je du souci ?

Le P<sup>r</sup> Panterosi se rassit et tendit son verre à Cravelli.

— Encore un, s'il vous plaît, Signore...

Cravelli remplit le verre ; lui-même s'abstenait de boire. Les projets qu'il devait réaliser dans les quelques heures à suivre nécessitaient un esprit lucide et une main sûre.

— À quelle heure puis-je venir demain ? interrogea Panterosi.

— Vers midi. D'ici là, nous aurons déjà trié les formules.

— Si cela peut vous être utile, je mets mon laboratoire à votre disposition.

— Merci. Notre groupement possède ses propres labos.

— À Venise ?

— À Venise. — Sourire sarcastique de la part de Cravelli. — Notre jolie ville n'est pas seulement spécialisée dans la fabrication en gros de

gondoles et de romantisme, de cartes postales en noir et en couleurs, de rêves pour touristes, de verres, de lustres et de pensions alimentaires... – Un éclat de rire. – Notre sous-sol est tout aussi fertile en productions de la plus haute rentabilité...

Panterosi respirait avec difficulté ; les dernières émotions pesaient trop lourd sur son cœur usé. Tel un poisson en quête d'une goutte d'eau, il gobait littéralement chaque bouffée d'air avec un sifflement pénible à entendre. Finalement, il se décida à extraire de sa poche un petit flacon dont il absorba quelques gouttes avec l'avidité d'un assoiffé. Quelques exercices de respiration, et il retrouva peu à peu son calme. Son souffle se régularisa ; il put reprendre la conversation.

— Combien de temps la fabrication en laboratoire de ce produit nécessitera-t-elle ?

— Attendez donc le retour du D<sup>r</sup> Berwaldt ; il répondra lui-même à cette question.

— Après-demain ! Deux jours encore ! – Panterosi se dressa une nouvelle fois sur ses pieds. Décidément, on aurait pu le prendre parfois pour un pantin désarticulé. – Est-ce qu'il va téléphoner de Florence avant de rentrer ?

— Ce n'est pas impossible...

— Suppliez-le de revenir immédiatement ! Avouez-lui ce que j'ai fait, et je sais qu'il reviendra tout de suite !

— Sûrement..., fit Cravelli sans conviction.

Le lent retour de la gondole sur le Canale Grande avait permis à Ilse Wagner de retrouver un peu de calme intérieur et de lucidité. En arrivant à l'hôtel Excelsior, elle était de nouveau en mesure de réfléchir paisiblement à la situation. Plus elle y pensait, et plus elle jugeait invraisemblable la thèse d'un prisonnier retenu captif entre les murs du Palazzo Barbarino – le D<sup>r</sup> Berwaldt – et lançant désespérément à tous les échos des S.O.S. poignants.

Peut-être était-on bien, en fin de compte, en train de réparer les plinthes, se dit-elle. Pourquoi Cravelli retiendrait-il prisonnier un homme avec lequel il a l'intention de traiter d'importants marchés ?

En débarquant sur le ponton privé de l'hôtel Excelsior, elle était fermement résolue à ne pas révéler à Rudolf Cramer sa visite au Palazzo Barbarino, ni ce qu'elle en déduisait. Le personnage du chanteur de Zurich lui devenait d'ailleurs de plus en plus énigmatique, et elle n'arrivait pas à saisir les mobiles de ses actes. Pourquoi mettait-il par exemple une telle fièvre à rechercher le D<sup>r</sup> Berwaldt qui lui était totalement inconnu ?

Quelques mots adroits, négligemment lancés par Cravelli lui revinrent en mémoire. La concurrence ne perdait pas de temps ; les dispositifs d'espionnage fonctionnaient à plein rendement, il y avait

des millions de dollars en jeu, le premier arrivé gagne le sprint final... Cet homme qui se faisait appeler Rudolf Cramer ne serait-il pas par hasard l'agent secret d'un groupement concurrent décidé par tous les moyens à s'approprier l'exclusivité de la découverte du D<sup>r</sup> Berwaldt ? Quel intérêt peuvent représenter des formules chimiques pour un chanteur d'opéra ? Pourquoi ne cessait-il de faire peser les charges sur Cravelli qu'il ne connaissait pas ? D'ailleurs comment a-t-il appris l'existence de Cravelli et du Palazzo Barbarino ?

Cet excès de méfiance et de prudence furent à l'origine d'un nouveau malentendu. Comme elle se l'était promis, Ilse Wagner garda le silence sur sa visite à Cravelli et sur les appels désespérés du prisonnier. Elle préféra attendre la réapparition à la surface du monde du D<sup>r</sup> Berwaldt. Beaucoup plus important à ses yeux, la discussion prévue pour le soir même avec Rudolf Cramer. Enfin, il allait dévoiler le secret de son identité, de sa personnalité et de l'origine de sa fortune. Ilse savait que la soirée serait pénible... Pour un peu, elle aurait supplié en silence les divinités de lui venir en aide... Par pitié, qu'il soit vraiment Rudolf Cramer, un être simple, comme tous les autres... un homme à qui je peux donner mon amour sans crainte...

Elle ignorait la visite reçue par Rudolf Cramer quelques minutes auparavant dans le hall de l'hôtel Excelsior.

Roberto Taccio avait demandé à parler à Signore Cramer. Non plus le camelot loqueteux du marché aux poissons. Il portait un complet taillé sur mesure, une chemise blanche, une cravate de couleur et des souliers en crocodile véritable. Ses cheveux noirs soigneusement coiffés sortaient des mains d'un connaisseur. Assis dans un des fauteuils du hall, auprès des palmiers déployés, et occupé à feuilleter une revue, rien ne pouvait le distinguer des clients de l'hôtel aux portefeuilles abondamment gonflés qui l'entouraient.

En voyant Rudolf Cramer sortir de l'ascenseur, Roberto Taccio posa la revue et se leva.

— Je vous en prie, Signore..., fit-il en sortant de sa poche une feuille de papier. Vous constaterez que nous sommes des honnêtes gens qui font du bon travail pour un honnête salaire. — Sur la feuille de papier couverte d'une longue écriture penchée, une liste de noms et de chiffres s'étirait indéfiniment. — J'ai noté exactement toutes les visites, comme nous en avons décidé, à partir de hier soir...

Avec un sourire, Cramer frappa du plat de la main sur l'épaule de son complice... geste qui n'eut pas l'air de plaire à Signore Taccio. C'était ainsi qu'on exprimait à un domestique sa reconnaissance pour un service rendu..., mais pas à un seigneur vénitien de la classe de Roberto Taccio !

La liste commençait par le P<sup>r</sup> Panterosi, la première visite matinale du professeur, et même la visite de Cramer avait été mentionnée. Les

mendiants de Venise ne laissaient rien au hasard. Soudain Cramer émit un long sifflement.

Une jeune femme étrangère, aux cheveux bruns. Deux visites, une fois le matin même, une seconde fois quelques heures auparavant, dans la soirée. La première visite s'était limitée à une brève discussion avec un domestique, à la porte du palais, tandis que la seconde fois, on la fit entrer et, au moment où Roberto Taccio présentait le rapport d'activités de ses troupes, la jeune femme brune se trouvait encore au Palazzo Barbarino. Puis, d'autres visites, un maraîcher, un boucher, le commis d'une grande maison de vins, deux marchands de journaux, trois clients pour l'agence immobilière, un facteur et une bonne femme de la campagne avec un panier chargé d'œufs frais et de poulets de grain.

Rudolf Cramer replia la liste et, avec un geste de la tête en guise d'approbation, il l'enfouit dans la poche de son veston. Puis il tira une liasse de billets et, avec beaucoup de discrétion, en glissa deux à Roberto Taccio. Celui-ci jeta un bref coup d'œil de contrôle, et sourit d'un air satisfait.

— Des dollars... Parfait, Signore. Avec le change, cela fait...

Il se lança dans un calcul mental complexe, mais Cramer l'entraîna derrière les palmiers.

— Et la jeune femme, que fait-elle actuellement ? demanda-t-il. Elle est toujours chez Cravelli ?

— Si, Signore... Apparemment, une longue discussion...

— Tu es sûr que c'est la même personne qui est venue une fois déjà ce matin ?

— Oui. Mes gens travaillent avec une grande précision, Signore.

— J'en suis convaincu, Roberto. – Cramer fit une grimace et se plongea dans une profonde réflexion.

— Qu'est-ce qu'elle peut bien faire chez Cravelli ?

— Ça, nous ne pouvons pas le savoir, Signore, répondit Taccio d'un air navré. La curiosité aussi a ses limites...

Cramer contempla soudain les feuilles de palmiers par-dessus la tête de son compagnon. Le comportement d'Ilse Wagner le laissait perplexe, lui aussi, et bon nombre de points d'interrogation restaient sans solution. Par exemple, pourquoi allait-elle rendre visite à Cravelli en secret ? D'ailleurs, comment en était-elle venue à le connaître ? Était-elle vraiment la petite secrétaire désespérée, oubliée sur un quai de gare, sans ressources ? Ou bien tout cela n'était-il qu'une savante mise en scène destinée à détourner son attention à lui, Cramer, pour un motif qu'il n'arrivait pas à démêler ? Bien entendu, il lui était difficile d'admettre que l'expression de désespoir total peinte sur le visage de la petite Berlinoise ait pu être une expression sur mesure. Il avait encore devant les yeux le regard de biche apeurée d'Ilse... Non,



cette peur-là ne faisait pas partie de l'arsenal de trucages de comédie, il était bien placé pour le savoir. C'était une peur authentique. Mais alors, pour quelle raison avait-elle tenté par deux fois d'entrer en contact avec Cravelli ?

— Qu'est-ce que tu as encore observé de curieux dans les alentours du Palazzo Barbarino, Roberto ? questionna-t-il brutalement.

Taccio réfléchit un instant. Puis il haussa imperceptiblement les épaules.

— Pas grand-chose, Signore. Cravelli aime la musique...

— Quoi ?

— Oui. Des amis trouvaient le temps long, et ils se sont mis à jouer du violon et de la guitare et à chanter. Alors Cravelli s'est installé dans une chaise longue, sur son balcon pour écouter. Il leur a même lancé une pièce de cent lires pour qu'on lui chante quelques vieilles chansons vénitiennes. Cela nous a beaucoup étonnés...

Rudolf Cramer hocha la tête. Cette image d'un rêveur perdu dans le romantisme de vieilles chansons folkloriques s'adaptait assez mal au personnage. Un criminel qui ferme les yeux au son de la guitare... Plutôt macabre, comme humour. Pourtant peu à peu naquit dans l'imagination fertile de Rudolf Cramer une idée qui s'enfla et prit bientôt les proportions et les contours d'un projet.

Un projet ? Pourvu que ce ne soit pas une banale utopie. Pourquoi n'essaierait-on pas de forcer le secret du Palazzo Barbarino par le truchement de la musique ?

— Continue la faction, Roberto, dit-il. Si tu constates quelque chose d'anormal, téléphone-moi immédiatement à l'hôtel. Au cas où je serais absent, laisse un mot chez Pietro Barnese.

— Si, Signore.

Roberto Taccio s'inclina légèrement et quitta l'hôtel d'un pas mesuré, avec la dignité d'un diplomate. Au boy qui tenait pour lui la porte à tambour, il glissa même discrètement une pièce de dix lires.

En sortant de l'hôtel, il aperçut la gondole d'Ilse Wagner. La jeune fille escaladait justement le ponton. La voilà, se dit-il en un éclair. Prêt à bondir sur la porte de l'hôtel pour prévenir Cramer, il se retint à temps : sans un regard à droite ni à gauche, Ilse Wagner se dirigeait elle aussi d'un pas rapide vers l'entrée de l'hôtel.

Tout va bien, se dit Taccio. Le cœur en paix et la conscience tranquille, il déambula le long du quai tout en palpant avec délices les deux billets dans sa poche. Cela faisait cinquante mille lires, un petit supplément qu'il n'avait pas à partager avec les autres. *Madonna Mia*, quelles belles journées en perspective dans la *Bella Venezia*...

Lorsque Ilse Wagner fit irruption dans le hall de l'hôtel, Rudolf Cramer était toujours dans son coin, caché par les palmiers ; au lieu de

se précipiter sur elle pour lui poser immédiatement quelques questions, il préféra garder l'incognito, et se fit au contraire tout petit. Apparemment, Ilse se renseignait à la réception... Elle devait demander à parler à Signore Cramer, car le réceptionniste fit des yeux le tour du hall, puis il haussa les épaules. Sans doute disait-il à la jeune fille : il était encore là il n'y a pas cinq minutes... Ilse prit la clef de sa chambre et monta avec l'ascenseur.

Cramer attendit encore quelques instants dans sa cachette, puis sans se faire remarquer, il pénétra directement dans la grande salle, pour faire aussitôt demi-tour, en direction cette fois de la réception. Ainsi donnait-il effectivement l'impression de venir d'ailleurs.

— Quelqu'un vient de vous demander, Signore, s'écria l'employé dès qu'il le vit arriver. Signorina Wagner, *prego*...

— Merci, Philipppo.

— Elle est montée dans sa chambre, Signore.

— Dans ce cas, pouvez-vous me mettre en communication téléphonique avec elle ?

Il entra dans une cabine et attendit le signal.

— Allô ? fit-il alors. Rudolf à l'appareil... Où donc t'es-tu cachée tout ce temps ? Je t'ai cherchée partout !

Ilse venait de se déshabiller pour prendre une douche. Elle ne put s'empêcher de sourire en se voyant toute nue au téléphone. Si un jour on arrive à synchroniser le téléphone et la télévision... se dit-elle, il y en aura, des communications nocturnes !

— J'ai fait un tour dans Venise, chéri, dit-elle. Dès que je recevrai un chèque de Berlin, je m'achèterai une robe sensationnelle. J'ai découvert une de ces petites boutiques...

Comme elle sait bien mentir, constata amèrement Cramer. Aux dernières nouvelles, les affaires de Cravelli sont concentrées sur les terrains et les immeubles, et non sur les chiffons... Elle avait laissé passer la perche qu'il lui tendait. Autrement dit, elle ne voulait pas parler de sa visite chez Cravelli. Déception, tristesse et défiance se partageaient à présent son cœur et son esprit.

— Dans combien de temps seras-tu prête ? demanda-t-il.

— Dans une demi-heure.

— Bon, disons...

— Non, non... – Ilse se mit à rire. Comment peut-elle rire avec tant de légèreté, au milieu de cet imbroglio de mensonges, songea Cramer de plus en plus déçu. – Je sais tenir parole. Je suis toujours à l'heure ! Si tu me connaissais mieux, comme mes collègues de Berlin, tu saurais que je ne joue jamais la comédie...

Une telle affirmation, dans sa bouche ! Cramer tournait nerveusement les boutons de la cabine téléphonique.

— Bon, je t'attends en bas, dans le hall, chérie, dit-il d'une voix

sourde.

— Tu verras, je n'en aurai peut-être même pas pour une demi-heure. À tout de suite !

Dix minutes plus tôt que prévu, la porte de l'ascenseur s'ouvrit, livrant passage à Ilse Wagner. Une Ilse Wagner souriante, vêtue d'une robe de soie brute. Son charme, sa simplicité, la sobriété de sa mise et son élégance naturelle attiraient davantage l'attention que les froufrous hors de prix et les diamants des dames de la haute société internationale. Cramer serra les lèvres. Comment allier tant de beauté à tant de fausseté ? se demanda-t-il avec un pincement au cœur.

— Alors, suis-je exacte, oui ou non ? fit Ilse avec un brin de coquetterie.

— À peine croyable ! — Cramer l'attira à lui, et bras dessus bras dessous, ils quittèrent le hall de l'hôtel. Une gondole commandée à l'avance les attendait, amarrée à un des pieux bleu et blanc du ponton. Un boy les aida à grimper et leur fit un signe gracieux du bras lorsque la gondole s'éloigna du quai, conduite par Rudolf Cramer lui-même. Il n'eut aucun mal à rejoindre le centre du canal, et se laissa couler ensuite dans le sillage de ses voisins. À la proue et à la poupe, des lanternes multicolores se balançaient doucement au rythme de l'eau ; de l'une des gondoles s'échappait une musique romantique, langoureuse à souhait.

— Comme je me sens bien ! s'exclama Ilse en s'enfonçant dans les coussins. Tu connais le maniement de la rame aussi bien qu'un gondolier véritable, Rudolf. Si tu es aussi bon chanteur que rameur...

Elle lui lança un regard plein d'attente. S'il chante vraiment, il va le montrer, ou du moins, le prouver.

Mais Cramer gardait le silence. Les yeux fixés sur l'obscurité, il continuait à donner des coups de rame réguliers et paisibles.

— On croirait un conte de fées pour enfants modèles..., murmura Ilse déçue.

— Le nôtre, Ilse. Je ne veux pas que ce soit un conte au passé, mais un conte pour l'avenir. « Il sera une fois... » doit remplacer le traditionnel « Il était une fois... ».

Elle approuva d'un signe de tête.

— Il y a tant de choses qui ressemblent à des contes de fées..., commença-t-elle en donnant volontairement à sa phrase un sens ambigu.

— Presque tout, autour de nous, approuva Cramer.

Puis le silence les enveloppa de nouveau. Le regard rêveur, Cramer continua à ramer lentement, frôlant des embarcations aux lanternes éteintes. Minuscules îlots d'amour frileusement serrés entre la nuit et l'eau noire, à l'abri du monde.

Çà et là, quelques lumières isolées glissaient devant eux. Une tache

sombre et massive se découpa soudain sur le fond clair du ciel étoilé.

— Qu'est-ce que c'est ? interrogea Ilse.

— Une île, l'isola Poveglia. Nous avons fait demi-tour et nous allons la rejoindre maintenant. Je voudrais te montrer quelque chose. Il y a sur cette île une charmante petite église...

Quelques minutes plus tard, la coque du bateau grinça contre le mur du quai. Cramer sauta sur le sable et tendit la main à sa compagne. Il leur fallait traverser une sorte de marécage, où l'on enfonçait jusqu'aux chevilles, et Rudolf transporta Ilse comme un trésor précieux. Un regard en arrière, la grosse rame de la gondole se dressait, menaçante, vers le ciel muet.

La petite église s'élevait juste au-dessus d'eux. La main dans la main, ils grimpèrent le remblai. La porte était seulement poussée. Quand Cramer l'ouvrit doucement, elle gémit de souffrance.

Devant l'autel brillait la lampe rouge de l'éternité. À part cette tache minuscule, l'obscurité régnait ici en souveraine absolue. Seule la lune jouait avec les vitraux aux couleurs vives ; ses reflets semblaient animer les dessins bizarres épars sur le sol de pierre, les vieux bancs sculptés et la tache blanche de la nappe d'autel.

Cramer entraîna sa compagne jusqu'au premier banc où ils s'assirent tous deux. Pendant de longues minutes, ils contemplèrent en silence la lampe rouge et la statue de la Vierge auréolée de rayons dorés.

Brusquement il se leva. Une allumette craqua dans l'obscurité. Les deux cierges, de chaque côté de l'autel, s'illuminèrent, leur flamme vacillante glissa jusque sur le visage blême d'Ilse, sur son regard perdu dans un océan d'espoir et de mystère.

Puis Rudolf Cramer revint sur le banc et passa son bras sur les épaules d'Ilse.

— Tous les ans à cette époque, je viens en pèlerin dans cette petite église, murmura-t-il.

Mais le silence était tel que ce murmure fit à la jeune fille l'effet d'un long coup de tonnerre. Elle sursauta et se cramponna aux mains de Rudolf comme à une bouée de sauvetage.

— C'est aujourd'hui le dixième anniversaire de la mort d'Ilona Szöke...

Ilse sentit son dos frissonner comme sous un jet d'eau glacée. Elle tenta de se dégager de l'emprise de Rudolf Cramer ; elle aurait voulu se lever, courir, se sauver, hurler de peur... mais il la tenait fermement, et elle ne put qu'étouffer un long sanglot anxieux.

— Oui..., murmura-t-elle.

— Ilona était ma femme.

— Ta...

La voix lui manqua.

— Nous étions venus en voyage de nocces à Venise. Ce fut notre premier et dernier voyage ensemble. Il y a dix ans, elle est partie en gondole un jour, en fin d'après-midi, joyeuse et détendue, et n'est plus jamais revenue. Tu sais ce qu'elle est devenue. On l'a tuée sauvagement. — Cramer ferma les yeux et renversa la tête sur le dossier du banc. — Nous sommes venus ici la veille de sa mort ; nous nous sommes assis sur ce banc, comme toi et moi maintenant... exactement à la même place. C'était aussi par une nuit d'été douce et rêveuse, tout était calme et paisible comme au paradis... Nous nous tenions par la main, comme toi et moi... Et nous étions heureux, d'un bonheur indicible. J'ai chanté, il y a dix ans...

— Chanté..., répéta Ilse d'une voix à peine perceptible.

— Oui. Je n'ai pu m'empêcher de lancer sous ces voûtes un hymne de reconnaissance pour ce bonheur qui me comblait... Aujourd'hui, j'ai de nouveau envie de chanter, afin de retenir ce même bonheur entre mes mains...

— Quel bonheur ?

— Celui de pouvoir enfin avoir confiance en la vie, de pouvoir aimer, de pouvoir...

Sans terminer sa phrase, il bondit de son banc et traversa l'église en courant. Ilse n'osait plus le rappeler... Pétrifiée, elle contemplait désespérément l'autel tout en joignant les mains. Elle n'était plus qu'un bloc de peur. Une prière s'éleva tout naturellement de son cœur blessé. Par pitié, quoi qu'il arrive...

Quelque part dans l'épaisseur des murailles, derrière l'autel, du plafond ou peut-être du ciel étoilé, une mélodie s'éleva, insinuante et insistante comme une prière. Elle emplît toute l'église, se transforma en supplication, en adoration. Un vieil orgue la soutenait, aux aiguës légèrement sifflantes, aux basses sourdes comme des tam-tams. Mais le son en était si pur qu'Ilse ferma les yeux, transportée comme par enchantement sur une nuée céleste.

Et soudain, la voix s'éleva qui couvrit la supplication naïve de l'orgue. Une voix profonde, aux accents à la fois doux et puissants, une voix de ténor d'une pureté absolue comme si elle émanait d'une clochette de cristal.

Lentement, Ilse baissa la tête sur ses mains jointes. Elle fermait les yeux. Pardon, criait tout son être étourdi de tant de beauté. Pardon... L'orgue et la voix se turent.

Un froid glacial l'enveloppa, comme si le silence avait chassé la claire chaleur de la mélodie ; elle frissonnait sans cesse, la solitude l'étouffait.

Jusqu'à ce que Rudolf Cramer vînt la rejoindre et prît sa main glacée. Alors, la réalité reprit ses droits.

— Qui... qui es-tu donc ? murmura-t-elle, incapable de prononcer

d'autres paroles.

Cramer la regarda intensément :

— Je m'appelle vraiment Rudolf Cramer, répondit-il. Mais il y a très peu de gens qui me connaissent sous ce nom... On me connaît en général sous un autre nom... Gino Partile...

— Partile... — Ilse écarquilla les yeux. — Partile... Tu es Gino Partile ?

— Oui, le grand Partile au cœur triste. Rudolf Cramer qui vient tous les ans à cette époque passer quelques jours à Venise pour retrouver le souvenir d'Ikona... — Il se passa la main sur les yeux, comme s'il cherchait à chasser l'image obsédante qui ne l'avait pas quitté depuis dix ans. — C'est la première fois que je suis assis sur ce banc avec une autre femme... et sans le moindre remords. Je sais qu'Ikona commence à se retirer dans les brumes du souvenir, tandis qu'une nouvelle image prend possession de mon cœur... C'est pourquoi je tenais à venir ici, où ma vie un jour a commencé dans le bonheur et s'est terminée aussitôt dans le désespoir... et où elle prend ce soir un nouveau départ... Non pas le grand Gino Partile, mais Rudolf Cramer, l'inconnu mystérieux. Un pauvre homme, malheureux et solitaire, adulé tous les soirs sur les scènes du monde entier par une foule en liesse qu'il ne voit même pas et n'entend pas davantage, parce que chaque note de son répertoire est pour lui comme un coup de poignard dans la plaie toujours béante de son passé... Maintenant, tout va changer... — Il leva les mains d'Ilse avec ferveur, et plongea son regard dans le sien. — Veux-tu devenir ma femme ?

— Rudolf..., bredouilla Ilse. Rudolf...

— Je ne peux rien te dire de plus. Seulement une chose : je t'aime.

— Aimer, c'est faire confiance..., murmura-t-elle doucement, presque malgré elle.

— Oui... Je veux te faire entièrement confiance, à partir, d'aujourd'hui.

— Et moi, je dois t'avouer que... que jusqu'à ce soir, je t'ai soupçonné... je... je... C'est vraiment odieux de ma part, mais comprends-moi... Je savais que Rudolf Cramer n'était pas ton vrai nom...

— Qui te l'a dit ?

— Pietro Barnese, le gérant de l'hôtel.

— Il ne m'en a jamais parlé, à moi !

— Non. Il a fait sa petite enquête à Zurich, où tu avais déclaré être attaché. La lettre est revenue, avec la mention « inconnu ». Inconnu dans la ville, inconnu même à l'opéra. Mais il a préféré garder le silence... — Ilse Wagner posa la tête sur l'épaule de son compagnon. — Le grand Gino Partile et la petite secrétaire... Est-ce que cela ne ressemble pas à une légende ?

— Où étais-tu cet après-midi ? interrogea Cramer sans transition.  
Ilse tressaillit ; elle sourit et serra un peu plus fort la main de Rudolf.

— Chez Sergio Cravelli.

Cette brusque sincérité lui coupa la parole. L'expression d'incrédulité peinte dans son regard n'échappa pas à Ilse ; elle se colla contre lui avec un sourire.

— Oui, je sais, je t'ai menti. Parce que je n'avais pas confiance en toi. Tu devrais bien réfléchir avant de m'épouser, chéri...

— Comment connais-tu l'existence de Cravelli ?

— J'ai trouvé une enveloppe dans la corbeille à papier du Dr Berwaldt, à l'Excelsior.

— Ah ! C'est toi qui as emporté cette enveloppe ?

— Oui.

— Mon Dieu, comme tout aurait été facile si nous ne nous étions pas joué cette comédie. Et comment s'est-il comporté avec toi, Cravelli ?

— Comme un gentleman... Mieux que toi ! – Elle tourna la tête vers lui. – Jamais je n'avais imaginé une telle mise en scène pour une demande en mariage. Je me suis souvent posé la question, tu sais, en jeune fille bien sage et bien élevée... bêtement romantique... Que va-t-il se passer quand un homme demandera à m'épouser ?... Dans mon esprit, c'était plein de chaleur, de lumière et de tendresse. Et le moment venu, quelle question pose-t-il, cet homme que j'attendais ? « Comment s'est comporté Cravelli à ton égard ?... »

Rudolf Cramer sourit ; il était heureux. Il attira davantage encore Ilse contre lui et répara sur-le-champ ses défaillances. Un long baiser silencieux scella la promesse de toute une existence de bonheur commun.

— Je crois qu'il faudrait rentrer à Venise...

La voix sourde de Rudolf Cramer rompit le charme.

L'autel paraissait flotter sous les voûtes, soutenu par la flamme tremblotante des chandelles. Étroitement enlacés, Rudolf et Ilse semblaient liés pour l'éternité.

— Ce silence et cette paix..., murmura-t-elle avec ferveur. L'endroit idéal pour se laisser transporter par un rêve... pourquoi faut-il partir ?

— Je crois qu'on a besoin de nous à Venise.

— Tu es un être abominable...

— J'ai le pressentiment qu'il s'est passé quelque chose.

Elle sursauta, et du coup s'écarta légèrement de lui, les yeux exorbités.

— Avec Cravelli ? – Ses mains tremblaient d'épouvante. – Sois franc, Rudolf : tu considères Cravelli comme le meurtrier d'Ilona ?

— Oui. – La voix claire de Rudolf Cramer se heurta aux murailles. –

Il l'est !

— Tu n'as pas de preuves ?

— Non, pas de preuves officielles. Mais je lis le crime dans son regard. Chaque fois que je vais lui rendre visite, ses yeux lancent des flammes, toujours les mêmes flammes : le désir croissant de me supprimer aussi pour supprimer du même coup ce que je suis devenu pour lui : l'œil de Dieu posé sur Caïn... le fantôme d'Iлона...

— Si ce que tu dis est vrai, Rudolf...

Elle hésitait à poursuivre et le regarda d'un air pensif. Cramer eut l'impression qu'elle lui cachait encore quelque chose. Une pression de son bras et un sourire encourageant facilitèrent l'aveu.

— Quoi donc, chérie ?

— C'est peut-être ridicule de ma part...

— Rien de ce qui touche à Cravelli n'est ridicule !

— Quand j'étais chez, lui, j'ai entendu quelque chose d'étrange. C'était peut-être une illusion, créée par une trop grande tension nerveuse... Quand on a peur, on entend souvent des choses qui se révèlent plus tard totalement anodines...

— Qu'est-ce que tu as entendu ?

— Des coups frappés...

— Des coups ? Où donc ?

— Je ne saurais le dire. Du plafond ou de la cave, des murs, d'un couloir..., cela pouvait venir de partout. Impossible à préciser. Cravelli aussi l'a remarqué, et il a dit...

— Qu'est-ce que c'était donc ? Pas une illusion en tout cas, si Cravelli l'a entendu aussi ?

— Non, les coups étaient réels, mais le rythme... le rythme doit être un effet de mon imagination...

— Le rythme ? interrogea Cramer, d'une voix haletante.

— Oui. Cravelli expliqua avec effort qu'on était en train de poser des plinthes dans une salle du premier étage. Mais ces coups-là ne ressemblaient en rien à des coups de marteau. Cela ressemblait plutôt à un signal... comme... S.O. S... trois brèves, trois longues, trois brèves. Et sans arrêt, toujours le même rythme... S.O. S... S.O. S...

Cramer sauta sur ses pieds.

— Berwaldt ! s'écria-t-il, oubliant complètement qu'il se trouvait dans un lieu saint. C'est sûrement le D<sup>r</sup> Berwaldt. Il est chez Cravelli, prisonnier... Ô mon Dieu, dire que j'en ai eu le pressentiment dès le début !

Ilse Wagner ne comprenait pas exactement :

— Tu veux dire... qu'il le retient prisonnier-exprès ?

— Mais oui, c'est sa découverte qui est à l'origine de tout, tu comprends ? Ton chef n'est pas parti en voyage et il ne t'a pas davantage oubliée à la gare ! Cravelli l'a attiré dans ses filets et



bouclé ! À présent, il est captif lui-même de sa propre avidité, il est pris à son propre piège... et toi, chérie, tu es la seule qui puisse l'aider à sortir du pétrin... – Cramer se précipita sur elle comme pour la défendre rétrospectivement des griffes de Cravelli. – C'est un miracle que tu soies encore en vie, toi... Sais-tu que tu es devenue la plaque tournante d'un crime monumental ?

— Alors, tu crois que c'était vraiment un S.O.S. ?

— Bien sûr ! Qu'est-ce que tu as dit à Cravelli ?

— Que je lui apporterai demain matin le dossier contenant les papiers du D<sup>r</sup> Berwaldt.

Cramer réfléchit un instant : Puis il se leva et sans lâcher la jeune fille, sortit de l'église dont il referma la porte. Il garda le silence un long moment, jusqu'à ce qu'ils fussent tous deux réinstallés dans leur embarcation.

— Tel que je connais Cravelli, il n'attendra pas si longtemps. Je te le répète, j'ai le pressentiment qu'il s'est passé quelque chose à Venise... – D'un violent coup de rame, il éloigna la gondole du quai.

Rudolf Cramer n'avait qu'une hâte ; arriver le plus rapidement possible à Venise. Pour être plus à l'aise dans ses mouvements, il ôta son veston, et quand Ilse voulut le ranger soigneusement sur le banc, elle sentit un objet dur dans une des poches. Un revolver. Le veston tomba sur le plancher du bateau avec un bruit sourd.

— Tu portes un revolver sur toi ? murmura-t-elle.

Cramer fit un signe de tête. Courbé sur la rame, il se hâtait ; sa respiration sifflante dominait le chuchotement de l'eau.

— Nous n'allons pas tarder à en avoir besoin. Demain, nous irons délivrer le D<sup>r</sup> Berwaldt...

— Vivant ?...

Ce n'était même pas un murmure.

Cramer ne répondit pas. Son regard fixe et son silence en disaient long. Ilse soupira ; l'épouvante de nouveau avait pris possession de son cœur. Qu'étaient devenus les rêves d'amour et de bonheur ineffables ? Venise et ses sortilèges... et derrière les lumières, dans les coulisses, les canaux sans voix, domaine d'élection des rats...

EN ARRIVANT près du ponton de l'hôtel Excelsior, ils aperçurent une foule de badauds rassemblés auprès du portail d'entrée. Deux vedettes de la police dansaient près du pont de bois, et une chaîne de policiers en uniforme interdisait les allées et venues. On entendait des cris perçants ; une forêt de bras gesticulait en l'air. Tout le quartier était en émoi.

En jouant des coudes, Rudolf Cramer et Ilse Wagner réussirent à se faire un passage dans ce troupeau d'hystériques. Impossible de saisir un traître mot parmi les cris et les hurlements. Un agent les retint ; il suffit à Cramer de prononcer son nom pour qu'aussitôt au lieu de le retenir, on le pressât d'entrer au plus tôt dans l'hôtel. Au passage, ils parvinrent à percevoir quelques bribes : Attentat... Assommé... Devant plus de cent personnes...

Dans le hall, l'agitation faisait moins de bruit, mais l'émotion était à son comble. Tout le long des murs, les clients attendaient leur tour d'être interrogés par trois commissaires écarlates ; les palmiers même participaient au mouvement insolite ; bousculés sans égard, ils dodelinaient de la tête. Le spectacle faisait peine à voir. Toutes les issues étaient bouchées, aussi bien vers les étages supérieurs que vers les salles de réception. Dans un fauteuil, sous un groupe imposant d'arbustes qui faisaient comme un baldaquin, effondré et gémissant, Pietro Barnese, le gérant, semblait à l'agonie. Un large pansement lui enveloppait la tête ; son œil gauche commençait à gonfler et à prendre de la couleur. Dès qu'il aperçut Cramer et sa compagne, il sembla retrouver un souffle de vie et se mit à hurler.

— Signorina ! *Madonna mia* ! La voilà ! Quel scandale ! Quel scandale ! Regardez comment on m'a arrangé ! Oh ! mon Dieu, cette fois, nous pouvons fermer la maison, nous sommes perdus !

Il se recroquevilla comme un escargot dans sa coquille, et pressa sur son œil blessé un énorme coton imbibé d'eau vinaigrée.

Les boys et les membres du personnel avaient été groupés derrière le comptoir de la réception, pour les commodités de l'interrogatoire. Le commissaire en chef abandonna un groupe de clients pour venir immédiatement à la rencontre de Rudolf Cramer. Affolée, Ilse se cramponnait à la main de son amant.

— Vous êtes bien Signore Cramer ? — Le commissaire le toisa d'un œil critique. — Où étiez-vous donc ?

— Un instant, je vous prie ! Puis-je vous demander ce qui s'est passé ici ?

— Ah ! gémit Barnese d'un air larmoyant. Je savais bien que nous finirions par avoir des ennuis avec lui.

— Vos papiers, s'il vous plaît ! fit le commissaire.

Cramer présenta son passeport suisse ouvert à la première page. Après un bref regard, le commissaire releva la tête ; l'étonnement se peignait sur son visage.

— C'est juste. Il s'appelle bien Rudolf Cramer.

Barnese leva les deux mains :

— C'est un faux ! hurla-t-il. Personne ne le connaît...

— Je vous en prie..., fit le commissaire à l'adresse du gérant. — Puis revenant à Cramer, il demanda :

— Comment se fait-il que personne ne vous connaisse à Zurich ?

— Parce que, en tant que chanteur, je porte un pseudonyme.

— Chanteur ! hurla Barnese, cette fois en éclatant de rire. Que je sois pendu s'il est chanteur !

— Mes condoléances..., ironisa Cramer en s'inclinant.

Impressionné par l'air digne de Cramer, Pietro Barnese soudain eut peur d'avoir fait une gaffe. Il ôta le coton vinaigré de son visage ; son œil gonflé était complètement fermé et toute la joue gauche avait pris une couleur d'encre délavée.

— Je suis Gino Partile, dit paisiblement Cramer.

— Quoi ?

Le commissaire recula d'un pas. Barnese exhala une longue plainte, puis il jeta le coton et se dressa de toute sa hauteur.

— Gino Partile ? s'écria-t-il. Jamais de la vie ! J'ai déjà eu l'occasion de voir et d'entendre Gino Partile...

— Où donc ?

— À la Scala de Milan...

— Dans quel rôle ?

— Othello !

— J'étais maquillé tout en noir ! Je ne pense pas qu'il soit possible de déceler la moindre ressemblance dans ces conditions. Ces messieurs désirent-ils que je me maquille en Othello ? J'ai apporté ma boîte à maquillage...

Il ouvrit son portefeuille et en tira un autre papier d'identité. Le commissaire y jeta un coup d'œil, puis le passa à Barnese. L'œil de cyclope du gérant s'ouvrit tout grand.

— Partile ! bredouilla-t-il. En effet. Gino Partile... Le grand Partile...

— Ces messieurs désirent peut-être que je leur chante un air de mon répertoire ?...

En disant ces mots, il regardait le malheureux gérant.

— Excusez-moi, Signore Maestro..., prononça ce dernier d'une voix tragique. Je suis perdu...

Et il retomba lourdement dans son fauteuil prêt à rendre l'âme pour la seconde fois.

— Pourriez-vous me dire maintenant ce qui s'est passé ? — Cramer fit des yeux le tour du hall ; les interrogatoires se poursuivaient dans l'agitation générale. — A-t-on des nouvelles du D<sup>r</sup> Berwaldt ?

— Non. — Le commissaire regardait Ilse Wagner ; intimidé par la présence du Maestro, il n'osait plus réclamer les papiers de la jeune fille, comme l'exigeait la routine. En bon Italien, il vouait un véritable culte aux chanteurs en général, et aux ténors en particulier, parmi lesquels Partile était à l'époque le plus célèbre.

— Il y a eu effraction. Dans la chambre de Signorina Wagner...

— Rudolf ! gémit Ilse.

— On a tout retourné, mais apparemment, les voleurs n'ont pas trouvé ce qu'ils cherchaient. Un inconnu — le cambrioleur en personne — a appelé par téléphone Signore Barnese, en se faisant passer pour Signore Cramer. Aussitôt, le gérant est monté et, à peine sur le seuil de la chambre, il a été bousculé, tiré à l'intérieur et sauvagement frappé sur la tête. On a fouillé ses poches, et vraisemblablement, là non plus, le voleur n'a pas trouvé ce qu'il cherchait... Il a pu tout de même s'échapper sans être vu... À moins qu'il ne soit encore parmi le troupeau des clients de l'hôtel !

— Certainement pas, fit Cramer avec assurance. Savez-vous pourquoi on a assommé Barnese ?

— Justement, nous n'en avons pas la moindre idée ! Il n'y a pas eu vol...

— Et pour cause ! Le voleur cherchait la clef du coffre-fort !

Une nouvelle fois, Barnese sortit de son apathie.

— Ah ! c'est ça ? La clef ne quitte pas la cachette de mon bureau ! Vous voyez bien qu'il s'agit d'un cambriolage.

— Si vous voulez... En réalité, le voleur cherchait un dossier bourré de papiers...

— Un dossier bourré de papiers ? répéta le commissaire.

Nouveau soupir de Barnese.

— Ah, je sais. Un dossier que la Signorina m'a confié...

— Oui.

— Qu'y a-t-il dans ce dossier ?

— Une trouvaille... Une découverte sensationnelle. Un nouveau médicament miraculeux contre le cancer...

— *Madonna mia* ! gémit Pietro Barnese. Dans mon coffre-fort...

— Et pourriez-vous me dire pour quelle raison...

Le commissaire s'interrompt ; son regard allait de Cramer à Ilse, et d'Ilse à Cramer ; il paraissait complètement dépassé par les événements.

— Il existe un groupement financier international qui désirerait

s'assurer les droits exclusifs sur ce produit. Du moins, c'est ce que je crois avoir compris dans tout cet imbroglio. Le cambriolage d'aujourd'hui ne visait en tout cas que le dossier.

— Et qui est à l'origine de cette affaire ? Vous le savez aussi, Signore Cramer... euh, je veux dire, Maestro Partile ?

— Oui.

— Dites-moi le nom, je vous prie.

Cramer secoua la tête avec un sourire :

— C'est inutile, monsieur le Commissaire. Vous ne me croirez pas, et vous me rirez au nez, je le sais d'avance...

— Mais non, voyons...

— Sergio Cravelli.

L'expression de physionomie du commissaire donna raison aux craintes de Cramer.

— Cette accusation peut être lourde de conséquences, Maestro...

— Je le sais bien, et j'espère vous apporter demain les preuves de ce que j'avance.

— En ce qui nous concerne, Signore, nous n'avons aucune raison de faire subir un interrogatoire à un citoyen estimé de Venise, encore moins de l'arrêter.

— Je sais, Commissaire. Cravelli dispose non seulement d'une intelligence rusée, mais d'un nom... Continuez votre enquête, poursuivez vos interrogatoires, confirmez vos indices, au cas où vous en trouvez, ce dont je doute fortement... Quant à moi, demain, je déposerai à vos pieds le grand méchant loup.

— Pour une saloperie, c'est une saloperie, ronchonna Cravelli d'un air furieux. — Il venait de tirer le D<sup>r</sup> Berwaldt du lit et s'était installé dans un fauteuil. — Votre jolie collaboratrice a bouclé le dossier dans le coffre-fort de l'hôtel.

Le D<sup>r</sup> Berwaldt sourit. Contraste saisissant entre les deux hommes. Autant le geôlier paraissait hors de lui, autant le prisonnier semblait ravi.

— Je sais. Ilse est une fille intelligente et... sans vouloir me vanter, elle a été à bonne école. Ainsi elle a réussi à transformer votre charge de cuirassiers en un banal combat contre des moulins à vent ? Bravo ! À vrai dire, je vous imagine assez mal dans ce rôle don-quistottesque, Cravelli !

L'Italien avala l'ironie avec un manque évident d'humour. Il fumait une cigarette, le visage tendu et les yeux fixés sur l'extrémité incandescente.

— J'ai vaguement l'impression que vous méconnaissiez votre situation, Dottore.

— Pas le moins du monde. Elle ne présente aucune issue. Pas plus

que la vôtre, d'ailleurs.

— Justement ! J'ai promis formellement au P<sup>r</sup> Panterosi de lui remettre demain midi quelques ampoules supplémentaires, étant donné que, officiellement, vous rentrez de Florence.

— C'était idiot. Tout aussi stupide que votre tentative d'effraction chez ma secrétaire. Vous avez un très grave défaut, Cravelli : vous êtes incapable d'attendre.

— Laissons de côté les considérations d'ordre moral, si vous voulez bien, Dottore ! Il me faut ce médicament ! Pour nos deux malades, pour le professeur, pour les millions de cancéreux...

— Suffit, Cravelli. Vos débordements de philanthropie me donnent envie de vomir.

— Un instant... Je vous amène aujourd'hui même un nouveau malade. Le numéro trois de votre service privé. Un enfant, Dottore, une fillette de sept ans Claretta Valconi, atteinte de leucémie.

Le D<sup>r</sup> Berwaldt bondit ; son supplice allait recommencer.

— Inutile, s'écria-t-il. Ça ne vous servira à rien, démon maudit !

— J'ai déjà l'enfant, Dottore, et d'ici quelques heures, je vais aller la chercher. Les parents sont de pauvres ouvriers ; quand je leur ai offert de sauver leur enfant – leur unique enfant, Dottore ! – ils se sont mis à pleurer de joie. Dès que j'ai parlé de vous, la maman de Claretta est allée mettre deux cierges à la Madone.

— Assez ! hurla le D<sup>r</sup> Berwaldt.

— Vous ne m'échapperez pas, Dottore. Et vous serez bien obligé de la sortir en fin de compte, votre saleté. Votre conscience ne pourra jamais accepter la responsabilité de la mort d'une enfant innocente. Car c'est un crime, puisque vous avez les moyens de la sauver.

— Foutez-moi le camp ! dit Berwaldt d'une voix rauque. Je ne vous écoute plus.

— Demain, vous me remettrez une lettre à l'adresse de votre secrétaire pour la prier de venir me voir. – Cravelli se leva. – Puis vous me donnerez les formules, et une heure plus tard, vous serez libre ; vous aurez alors tout loisir de soigner vos cancéreux et de vous poser en bienfaiteur de l'humanité.

— Et vous ?

— Moi ? Un avion privé m'attend dans la banlieue de Venise. S'il vous prend l'idée saugrenue d'appeler la police, j'aurai pris le large depuis longtemps. Destination inconnue.

— Et mes vingt-cinq millions de dollars ? questionna Berwaldt d'un air ironique.

Cravelli sourit :

— Je vous ferai remettre un chèque avant de disparaître.

— Et qui me donnera la garantie que je pourrai le toucher ?

— Vous permettez, Dottore ? – Cette réflexion l'avait blessé au plus

profond de lui-même. – Je n'ai qu'une parole, moi... Je suis un homme d'honneur, Dottore...

Puis il quitta le grenier, tête haute et lèvres pincées.

Le Dr Berwaldt attendit une demi-heure environ, jusqu'à ce qu'il fût certain d'être débarrassé de Cravelli pour un bon moment. Puis il alla au labo, la pièce contiguë à la chambre où les deux malades donnaient profondément. Berwaldt leur avait donné la seule chose qui puisse les soulager et atténuer leurs souffrances, de la morphine. Il prit un petit marteau et contrôla la sonorité du plafond, car la pièce n'avait pas de fenêtre, il n'y avait donc aucun moyen de créer le contact avec l'extérieur.

Presque partout, les coups de marteau produisaient un son creux, comme si de l'autre côté du revêtement de plâtre et de peinture, il n'y avait qu'une mince cloison de contreplaqué pour servir de soutien à une épaisseur de briques, ou peut-être seulement à une couche de carton goudronné. Ça et là, un son plein indiquait l'emplacement des charpentes. Le docteur descendit de son perchoir et alla fouiller la salle de consultation, à la recherche d'un gros marteau et d'un burin. Cravelli avait bien fait les choses. Tous les instruments nécessaires, y compris les outils indispensables aux quelques réparations d'urgence y étaient. À croire vraiment qu'il avait voulu présenter un modèle d'équipement.

Puis Berwaldt retourna au labo, grimpa sur une chaise et se mit fébrilement à l'ouvrage. À petits coups rapides mais silencieux, il fit un trou dans le plafond. Au début, un nuage d'enduit le transforma en plâtrier d'occasion ; puis des morceaux entiers tombèrent sur le sol, et enfin, tout un pan du plafond se détacha. Il ne doit plus y avoir qu'une épaisseur de carton goudronné, se dit-il. Car tout le plafond sonne creux. Bois, carton... et au-dessus, la voûte céleste...

Il perça au burin le contreplaqué, écartant au fur et à mesure les copeaux et, après un effort prolongé, l'outil tourna dans le vide. Enfin ! Le Dr Berwaldt agrandit le trou et il aperçut bientôt une grande tache de ciel nocturne constellé d'étoiles. L'air frais pénétra jusqu'au fond de ses poumons ; habitué depuis de nombreuses heures à l'air conditionné, il ressentit une impression de bien-être indicible, et la volonté de survivre que doit éprouver l'asthmatique quand il retrouve le rythme normal de sa respiration.

Il était inutile d'agrandir encore le trou. Car il ne fallait pas envisager une évasion par le toit, sans savoir comment il était construit. En outre, un détail important contribua également à le rendre prudent : les murailles du palais étaient beaucoup trop hautes pour lui permettre de plonger sans danger dans le Canale Santa Anna. La seule chose qu'il pût faire, c'était de signaler sa présence d'une manière ou d'une autre, avec l'espoir d'être repéré.

Le D<sup>r</sup> Berwaldt prit son mouchoir sur lequel il inscrivit en grosses lettres, à l'encre de Chine : « Je suis au Palazzo Barbarino, chez Cravelli, enfermé au grenier. Venez vite. Berwaldt. » Pour plus de sécurité, il écrivit le texte en allemand et en italien.

Puis il fit passer le mouchoir par le trou du plafond, et à l'aide d'un long bâton, il le dressa vers le ciel et le secoua. Le vent fit le reste. Il emporta le mouchoir par-dessus le toit, puis le balança un certain temps au-dessus de l'enceinte du Palazzo et finalement, le mouchoir se posa à la surface du Canale Santa Anna.

Le D<sup>r</sup> Berwaldt ne put suivre bien entendu le trajet de son message. Il se rendit compte seulement au toucher que le mouchoir s'était détaché de la hampe improvisée et, ensuite, il se contenta d'adresser une supplication muette au ciel.

— Bonne chance, murmura-t-il pour lui-même. Il se trouvera bien quelqu'un pour ramasser le mouchoir et le porter à la police...

Ensuite, il remit de l'ordre dans le labo et prépara un peu de plâtre pour boucher le trou du plafond. En vérité, il fallait y regarder de près pour découvrir le passage vers la liberté !

Le mouchoir voleta avant de tomber dans l'eau sombre, non sans avoir attiré l'attention d'un des mendiants de faction. D'un bond, il sauta dans la barque en stationnement, et en quelques coups de rame, s'approcha du mouchoir qu'il cueillit délicatement. Sans comprendre, il le tourna et le retourna entre ses doigts, si bien qu'il eut les mains remplies d'eau teintée d'encre, et que l'inscription du prisonnier devint complètement illisible. Le message se transforma en une unique tache d'encre, informe.

— Tout ce qui se passe aux alentours du Palazzo Barbarino a son importance, avait déclaré Roberto Taccio à son équipe. Pourquoi pas un mouchoir taché d'encre qui tombe du ciel ? Le mendiant reprit sa rame et se hâta de rejoindre le Canale Grande.

Dans le hall de l'hôtel Excelsior, on en avait terminé avec les interrogatoires. Clients et commissaires tombaient d'épuisement, mais tout le travail de Sisyphe entrepris par la police s'était avéré complètement inefficace. Cramer l'avait prévu, et il ne s'était pas trompé : personne n'avait vu quoi que ce soit ; ils avaient tous un alibi indiscutable ; d'ailleurs, il était impossible de soupçonner quelqu'un, car les mobiles du cambriolage n'avaient pas pu être davantage éclaircis que l'identité de ses auteurs.

Le commissaire en chef exhala un long soupir et vint s'affaler sur le canapé, près de Cramer.

— Vous n'avez pas changé d'avis, n'est-ce pas, Maestro ? commença-t-il sur un ton légèrement affecté. Je sais, je sais, Cravelli. Pourriez-vous me dire sur quels motifs sont basés vos soupçons ?



— C'est lui qui a tué ma femme.

— Des preuves ?

— Non.

— C'est dangereux, Maestro.

— Je le sais bien. C'est la raison pour laquelle je poursuis mon enquête tout seul.

— Quel résultat ?

— Vous le saurez demain.

— Vous paraissez très sûr de votre victoire ?

— Oui. Si vous aviez une voix de soprano, je vous autoriserais à entonner le grand air d'*Aïda* : « Reviens en vainqueur... »

Le commissaire sourit, mais manifestement, le cœur n'y était pas.

— Vous ne manquez pas d'humour, Maestro. Le mien par contre s'est totalement évanoui au cours des heures précédentes. Tout d'abord, la disparition du D<sup>r</sup> Berwaldt, et maintenant cette tentative de cambriolage inexplicable...

— Vous ne voyez pas le rapport entre ces deux affaires ?

— Si, si... mais qui est le coupable ? Chut ! Ne prononcez pas le nom de Cravelli...

— Dans ces conditions, je ne puis rien pour vous.

— Il déposerait plainte contre nous, si nous nous permettions de perquisitionner sa maison sans raison valable. Nos lois, Maestro...

À cet instant précis, un homme arriva, d'une élégance raffinée, bronzé de peau et habillé avec recherche. Il fit des yeux le tour du hall, échangea quelques mots avec l'un des policiers de garde et fit quelques pas en direction du petit groupe assis sous les palmiers. Le commissaire bondit de son siège.

— Taccio ! Foutez-moi le camp..., s'écria-t-il sur un ton furieux. Nous avons déjà assez d'un malotru inconnu...

— Laissez-le, intervint Cramer calmement. C'est à moi qu'il vient rendre visite.

— À vous, Maestro. Mais...

Sidéré, le commissaire constata que le prince des mendiants de Venise était sur un pied d'intimité avec Gino Partile ; les deux hommes se serrèrent la main, puis Roberto Taccio sortit de sa poche un mouchoir trempé, que Rudolf Cramer déplia. Un mouchoir imbibé d'encre délavée ; on voyait encore des traces d'écriture mais l'humidité avait tout absorbé.

— Il a volé au-dessus du canal, Signore, expliqua Taccio. Je me suis dit que...

Ilse Wagner saisit le mouchoir. Des initiales étaient visibles dans un coin. P.B., Peter Berwaldt. D'une main tremblante, elle rendit le mouchoir à Cramer.

— Ce mouchoir appartient au D<sup>r</sup> Berwaldt, dit-elle d'une voix sans

timbre. Voilà ses initiales. D'ailleurs, je le reconnais bien.

Rudolf Cramer fit un clin d'œil à son complice. Celui-ci comprit sans peine le sens du message et adressa un sourire grimaçant au malheureux commissaire qui semblait cette fois dépassé par les événements.

— Où ? interrogea Cramer.

— Au palais.

— Brusquement ?

— Est tombé du ciel.

— Garde à vous !

Taccio recula, tandis que Cramer mettait le mouchoir sous le nez du commissaire.

— Quelque chose a été écrit à l'encre sur ce mouchoir. Mais l'eau a tout brouillé. Est-ce que par hasard vos services chimiques seraient capables de déchiffrer l'inscription ?

— C'est de la folie. – Le commissaire prit le mouchoir entre le pouce et l'index et l'observa de près, en faisant une grimace. – À qui appartient-il ?

— Si nos suppositions sont justes, au Dr Berwaldt.

— Où l'as-tu trouvé ? cria le commissaire à l'adresse de Roberto Taccio. – Allez, lâche le morceau, sinon je t'arrête sur-le-champ sous l'inculpation de présomption de meurtre...

— Commencez d'abord par déchiffrer ce texte.

En voyant le commissaire faire un pas menaçant vers le criminel présumé, Cramer le retint.

— Si je vous apprends l'origine de ce message, une fois de plus, vous allez me dire : vous me faites rire, avec vos...

— Non ! Pas Cravelli...

— Si.

— Je veux des preuves. Où a-t-on trouvé ce mouchoir ?

— Dans le Canale Santa Anna.

— Dans l'eau... Est-ce que quelqu'un l'a vu s'envoler du Palazzo Barbarino ?

— Non.

— Autrement dit, pas de preuves ?

— Eh non... C'est pourquoi on ne vous demande rien d'autre que de déchiffrer l'inscription, si c'est possible. Le reste, c'est nous qui nous en chargeons.

— Qui se charge de quoi ?

— De vous fournir les preuves. Nous, c'est moi et Taccio, avec toute sa bande...

— Maestro... – Le commissaire jeta sur Barnese un regard éploré. Cette scène lui était fatale. C'en était fini de son culte pour la voix prodigieuse du Grand Partile... une telle voix en compagnie d'une

bande de clochards... – quelles sont vos intentions ?

— Nous allons donner un concert...

Il a perdu la raison, se dit le commissaire. Le plus grand ténor de tous les temps... ô mon Dieu, si le public était au courant !

— Oui. Et d'ici une heure, vous verrez le résultat. J'ai encore un service à vous demander.

— Je vous en prie... – Du ton où il aurait dit : – Au point où nous en sommes...

— Faites boucler le Canale Grande, à ses deux extrémités, par une chaîne de gondoles. En particulier, la sortie sur Chioggia. Faites patrouiller vos vedettes, sans arrêt, et fermez l'autre extrémité du Canale Santa Anna. Le reste, c'est l'affaire de mes troupes.

— Mais pourquoi ?

— Un sale rat puant va sortir de son trou et essayer de s'échapper dans les eaux troubles...

— Si c'est vrai, Maestro...

— Écoutez, Commissaire, ce n'est qu'un service que je demande expressément à la police. Un peu exceptionnel, c'est vrai. En outre, je vous en prie, attendez. Prenez patience. Observez et attendez. Vous êtes les chasseurs, et nous, les piqueurs. Nous vous amènerons le gibier à portée de fusil.

Le commissaire poussa un long soupir.

— Ceci n'est pas très orthodoxe, Maestro. Mais, je vous en prie, agissez comme vous l'entendez. Quant à moi, je ne sais rien, je ne suis au courant de rien ! Si votre entreprise tourne court, je serai obligé de vous arrêter...

— Je le sais.

— Quant à mes vedettes, ce sera tout à fait par hasard qu'elles patrouilleront là où vous le désirez... Je vais mettre au point une manœuvre spéciale...

— Excellente idée. Il faut toujours être prêt à toute éventualité... et cela nécessite des exercices pratiques.

— Exactement. Je vois que nous sommes d'accord, Maestro.

Le commissaire tourna sur ses talons et fit un signe à ses troupes. Tous ensemble, ils abandonnèrent le hall de l'hôtel. Roberto Taccio attendit leur départ définitif, puis il se rapprocha du petit groupe.

— Alors, Signore, quels sont les ordres ?

— C'est la grande opération qui commence, Roberto. D'ici quelques minutes, il me faut absolument un canot automobile à pont découvert, un bateau très rapide, un uniforme de gondolier et un ample manteau, une perruque de cheveux noirs et bouclés, un batelier et un luth. J'ai besoin aussi de tes grimpeurs les plus agiles, des hommes les plus braves de tout Venise et de toute une armée de gondoles et de barques pour boucler tous les canaux latéraux, les rues et ruelles, les moindres

issues, tu comprends ? En outre, il me faut aussi des outils, des échelles des revolvers et des fusils.

Le visage de Taccio s'éclaira ; sous les lustres de cristal, ses dents immaculées étincelèrent.

— Vous aurez tout cela, Signore.

— Où ?

— Au Rio di San Barbara. Un canot automobile attend en permanence là-bas.

Cramer jeta un coup d'œil sur sa montre.

— Disons à une heure quarante-cinq précises ?

— Parfait.

Roberto Taccio s'inclina devant Ilse et s'éloigna, avec la dignité d'un gentleman.

— Mon Dieu, soupira Ilse. Pourvu que tout se passe bien... Pourvu qu'il n'arrive rien au D<sup>r</sup> Berwaldt... qu'on le retrouve vivant... Et toi, Rudolf, qu'est-ce que tu prépares ?

Cramer se garda bien de répondre à cette question. Il était devenu tout d'un coup très grave. Une expression nouvelle était née dans son regard, qu'Ilse ne connaissait pas encore. Un éclat étrange, fait de haine et de joie...

À Venise, la nuit s'animait. De tous les coins les plus reculés et les plus cachés de la ville, ruelles ou canaux, des silhouettes glissaient en direction du Canale Santa Anna, avec la souplesse de chats de gouttière. Un défilé d'ombres mouvantes bien organisé, en ordre de bataille impeccable. L'obscurité résonnait de bruissements de manteaux, de crissements quasi silencieux de chaussures sur le pavé, d'appels à peine formulés comme des gémissements de volets mal joints sous le vent, de renseignements murmurés, de gestes sans paroles.

Ils venaient de partout. Mendiants, camelots, musiciens, aveugles ou sourds le jour, tendant la main aux touristes généreux prêts à s'apitoyer, gondoliers, pêcheurs, porteurs et colporteurs, cireurs de souliers, balayeurs de rues. Tous ensemble, ils formèrent autour du Canale Santa Anna une haie vivante, imprenable. De vieilles barques encombraient tous les canaux environnants, une chaîne infranchissable barrait la sortie sur Chioggia. Des gondoles, tous feux éteints, parcoururent sans interruption toutes les voies d'eau aux alentours du Canale Santa Anna. Chacune abritait trois ou quatre gaillards à la mine sombre, recroquevillés dans le fond, muets et patients. De temps en temps, le feu de leur cigarette éclairait une seconde des visages aux traits figés.

Autour du Palazzo Barbarino, les gondoles nocturnes formèrent une véritable muraille. Certaines faisaient la navette sans bruit devant le Palazzo Corner-Revedin, d'autres sillonnaient le Rio Della Madonetta,

d'autres encore le Rio di Agestino, le Rio di Frari, le Rio di Megio, devant le Palazzo Pesaro et à tous les confluent des petits canaux débouchant sur le Canale Grande.

À l'ombre de l'église San Polo, des échelles, des chaînes et des crochets cliquetèrent. Des hommes chaussés de sandales et armés de grosses cordes attendaient, le dos au mur blanc de l'église ; ils ne quittaient pas des yeux le toit sombre du Palazzo Barbarino au pignon très légèrement dessiné, mais dont les contours se découpaient avec précision dans la nuit.

Personne ne parlait. Une paix sereine régnait dans les ruelles. On entendit soudain quelques bruits de moteur dans le lointain. Les manœuvres nocturnes de la police sur le Canale Grande.

On fumait, les yeux rivés sur le Palazzo Barbarino.

Et on attendait le signal.

Peu de temps après, un hors-bord blanc, rapide comme une flèche déboucha sur le Canale Grande, vent debout. Il était piloté par un jeune garçon, et, appuyé contre le bastingage, un homme de haute taille rêvait. Il était vêtu d'un ample manteau noir, ses longs cheveux bruns ondulés flottaient au vent ; ses mains aux doigts fins tenaient un luth et son regard semblait fasciné par les vagues écumeuses.

Arrivé au niveau du Canale Santa Anna, le chauffeur réduisit la vitesse, et le canot glissa presque sans bruit le long des façades en ruine des palais antiques. Juste avant d'arriver au Palazzo Barbarino, le moteur se tut complètement. Manœuvré à la rame, le canot vint se coller à l'escalier de marbre, face au balcon suspendu au-dessus du canal. Il s'immobilisa, et l'homme debout sur le pont gratta les cordes du luth.

Sombre, toutes lumières éteintes, la haute façade du Palazzo Barbarino se dressait vers le ciel, menaçante. Seule une petite lampe brûlait dans le bureau, mais Cravelli n'y était pas. Étendu dans sa chaise longue, sur le balcon, il réfléchissait activement. Il lui fallait de toute urgence mettre au point un plan de bataille afin d'attirer chez lui Ilse Wagner, car c'était, à son avis, la seule façon de s'emparer des formules. Quant aux moyens d'appriivoiser une fille par la douceur, il n'avait que l'embarras du choix. Et cette fois-ci, Cravelli frissonnait d'horreur à la pensée d'user de violence.

Une voix monta soudain du canal et vint détourner le cours de ses pensées. Tout d'abord, un vibrant accord de luth auquel Cravelli fit à peine attention ; mais bientôt les doigts bien entraînés du musicien jouèrent sur les cordes, la mélodie s'enfla, et avant que l'unique auditeur ait eu le temps de se lever, et de se pencher par-dessus la balustrade du balcon, la voix commença à chanter.

Une voix de ténor d'une pureté et d'une douceur extraordinaires. Elle chantait une romance inconnue de Cravelli... Un chant d'une

tendresse à vous broyer le cœur.

Finalement, Cravelli se leva pour voir... Juste au-dessous de son balcon, un petit esquif se balançait mollement sur les eaux noires. Sur le pont, une silhouette masculine enveloppée d'un ample manteau. Cette voix... Cette voix splendide qui éveilla spontanément dans la mémoire de Cravelli le souvenir d'une autre voix entendue à l'opéra de Rome. *Aïda*, de Verdi. Le ténor s'appelait à l'époque Gino Partile, et Cravelli se rappelait avoir acheté un billet à prix d'or, au marché noir, uniquement pour entendre Gino Partile. Cette voix qui s'élevait du canal avait le même timbre, peut-être en plus viril et plus pur à la fois.

Cravelli oubliait ses soucis. Proche de l'extase, il laissa tomber la couverture et s'installa sur la balustrade du balcon afin de ne pas perdre la moindre note de cette mélodie enchanteresse. Quelle voix divine, se dit-il. Qui donc est capable de chanter ainsi ? Et pourquoi juste en face de chez moi ? Il n'y a pas de fille dans les parages, du moins à ma connaissance, à qui pourrait être destinée une aubade d'une telle valeur... Peut-être y avait-il eu erreur sur l'adresse, erreur dont lui, Cravelli, était le bénéficiaire. Quand la voix se tut, Cravelli applaudit à tout rompre. Le ténor inconnu s'inclina légèrement, puis il reprit son luth et se lança dans une nouvelle romance.

Cravelli sourit en dodelinant de la tête, et il reprit sa place dans la chaise longue. Une romance en français cette fois, se dit-il. Voilà Venise, c'est typique. Un chanteur de grande classe, lance en pleine nuit sur un canal sombre ses chants d'amour... Pourquoi ? Pour qui... Cela demeure un mystère, comme tant de choses dans cette ville dont on doit s'enivrer sans poser de questions.

Cravelli se laissa tomber sur son dossier et ferma les yeux. La voix chaude au timbre nuancé coula en lui. Les paroles avaient changé... Cette langue lui était inconnue... Il tendit l'oreille. De l'allemand peut-être, mais il ne connaissait que les rudiments de cette langue, trop peu en tout cas pour saisir le sens du texte.

D'ailleurs, peu importe le sens des paroles. La voix l'enveloppait d'un voile invisible ; son cœur se dilatait insensiblement, son âme trouvait un asile de paix.

Sur le canal, la voix s'enfla progressivement jusqu'à emplir l'eau et le ciel ; elle allait arracher les étoiles, se disait Cravelli en poussant un soupir et en joignant les mains. Et la voix disait :

« Nous arrivons pour vous délivrer ! Aidez-nous, faites un trou dans le toit, mais attention, silence et prudence ! Agrandissez le trou, puis faites un signe à vos sauveteurs, ils iront vous aider. Surtout ne faites pas de bruit... »

Cravelli ne comprenait pas les paroles. Quelle voix, ne cessait-il de soupirer inlassablement. *O Madonna* ! Celle de Gino Partile n'est qu'un

vagissement de nouveau-né, en comparaison de ce ténor ! Il faudrait lui élever une statue, comme à une divinité...

Pendant ce temps, sur la façade arrière du Palazzo Barbarino, l'activité battait son plein. La troupe des alpinistes d'occasion était au garde-à-vous, et lorsque les premières notes s'élancèrent sur le canal, Roberto Taccio donna le signal convenu. Lui-même sauta sur le mur et commença l'escalade.

De prise en prise, ils grimpaient comme des chats sauvages. La moindre aspérité ornementale leur servait de palier. Les meilleurs hommes de Taccio formèrent un véritable mur de défense sur la muraille du Palazzo. Un mur fait de corps humains, de cordes, d'échelles, de planches et de crochets. Ils attachèrent aussi aux extrémités des cordes, des crochets, des petits paquets contenant du savon noir et des limes. Ils établirent ainsi une sorte de monte-charge de fortune, depuis le sol jusqu'à une corniche du toit. Puis quand tout le dispositif se trouva en place, ils grimpèrent à leur tour sur le toit, sans bruit, et frappèrent doucement, inlassablement, en tâtonnant pour trouver les points les plus sonores.

Après avoir confié son message aux anges gardiens de Venise, le Dr Berwaldt attendit une heure. Au bout de ce laps de temps, il retourna au laboratoire et en quelques coups de burin, il perça une seconde fois le plafond, à l'endroit même où il avait fait le premier trou. Puis avec un surcroît de prudence, il tenta de l'agrandir.

Il ne pouvait résister au besoin de respirer de l'air pur. Commençons par sortir d'ici, se disait-il sans cesse. Une fois dehors, sur le toit, je pourrai respirer de nouveau l'air de la liberté, et je serai capable de réfléchir. Il doit bien y avoir un moyen de plonger dans la vie des hommes...

Tout d'un coup, les mains en l'air, il tendit l'oreille. La sueur l'inondait des pieds à la tête. Impossible de s'y méprendre, ce n'était pas une illusion, on entendait bien un chanteur accompagné par un instrument de musique. Il posa une chaise sur la table et colla son oreille au trou du plafond. De ses deux mains, il réussit à soulever suffisamment un morceau de contreplaqué pour apercevoir un étroit couloir de ciel noir.

Sur le canal, quelqu'un chantait. En allemand. Un long frisson glissa dans son dos. Il fut sur le point de pousser un hurlement, mais heureusement, il se retint au dernier moment et la prudence l'emporta sur l'instinct. Ses cris auraient inmanquablement attiré l'attention de Cravelli. Il tendit encore l'oreille dans l'espoir de saisir quelques bribes. L'émotion lui coupait le souffle... Et voilà qu'il comprenait en effet ce que chantait la voix... quelques mots seulement par-ci, par-là... mais il eut tout de suite le sentiment d'approcher enfin de la

liberté.

« ... nous arrivons... délivrer... aidez-nous... le toit... pas de bruit... un signal... »

Le Dr Berwaldt chancela ; pour un peu il perdait l'équilibre, et il dut se cramponner aux parois du trou pour ne pas tomber de son perchoir. Sauvé, se dit-il, le cœur soulevé d'espoir. Sauvé ! Mon Dieu... Est-ce possible ?

Sur le toit, il entendit bientôt de légers craquements et une sorte de raclement. Des pas hésitants, quelques appels étouffés, quelques coups timides. Et un cliquetis d'outils.

Berwaldt réunit toutes ses forces pour essayer d'agrandir l'entrebâillement pratiqué dans les planches de bois du toit. La respiration haletante, il poussa de ses deux mains, puis dès qu'il obtint un semblant de résultat, il colla les lèvres sur le trou et chuchota d'une voix entrecoupée de râles :

— Ici ! Ici... plus à gauche... Ici...

Il frappa du poing contre le toit, s'arracha la peau au contact brutal du bois mal équarri... et finalement, sa main franchit l'obstacle et il put sortir le bras et faire des signes... Un poing solitaire en plein milieu d'un immense toit noir.

La voix chantait toujours.

« Faites un signe... un signe... un signe... »

Les hommes de Taccio ne comprenaient pas un traître mot d'allemand, mais ils entendaient la voix. Et ils aperçurent tout de suite la main tragique dressée désespérément dans la nuit. Taccio fut le premier à se glisser auprès d'elle. Il la prit entre ses deux mains et la serra de toutes ses forces, comme pour communiquer un peu de chaleur et de courage au prisonnier.

— *Bene ! Bene !* cria-t-il dans l'ouverture du toit.

Puis il fit un signe du bras à ses acolytes. On apporta le matériel préparé, les limes et les crochets. Taccio était satisfait ; tout marchait à merveille. Il siffla longuement entre ses doigts.

Sur le balcon, Cravelli rêvait. Au point qu'il ne réagit même pas au sifflement insolite ; pour lui la mélodie noyait tout, le passé, le présent, et même l'avenir.

Par contre, dans le petit hors-bord blanc, Cramer dressa la tête en entendant ce même sifflement.

— Ça y est, ils l'ont trouvé, s'exclama-t-il à mi-voix, entre deux airs. Allez-y, Rico, transmettez le signal.

Et il se lança dans des vocalises triomphales qui remplirent de ravissement le sensible auditeur.

Un orchestre complet prit la relève du soliste. À croire que tout le Canale Santa Anna était encombré de musiciens. Luths, mandolines, tambourins, violons, flûtes et même un ocarina s'unirent en une



mélodie enivrante, et pour couronner le tout, surgirent à la fin, les accents fiers et clairs d'une trompette.

Verdi ! Cravelli soupira. Ô ce Verdi. À l'entendre, le ciel n'est fait que de musique, la terre, les pierres, l'eau, les murs, tout n'est que musique... Un océan de musique qui se rue sur vous avec une impétuosité irrésistible et dans lequel on se laisse emporter avec délices...

C'était l'instant prévu pour que là-haut, sur le toit, les hommes de Taccio se mettent à agrandir le trou. Avec leurs outils, ce leur fut un jeu de réaliser en quelques instants l'ouvrage tenté sans succès par le prisonnier et qui lui avait coûté le restant de ses forces. Les craquements du bois et les grincements des outils se perdirent dans les accents triomphants de l'orchestre, et les retentissements de la trompette absorbèrent tous les autres bruits.

Lorsque la figure sombre de Taccio apparut soudain au plafond, le D<sup>r</sup> Berwaldt, collé contre un mur de sa geôle, tremblait de tout son corps. Dans la chambre voisine, les deux femmes rêvaient sous l'effet bienfaisant de la morphine.

— *Dottore !* s'écria Roberto Taccio. *Dottore ! Uno momento...*

Il força encore l'entrée pour passer une épaule. Une pluie de plâtras et d'esquilles de bois tomba sur le plancher. Puis le général des mendiants lança une corde à l'intérieur du laboratoire.

— *Avanti ! Dottore !* s'exclama-t-il en même temps.

Le D<sup>r</sup> Berwaldt était incapable de maîtriser le tremblement de son corps. Il risqua en chancelant les quelques pas qui le séparaient de l'échelle de corde, posa le pied sur le premier échelon... Mais ses forces l'abandonnèrent. La tension excessive se relâcha soudain, et il dut fermer les yeux et se cramponner au barreau pour ne pas tomber de faiblesse. Tout tournait autour de lui. Il était incapable de grimper les échelons.

— *Dottore !* cria encore Taccio. *Avanti...*

— Je ne peux pas..., bredouilla le D<sup>r</sup> Berwaldt. Je ne peux plus...

L'échelle de corde se mit en mouvement. Centimètre par centimètre, elle était tirée vers le haut. Sur le toit, quatre hommes aux muscles solides, fermement calés sur des aspérités, tiraient l'échelle et le prisonnier. Taccio lui saisit les mains et l'extirpa à grand-peine du trou. Incapable de faire le moindre mouvement, de dire quelque chose ou d'aider ses sauveteurs, le D<sup>r</sup> Berwaldt resta assis sur le toit, les pieds dans le trou et les mains sur les genoux, véritable statue de l'apathie. Il aperçut vaguement autour de lui une quantité de silhouettes sombres.

Puis on apporta un grand sac dans lequel on l'introduisit jusqu'à la ceinture, solidement fermé à hauteur de la poitrine, et on le hissa à une corde épaisse à l'aide d'un crochet énorme. Avant d'avoir retrouvé

ses esprits, il se retrouva bientôt suspendu entre ciel et terre ; la descente se fit très lentement, sans à-coup, et il atterrit en douceur sur le mur de la façade arrière du palais, dans les bras de trois gaillards qui, en un tournemain, le sortirent du sac, l'étendirent sur une civière, et le transportèrent ailleurs.

Au-dessous, un bateau l'attendait. Dès que la civière fut installée à l'abri des regards, le bateau démarra et s'enfonça dans la nuit noire. Une dernière vision, assez floue, effleura la conscience de Berwaldt ; les illuminations du Canale Grande, puis, à bout de force et d'émotions, il sombra dans un grand trou noir.

Une seule chose importait, qui l'aida d'ailleurs à s'endormir dans la paix : Je suis libre ! L'humanité est sauvée ! Le cauchemar est terminé...

Cravelli jouissait de ce concert improvisé comme s'il s'était trouvé dans une loge de la Scala. Rien ne pouvait l'arracher à son extase, pas même un nouveau sifflement... Mais l'orchestre se tut aussi brusquement qu'il avait commencé. Heureusement le luth reprit sa romance et la voix céleste s'éleva de nouveau dans la nuit.

Pourtant, le charme était rompu. Un moteur se mit à ronfler et la voix se perdit dans un horrible grognement. Il va aller se réfugier ailleurs, pensa tristement Cravelli. Le charme est rompu, il ne reste que la nuit sombre et inhospitalière. Le silence ramènera les pensées obsédantes : comment faire pour attirer une fille chez soi...

Cravelli se leva ; il envoya un dernier signe de reconnaissance au chanteur inconnu et se retourna pour rentrer dans son bureau... Mais le regard exorbité, il recula jusqu'à la balustrade de pierre du balcon. Un cri d'effroi s'étouffa dans sa gorge, comme si on l'étranglait...

Dans l'encadrement de la porte vitrée, se tenait une apparition toute de noir vêtue, enveloppée dans un ample manteau. Le visage était resté dans l'ombre. On aurait cru une chauve-souris géante, un oiseau mort, un messager des enfers.

— Terminé, fit la silhouette sans nom. — Cravelli sentit une aile glacée voler autour de son cœur. — C'est fini, cette fois, Cravelli, et bien fini...

— Qui... Qui êtes-vous ? haleta Cravelli. — D'une main fébrile, il chercha son revolver. Sans succès d'ailleurs, le revolver quittait rarement le tiroir de sa table de travail, dans la bibliothèque. — D'où venez-vous ?

— Du grenier... Je suis passé par le toit.

— Par le toit... — Du coup, Cravelli recouvra ses esprits. La terreur paralysante du premier moment s'évanouit ; il se précipita, mains en avant, en hurlant : — Au secours ! Des cambrioleurs ! Au secours...

Sur le canal, un moteur glapit... La voix de Cravelli se perdit dans

un ronflement sonore.

L'apparition tendit une main armée d'un long poignard effilé.

— Pas un geste, fit-elle d'une voix dure. Haut les mains ! Il y a longtemps que le D<sup>r</sup> Berwaldt est en sûreté dans son appartement, à l'hôtel Excelsior.

Le cerveau de Cravelli fonctionna à plein rendement. Pas un instant, il ne mit en doute les affirmations de l'inconnu. « J'ai perdu, se dit-il seulement, en manière de conclusion. J'ai perdu la partie, il ne me reste que la fuite. Partir n'importe où... me réfugier dans un coin de cette terre, peu importe où... Le plus vite possible... et le plus loin possible de Venise...

Il regarda la silhouette sinistre, la main tendue et le poignard qui scintillait légèrement dans les faibles rayons de la petite lampe. Il y eut une époque dans ma vie où j'avais les réflexes prompts, songea-t-il. Je réagissais vite, et avec assurance. Le vieux Cravelli a-t-il gardé ses facultés d'antan ? À peine cette pensée fut-elle formulée, Cravelli passa à l'action. Il bondit comme un tigre en direction de la porte vitrée.

Avant d'avoir eu le temps de parer l'attaque, l'homme vêtu de noir reçut comme une masse le corps de Cravelli en pleine poitrine. Puis un véritable feu roulant de coups de poing, partout à la fois, sur la tête, au menton, à l'estomac. L'homme poussa un grognement. Il essaya de se défendre, mais les poings de Cravelli le martelaient avec une force accrue par la certitude de n'avoir plus rien à perdre. Le poignard vola dans la pièce, l'homme tenta désespérément de saisir Cravelli à la gorge ; il leva les mains... un coup de massue le frappa entre les deux yeux et le jeta sur le sol... Il se recroquevilla comme un hérisson, en gémissant de douleur, puis se détendit et ne fit plus aucun mouvement.

Cravelli dévala les escaliers. L'identité de son adversaire lui importait peu... Venant du haut, il entendit des cris rauques, et les plaintes du maître d'hôtel. On est venu délivrer le D<sup>r</sup> Berwaldt... Cette unique pensée tournait en rond dans son cerveau, il fallait courir, courir sans perdre un instant. Dans la bibliothèque, il attrapa à la hâte quelques papiers importants, toujours prêts pour une éventualité de ce genre ; il enfouit tout cela pêle-mêle dans sa poche et courut jusqu'à une petite porte cachée dans le hall d'entrée, qui conduisait à une sortie de secours et de là, au port privé où il était assuré de trouver le salut. Un canot automobile et la vedette blanche, la *Reine des Eaux*...

Dans le hall, on entendait des bruits sourds. Cravelli s'arrêta un instant dans sa course, le souffle court. La grande porte donnant sur le canal tremblait sur ses gonds avec des craquements inquiétants. Ils vont l'enfoncer, ces salauds, se dit-il. Des cris fusèrent, des ordres et des appels, puis le choc d'un objet lourd sur le bois, peut-être un tronc

d'arbre ou une grosse barre de fer.

Cravelli reprit sa course à travers des caves voûtées en forme de longs corridors aux murs suintants. Partout, une odeur de moisissure. Le sous-sol de Venise... Un labyrinthe tout aussi inextricable que le dédale des ruelles et des canaux.

Après avoir couru longtemps, ouvert à la hâte quelques portes et traversé de nombreuses caves, Cravelli atteignit une sorte de garage. Un garage sans voiture. Sur l'eau noire, tachée de plaques multicolores, la *Reine des Eaux*, fidèle compagne des jours heureux, tanguait doucement. À ses côtés, un canot automobile de petite taille, rapide comme l'éclair. Ce fut celui-ci que Cravelli choisit pour s'enfuir. D'un bond, il se trouva aux commandes. Un bouton, le démarreur. Le moteur ronfla, s'enfla, et l'embarcation vibra dans toute sa carcasse.

Pour Cravelli, c'était le salut. Il poussa un soupir de soulagement. Ce sentiment de la sécurité retrouvée ranima son cerveau paralysé par la peur. Il put de nouveau réfléchir calmement et envisager la situation avec lucidité.

Encore quelques minutes, et le cauchemar prendrait fin, avec lui, d'ailleurs, le rêve longtemps caressé de dominer le monde. Encore quelques minutes, et Sergio Cravelli disparaîtrait dans l'anonymat de la masse. Un passeport tout prêt, minutieusement falsifié, lui ouvrirait de nouvelles perspectives dans un autre pays où, qui sait, il rencontrerait peut-être la chance. Il posa la main au niveau de la poitrine pour se rassurer : le passeport était là, camouflé entre le tissu et la doublure de son veston. De même il avait pris soin de déposer la plus grande partie de sa fortune à l'étranger, Panama, Bahamas, Venezuela et Costa-Rica. Un dernier bond par-dessus les canaux nauséabonds et sinistres de Venise, et tel un fantôme, Sergio Cravelli se désagrègerait dans les airs.

Il sortit avec beaucoup de lenteur et de prudence le canot précieux de son repaire souterrain. Ce petit port aussi faisait partie des inventions géniales de Cravelli. Il avait découvert un bras du Canale Santa Anna, totalement inconnu des Vénitiens et indiqué sur aucun cadastre. Ce bras coulait au-dessous de la partie du Palazzo Barbarino construite sur pilotis, et se perdait ensuite dans un repli de terrain. Personne ne savait où il réapparaissait, et Cravelli pas plus que les autres. C'était là qu'il avait bâti son repaire secret, d'où il pouvait à tout moment quitter la maison sans être vu.

À l'étage supérieur, sur le tapis du bureau, la forme étendue enveloppée du grand manteau noir commença à remuer. Elle se tourna et se retourna plusieurs fois avant de se redresser. Au début, l'homme resta à genoux, le buste vacillant. C'était Roberto Taccio. Son visage gonflé le faisait gémir de souffrance. En bas, les appels et les coups de bélier redoublaient, et en les entendant, Taccio se mit debout

tant bien que mal. À peine si ses jambes pouvaient le soutenir. Il réussit pourtant à traverser la pièce en chancelant, puis à descendre jusqu'au hall en se cramponnant à la rampe de l'escalier, et à ôter la grosse barre de sécurité qui maintenait la porte d'entrée.

La porte s'ouvrit d'elle-même. Mais le choc brutal envoya le pauvre Taccio rebondir sur le mur. Un flot de mendiants pénétra dans le palais. Malheureusement, ils perdirent un temps précieux à ranimer leur général écroulé sans connaissance au pied d'une colonne.

Cette perte de temps sauva Cravelli. Ce ne furent que quelques minutes, mais elles suffirent pour lui faire entrevoir avec optimisme le retour à la liberté. Le pied au plancher, il se cramponna à la barre du gouvernail. Le ronflement du moteur jaillit dans les entrailles de la terre, et le bateau bondit sur le Canale Santa Anna pour disparaître rapidement dans le trou noir d'un bras latéral.

Sur le Canale Santa Anna, l'orchestre s'était tu définitivement. L'heure était grave. Le bateau de Cramer dansait au bas de l'escalier de marbre. En voyant la porte du Palazzo Barbarino s'ouvrir de l'intérieur, il sauta sur la première marche et en trois bonds se trouva dans le hall. Taccio était toujours étendu sur les dalles, sans connaissance. Les troupes de choc qui étaient passées par le toit, descendaient les étages en poussant devant elles les domestiques éberlués.

— Où est Cravelli ? hurla Cramer, mais son regard ne rencontra que des yeux vides. Si nous laissons filer Cravelli, nous sommes refaits ! Cherchez, fouillez la baraque. Il n'a pas pu s'enfuir...

Quelques secousses sans ménagement et une bonne douche d'eau glacée rendirent à Roberto Taccio l'usage de ses esprits. Il ouvrit les yeux.

— Il est parti, Signore... parti... – Ce furent ses premières paroles, dès qu'il aperçut Cramer penché sur lui. – Il m'a eu, la vache, avec une souplesse et une force !...

Cramer n'en écouta pas davantage. Il abandonna Taccio à ses douleurs et courut vers le canal. Au moment où il sautait dans son canot, un moteur rugit au loin. Très loin, un petit canot débouchait d'un bras du Canale Santa Anna et se dirigeait à toute allure vers le Canale Grande.

— Cravelli ! s'écria Cramer. Le voilà, c'est lui... – Il donna à son chauffeur une bourrade dans le dos et s'adossa à la rambarde. – Il ne faut surtout pas le lâcher. File, bon Dieu, et vite...

Un coup violent d'accélérateur, et le moteur poussa un hurlement, l'embarcation frémit, gémit et se décida à tracer un élégant arc de cercle au-dessus de la surface de l'eau ; enfin elle prit de la vitesse, la proue fendant les flots noirs et inondant les deux passagers d'un jet d'écume.

La poursuite commençait, les canots pouvaient lutter à égalité, puissance et vitesse se valaient.

Cramponné à son volant, Sergio Cravelli ne quittait pas des yeux la route tracée devant lui. Son canot fendait lui aussi les flots, de petites vagues s'épalaient derrière lui, après son passage.

Première étape, Chioggia, se dit-il. Une fois là, je serai sauvé. Je trouverai toujours un moyen de leur échapper. Quitte à ramper sous terre... Ce ne sont pas les tunnels et les couloirs souterrains qui manquent là-bas. Un vrai nid de rats. Sans compter les amis fidèles prêts à me cacher un certain temps, le temps de préparer la fuite à l'étranger. Un jour, quand la tempête serait apaisée, un certain Mr Ralph Paerson monterait à bord d'un navire en partance pour un pays lointain, ouvert aux bonnes volontés, en direction d'une existence nouvelle.

Cravelli essuya son visage inondé d'écume. Comment a-t-on pu en arriver là ? se demanda-t-il soudain. Ils sont passés par le toit... Et cette apparition funèbre, dans mon bureau, qui était-ce ? Dire qu'ils sont venus délivrer le D<sup>r</sup> Berwaldt au Palazzo Barbarino ? Et qui pouvait bien s'intéresser à lui ?

Et cette musique... cette voix merveilleuse... Ces accents célestes issus d'une gorge humaine... À peine croyable !

Le visage trempé de Cravelli blêmit dans la nuit. Bien sûr... Comment n'y avoir pas pensé plus tôt... On voulait le distraire avec ce déploiement orchestral et couvrir les bruits du toit. Cette voix enchanteresse qu'il suffisait d'entendre pour se sentir emporté dans un rêve fait de tendresse et de douceur, tout comme autrefois, la seule apparition d'Ilona Szöke...

Le nom frappa sa mémoire comme un coup de tonnerre. Ilona... Ilona dont le mari venait lui rendre visite depuis dix ans... Cet imbécile de Rudolf Cramer... N'était-il pas chanteur ? Et pourquoi ne serait-il pas doué d'une magnifique voix de ténor ? Cravelli n'avait jamais entendu chanter Cramer... Ils s'étaient contentés de s'affronter régulièrement du regard, et de se lancer des paroles de haine à la tête...

Affolé par la conclusion qui s'imposait à son esprit, il se retourna. Derrière lui, à quelques mètres seulement de distance, un autre canot fonçait à toute allure. Complètement obnubilé par ses propres pensées, il ne s'était même pas aperçu de la présence de son poursuivant ; son propre moteur noyait tous les autres bruits.

Inutile de se creuser la tête pour savoir qui le suivait ainsi. Sa figure d'oiseau de proie s'allongea. Un bon coup de pédale encore, et le canot bondit sans presque toucher l'eau en plein milieu du canal, afin de pouvoir s'engager sans ralentir sur le Canale Grande.

Cette fois, sa vie était en jeu ; aucune illusion à se faire à ce sujet.

Sa misérable existence de hors-la-loi maudit qu'il était justement en train de rayer une fois pour toutes, afin de renaître quelque part sur un point du globe où on le traiterait de nouveau avec tous les égards dus à un homme d'honneur nanti d'un solide compte en banque.

Derrière Cravelli, Cramer se glissa auprès du conducteur sans quitter des yeux le canot agité de perpétuels soubresauts. La barque tremblait dans toutes ses jointures. Le moteur émit un râle sinistre quand on lui demanda un nouvel effort. La proue se dressait presque à la verticale... On avait l'impression que le canot volait dans les airs, et que seuls les ailerons du gouvernail trempaient dans l'eau.

— Il s'échappe, s'écria Cramer sans arriver à couvrir les hurlements du moteur. La puissance de son canot est supérieure à la nôtre... Il s'échappe ! Eh, vieux, plus vite, par pitié, plus vite !

— Impossible, Signore, cria l'autre en guise de réponse. Sinon, c'est l'explosion... À moins que les pistons ne nous lâchent purement et simplement. Ça nous pend au nez, Signore...

— Le gars est un tueur ! hurla encore Cramer.

— Ce n'est pas cela qui donnera des ailes au moteur.

— Il faut absolument que nous le rattrapions ! Quitte à sauter après !

— Oh, pour ça, rassurez-vous, ça ne saurait tarder... Regardez l'aiguille ; elle a dépassé la cote d'alerte.

L'engin de Cravelli effectivement était plus puissant. Il fonçait à quelques centimètres au-dessus de la surface de l'eau, fendant le canal dans toute sa longueur. On ne voyait qu'une gerbe d'écume orientée de plein fouet sur le Canale Grande.

— La bifurcation ! s'exclama Cramer. S'il se décide pour la bifurcation sans virer, il est fichu ! Tout est bouclé.

Le Canale Grande s'étalait devant eux. Mais contrairement à la partie qu'ils venaient de parcourir, là, les gondoles paraissaient se tenir au coude à coude. Coque contre coque, lanterne contre lanterne, proue contre proue.

— Il va stopper ! fit le conducteur, tout en maîtrisant quelque peu son moteur, heureux de pouvoir mettre fin à cette lutte épuisante des chevaux-vapeur contre la volonté humaine.

— Pas sûr ! cria Cramer. Regarde... Il ne freine même pas ! Au contraire... Il va essayer de forcer le barrage...

— Il est cinglé ! bredouilla l'italien. Complètement cinglé, Signore ! Il ne peut pas faire une chose pareille...

Cravelli fonçait vers le croisement. Plus que deux canaux, se dit-il, le cœur gonflé d'espoir. Deux canaux, un virage, le croisement et... à moi la liberté ! Sur le Canale Grande, je serai en sécurité...

Encore un effort, Sergio... Bon vieux Sergio, va... Un petit effort... Il y a deux millions qui t'attendent dans une banque à Panama... Ça

suffira à ton bonheur jusqu'à la fin de tes jours...

D'un revers de la main, il ôta l'écume de son visage, puis se cramponna de nouveau aux commandes. De temps en temps, il jetait un coup d'œil vers l'arrière et constatait avec un sourire ironique que la distance entre lui et son poursuivant ne faisait qu'augmenter.

Le virage, très doux en vérité... Le croisement... là, il avait toute la place... sans lever le pied de la pédale, il fonça... Au même instant, un hurlement d'épouvante...

Le Canale Grande était bouché... Entièrement bouché sur toute sa largeur. Les gondoles se serraient les unes contre les autres, sur le Rio di San Agestina, le Rio di San Polo, le Rio di Frari. Devant le Palazzo Corner-Revedin, elles formaient une véritable muraille.

Des gondoles, rien que des gondoles.

Une muraille mouvante aux lanternes éblouissantes dansait devant ses yeux. Trop tard pour faire un choix... trop tard même pour penser. Instinctivement, il donna plein-gaz, le moteur s'emballa. Un concert de craquements et de cris, le canot bondit hors de l'eau, et à une allure démentielle se jeta de plein fouet sur le barrage.

Cravelli fixait l'eau. Le front inondé de sueur froide, il vit les gondoles se précipiter sur lui, il entendit des hurlements humains, il aperçut dans les barques une forêt de bras levés, de proues dressées et de têtes de dragons sculptées... La muraille grandissait, s'élevait, prenait des proportions formidables...

Il lâcha les commandes. Les yeux écarquillés d'horreur, il joignit les mains. La salive lui coulait des commissures des lèvres ; il leva la tête vers le ciel d'encre, toutes les étoiles s'étaient cachées.

« Notre Père, qui êtes aux cieux... », se mit-il soudain à murmurer. Puis le murmure de sa prière se transforma en une supplication geignarde, et il finit par hurler en levant lui aussi les mains vers le ciel.

Autour de lui, soudain ce fut le chaos... Son corps rebondit sur le volant, sa tête cogna le tableau de bord... Les yeux grands ouverts, il eut le temps de savourer l'épouvante jusqu'au bout... jusqu'au retour dans le néant... Devant lui, plusieurs gondoles perdirent l'équilibre ; certaines chavirèrent, des hommes criaient... La façade d'un palais soudain s'écrasait sur lui...

— Mon Dieu ! Mon Dieu ! gémit Cravelli.

Et puis, ce fut la dislocation dans un véritable feu d'artifice... Il entendit encore le fracas de l'explosion, ressentit du côté du cœur un coup de poignard chauffé à blanc... Puis, plus rien... rien que la nuit... pour l'éternité...

Écroulé dans son canot, Rudolf Cramer assista au dernier acte de folie de son ennemi. Le moteur affolé du canot qui s'arrêtait brusquement, la carcasse blanche projetée sur le barrage des gondoles,



et rejetée comme un engin déséquilibré dans un tourbillon, deux tonneaux, deux tête-à-queue, et le malheureux esquif allait se disloquer contre le quai de pierre.

L'explosion illumina un instant la nuit sinistre, le spectacle désolant d'un fouillis d'embarcations entremêlées et d'épaves flottantes, puis les restes du canot retombèrent sur la rive et continuèrent à flamber comme un brasero, tandis qu'un filet d'essence enflammée glissait le long du mur et se répandait à la surface de l'eau, en formant de curieuses flammes bleuâtres à la pointe des vaguelettes.

Lorsqu'Ilse Wagner s'éveilla au petit matin, il faisait déjà chaud, et le soleil brillait. Elle aurait menti en affirmant qu'elle se sentait fraîche et dispose après une nuit de sommeil réparateur... En réalité, elle avait passé la majeure partie de la nuit assise sur son lit ou penchée au balcon, à attendre Rudolf Cramer, ce qui lui avait donné l'occasion de voir poindre le soleil à l'horizon. Il lui avait même semblé une fois entendre un coup sec... Aussitôt, elle s'était précipitée à la fenêtre, mais le Canale Grande dormait paisiblement. Quelques gondoles silencieuses le sillonnaient telles des ombres vagues sur l'eau noire. Plus tard, l'épuisement avait eu raison de sa résistance... et elle avait rêvé d'une petite île et d'une église, d'une immense chandelle brûlant devant un autel, et d'une voix qui semblait descendre du ciel.

Ce bref sommeil avait coulé du plomb dans ses veines. Elle tenta avec peine quelques mouvements maladroits, leva la main et eut l'impression de peser une tonne. Un long soupir, elle se tourna sur le côté... et aperçut le vase.

Un grand vase de cristal taillé. Et un énorme bouquet de roses rouges. Un petit carton se cachait parmi les ronces et les feuilles. Toute sa fatigue tomba d'un seul coup.

D'un bond, elle fut sur pied. Hypnotisée par cette carte de visite – qui lui en rappelait une autre – elle s'approcha du bouquet. Un coup d'œil rapide, comme toutes les femmes, sur la signature... Ses genoux se déroberent sous elle, et elle dut rejoindre en hâte le bord de son lit. Alors seulement elle se sentit capable de déchiffrer le message.

*Chère petite Ilse,*

*Il n'y a pas de mots pour vous remercier de tout ce que vous avez fait pour moi, et toutes les fleurs du monde n'y suffiraient pas davantage. Je reste à jamais votre débiteur. Dès demain, vous aurez des détails sur l'immense service que vous nous avez rendu à tous.*

*Mon titre d'ami m'autorise, je l'espère, à être le premier à vous féliciter... Rudolf Cramer m'a mis au courant... Vous avez choisi l'homme le meilleur et le plus valeureux que je connaisse...*

Peter Berwaldt

D'une main tremblante, Ilse décrocha le téléphone et demanda la communication avec l'appartement du D<sup>r</sup> Berwaldt. On lui répondit que le docteur était descendu depuis une heure déjà, et se trouvait actuellement en conférence.

— Merci..., murmura-t-elle. Merci... *Grazie...*

Elle raccrocha et appela la femme de chambre. Ce fut la petite Françoise qui arriva immédiatement, comme si elle attendait derrière la porte le coup de sonnette.

— Bonjour, Mademoiselle ! s'écria-t-elle gaiement.

— Puis elle ouvrit les rideaux. — Une belle journée en perspective... mais très chaude.

— Vite, un bain..., fit Ilse.

— Mademoiselle a bien dormi... — Françoise s'exécuta sur-le-champ. On entendit les clapotis de l'eau dans la baignoire. — Monsieur votre fiancé et le docteur m'ont chargé de vous présenter leurs respects... Ils sont montés deux fois déjà, mais vous dormiez comme... comme un loir...

Françoise se mit à rire, tout en versant les sels dans la baignoire. La mousse verdâtre répandit un doux parfum dans la chambre.

Une heure plus tard, la tête enrubannée d'un volumineux turban, Pietro Barnese se chargea lui-même d'accompagner Ilse Wagner jusqu'à un petit salon privé.

— C'est un grand jour, Signorina, fit-il d'une voix chevrotante. Quand je pense qu'une ère nouvelle voit le jour dans mon propre établissement...

Elle pensa immédiatement aux scènes burlesques de la veille, mais se retint d'en faire mention... Le gérant s'était attendu à une verte réplique, en vue de laquelle il avait déjà préparé une plaidoirie défensive. Le silence d'Ilse lui réchauffa le cœur.

— Vous ressemblez à une madone, dit-il avec entrain.

Dix fois par jour minimum, il répétait cette phrase passe-partout, mais il avait le don d'y glisser chaque fois un accent différent, si bien qu'elle perdait toute banalité.

La porte du petit salon s'ouvrit sans bruit, et Pietro mit un doigt sur ses lèvres.

Quelques messieurs, d'aspect très grave, avaient pris place autour d'une table ronde. Juste en face de la porte, un petit vieillard à cheveux blancs discourait avec animation, en ponctuant toutes ses phrases de grands gestes des bras. Le visage écarlate, il semblait en proie à une grande agitation, et ne s'occupait même pas des interruptions de ses collègues.

C'était sa manière habituelle de manifester sa joie. Et Dieu sait si le P<sup>r</sup> Panterosi était heureux ce matin-là ! Le D<sup>r</sup> Berwaldt et Rudolf Cramer l'entouraient ; quelques papiers épars devant eux.

— Quand pouvez-vous me livrer les premières ampoules ? demanda le P<sup>r</sup> Panterosi de sa voix stridente.

— Dans cinq jours, répondit le D<sup>r</sup> Berwaldt.

— Magnifique !

— Seulement... je ne les livrerai pas !

Le P<sup>r</sup> Panterosi fixa son collègue d'un regard incrédule, un peu comme s'il examinait un tableau surréaliste. Il hocha la tête deux ou trois fois et se mordilla le bout des doigts.

— Qu'est-ce que vous dites, Dottore ?

— Que je ne livrerai pas les ampoules. – Le D<sup>r</sup> Berwaldt parlait d'une voix paisible. Il jeta un coup d'œil sur Cramer, lui-même plongé dans une profonde méditation. – Je ne les fabriquerai pas.

Le P<sup>r</sup> Panterosi bondit sur ses petites jambes avec une telle impétuosité que le siège s'écroula.

— Qu'est-ce que vous voulez dire ? hurla-t-il.

— Les formules se trouvaient dans un dossier enfermé dans le coffre-fort de l'hôtel. Je les ai prises et, en présence de Signore Cramer, je les ai déchirées en mille morceaux que j'ai éparpillés sur les eaux du Canale Grande.

— Vous êtes fou ! hurla Panterosi en se passant les deux mains dans sa toison neigeuse. On devrait vous enfermer ! Jeter ainsi au néant le salut de l'humanité !

— Je vous en prie, Monsieur le Professeur, ne vous indignez pas trop vite. – Le D<sup>r</sup> Berwaldt poussa vers lui quelques photos, quelques rapports écrits et quelques tableaux. – Voilà le revers de ce que vous appelez le remède-miracle. Lisez tout cela, et vous en perdrez l'usage de la parole. D'accord, administré à des doses infinitésimales, il guérit certaines formes de carcinomes... J'ai d'ailleurs entendu dire que vous en aviez fait vous-même l'expérience...

Le P<sup>r</sup> Panterosi baissa la tête. Il aurait tout donné au monde pour savoir mentir.

— Ma malade est décédée..., dit-il d'une voix rauque.

— Comment ? – Ce fut le tour du D<sup>r</sup> Berwaldt de sursauter. – Avec les ampoules que j'avais préparées ?

Panterosi dodelina de la tête.

— Oui et non... J'ai voulu gagner du temps... À la dernière injection, je lui ai donné cent milligrammes de plus...

— Et elle est morte d'un seul coup entre vos mains...

— Oui. Nous avons procédé immédiatement à un examen pathologique... Je croyais que vos ampoules n'étaient qu'un bluff monumental... Eh bien, non... Nous avons pu constater nous-mêmes que les cellules cancéreuses se désintégraient en quelque sorte, que les tumeurs se rétractaient, autrement dit que l'évolution du cancer était stoppée net. C'est le cœur qui a flanché... sans aucune raison

apparente...

— Votre malade a été empoisonnée.

— Empoisonnée ?

À peine si on entendit le mot. Le fin visage de savant du professeur avait brusquement perdu toute expression.

— Voulez-vous lire ces rapports, Monsieur le Professeur ? Regardez ces photos, et vous comprendrez aisément les raisons des derniers événements, et de ma décision de rejeter au néant une découverte qui n'aurait jamais dû voir le jour. Ce n'est pas le salut de l'humanité que nous avons entre les mains, mais son anéantissement radical. Nous n'étions pas au seuil de la vie sans fin, mais à l'entrée d'un enfer dont l'esprit est incapable de mesurer toute l'horreur. Ces formules dont je viens de confier les débris au Canale Grande représentent tout ce qu'un homme peut imaginer de meilleur et de pire. Voilà ce que nous avons à notre disposition ; un prolongement de vie, et une mort imprévisible... En ce qui me concerne, cette découverte a été due au hasard... Mais la nuit m'a inspiré. Je sais qu'il me sera possible de maîtriser le pouvoir mortel de mon produit. Nous aurions eu la possibilité immédiate de tuer le cancer... Des centaines de milliers d'êtres humains auraient survécu... mais d'un autre côté, on pouvait, avec ce même produit, détruire des millions d'hommes, sans bruit et sans préavis... Pensez-vous qu'il était possible d'hésiter dans ces conditions ?

Le Pr Panterosi se mordait les lèvres ; son visage défait avait perdu cette fois toute trace de vie.

— Et vos malades, celles du grenier ? Et la petite Claretta ? Et tous ceux qui ont mis en moi leur dernier espoir de survie ?

Le Dr Berwaldt baissa la tête.

— Ils sont perdus, je ne puis plus rien pour eux... Il ne me reste plus qu'à tout recommencer à zéro ! Nouvelles expériences, nouvelles recherches, et d'abord sur les animaux... Peut-être, plus tard, pourrions-nous sauver des hommes. Mais il faudra du temps ! Quant à moi, je me remets au travail. Un nouveau dossier, portant le numéro un !

Le Pr Panterosi se passa la main devant les yeux. Il tremblait de tout son corps.

— Si près du but... si près..., bredouilla-t-il. Docteur Berwaldt, malgré tout, je vous fais confiance ! Vous avez réussi à percer le tunnel sombre qui menait aux cellules cancéreuses, ce qui nous permet aujourd'hui d'envisager ce problème abominable avec un peu d'espoir ! – Il fit du regard le tour de ses auditeurs ; outre le médecin et Rudolf Cramer, une jeune fille, debout au seuil de la porte, les joues rouges et les yeux exorbités. – Je vais vous prouver que j'ai foi en vous : je mets toute ma clinique à votre disposition, Dottore, cinq

cents lits, pour faciliter vos observations. En ce moment, nous avons exactement cent cinquante-neuf cancéreux. Mes laboratoires, ma fortune... vous allez pouvoir disposer de tous les éléments nécessaires à la poursuite de vos travaux... Je me porte garant de tout ! Docteur Berwaldt, restez chez nous.

Le D<sup>r</sup> Berwaldt examina son interlocuteur d'un air pensif. Il devait sans doute peser le pour et le contre. D'une part, le laboratoire exigü de Berlin, les difficultés financières, les interminables formalités pour obtenir des subventions de l'État, qui disparaissaient régulièrement dans le gouffre sans fond des centres de recherches universitaires, la méfiance des collègues et l'hostilité marquée des autres savants, la lutte incessante contre les préjugés ancestraux, à savoir qu'en Allemagne, les grandes performances médicales ne pouvaient sortir d'ailleurs que des cerveaux de professeurs dûment titrés... et d'autre part, les propositions terriblement séduisantes du P<sup>r</sup> Panterosi.

Tout à fait par hasard, en pleine méditation, il tourna la tête vers la porte et aperçut Ilse Wagner.

— Bonjour, lui dit-il avec un sourire, et tous les regards se tournèrent également vers la porte. — Le D<sup>r</sup> Berwaldt disait bonjour comme si ce matin-là ressemblait à tous les autres matins. — Messieurs, je vous présente ma secrétaire, Fraülein Wagner. Nous avons tous envers elle une grande dette de reconnaissance... — Puis s'adressant à Ilse, il enchaîna :

— Vous avez du papier et un crayon sur vous ?

— Non..., murmura Ilse. Non... je voulais seulement...

— Il y a tout ce qu'il faut ici. Prenez ce qui vous est nécessaire... — Le D<sup>r</sup> Berwaldt se redressa sur son siège, ajusta ses lunettes et fixa le P<sup>r</sup> Panterosi.

— Quand puis-je commencer, Monsieur le Professeur ?

C'en était trop pour le petit vieillard. Il sursauta comme sous l'effet d'une décharge électrique.

— Tout de suite ! s'exclama-t-il d'une voix tonitruante.

— Parfait... Voulez-vous écrire, Ilse... Projet de contrat entre le professeur Emilio Panterosi, clinica Santa Barbara, Venezia, et le docteur Peter Berwaldt, Berlin-Dahlem...

Le crayon courait sur le papier ; il grinçait légèrement, et les signes de sténo paraissaient un peu hésitants ; à part ces détails, la vie quotidienne avait repris ses droits. Berwaldt dictait, comme toujours, d'une voix pondérée, lente, distincte.

La vie est magnifique, pensait Ilse Wagner tout en écrivant. Magnifique. Ce soir, nous prendrons la gondole et nous ferons un nouveau pèlerinage sur la petite île. Et nous allumerons de nouveau le cierge devant l'autel, dans la petite église. Dehors, l'eau clapotera doucement sur le roc et le vent sifflera dans les buissons.

— Pourriez-vous relire la dernière phrase, Ilse ? demanda soudain le docteur Berwaldt.

Ilse tressaillit, affolée, les yeux fixés sur son bloc.

— La vie est belle, murmura-t-elle.

Berwaldt sourit :

— Excellente remarque, dit-il lentement. À ne jamais oublier... Mais il faut que cette conviction vienne du plus profond du cœur...



IMPRIMÉ EN FRANCE PAR BRODARD ET TAUPIN  
7, bd Romain-Rolland – Montrouge.  
Usine de La Flèche, le 02-10-1980.

6306-5 – N°d'Éditeur 0989, 2<sup>e</sup> trimestre 1975.